Avis de l'administration

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de T. Berthiaume & Fils, Boîte postale 758, Montréal.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Le Monde Illustré

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal

par

T. BERTHIAUME & FILS, Editeurs - Propriétaires

1961, RUE STE-CATHERINE

Telephone, EST 2840 Coin de la rue St-Urbain

Prix de la revue

Par abonnements: $2.50 par année, $1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawaï et les Iles Philippines.

Au numéro: 5 cents.

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements : $3.50 par année, ou 18 francs.

Quelques mots à propos de notre revue et des sujets qu'elle traite

Référendum permanent

Dans le but de perfectionner sans cesse notre revue, nous prions nos lecteurs de nous accorder leur collaboration constante, en répondant, chaque fois qu'ils nous écriront, aux questions suivantes, ou à l'une d'elles :

A — Que manque-t-il au journal ?
B — Qu'est-ce qui vous plaît le mieux?
C — Quel sujet voulez-vous qu'on traite ?
D — A notre place, que feriez-vous?

Septembre, c'est le temps de la moisson au Nord-Ouest et au Manitoba. L'activité règne partout dans ce riche domaine, que l'on a nommé à bon droit le "Grenier de l'Empire", d'où le Canada tirera 100,000,000 de boisseaux de blé, cette année. Dans une page superbement illustrée, l'Album Universel donne à ce propos, cette semaine, sur la culture du fameux blé dur du Manitoba, des informations qui ne manqueront pas d'intéresser tous nos lecteurs vraiment patriotes.

La Vierge de la Montagne, tel est le titre d'une brillante polka que, la semaine dernière, nous avons promise à nos lecteurs amateurs de bonne musique, et qu'ils trouveront dans ce numéro. Nous ne reviendrons pas ici sur le mérite de cette pièce caractéristique, oeuvre d'un maître alsacien, organiste, compositeur contemporain, et ami du célèbre Gounod. Il nous suffira de dire que c'est un chef-d'oeuvre écrit dans le style musical le plus pur, et dont l'exécution, quand elle est parfaite, produit des effets vraiment extraordinaires.

La plus ancienne (comme aussi la plus belle et la plus riche université des Etats-Unis), l'Université Harvard, qui, à son origine fut un simple collège, bâti trois ans après le collège des Jésuites à Québec, fait aujourd'hui l'admiration du monde entier. Nos lecteurs ne liront certainement pas sans un vif intérêt le récit — illustré avec profusion — de l'origine du développement merveilleux de cette Université, portant le nom de son fondateur et dont, à juste titre, les Américains sont très fiers. Car l'éducation et l'instruction qu'on y reçoit sont de tout premier ordre.

La mort de Lady Lafontaine, la veuve distinguée de l'homme illustre, dont le Canada s'honore à juste titre, rappelle une des pages les plus émouvantes de notre histoire politique, relatant le triomphe du patriotisme canadien-français sur l'oppression de l'autocratie britannique. C'est cette belle et glorieuse histoire que nous avons voulu faire revivre, pour l'édification de la présente génération, en consacrant aujourd'hui à la mémoire de Sir L. H. Lafontaine, de Lady Lafontaine et du fils unique du grand homme d'Etat, une page documentée et illustrée de photographies absolument inédites.

Déridons-nous. La corde d'un arc toujours tendue finit par se casser, et le cerveau humain, toujours en ébullition, par éclater. Déridons-nous. L'Album Universel nous en fournit le moyen. Il suffit de jeter un coup d'oeil sur la page consacrée au rire, à la bonne gaîté gauloise: On y trouve des récits à se tordre, des farces impayables, des anecdotes à dérider un bronze; enfin, une foule de choses contre lesquelles la mauvaise humeur est impuissante. Et puis, franchement, entre nous soit dit, un homme qui ne rit jamais ne saurait être un homme sérieux, et une femme qui... Nous n'avons pac besoin d'en dire plus long. Déridons-nous.

On connaît un peu partout au Canada l'importance des chantiers maritimes de Sorel, mais on ignore généralement la remarquable extension qu'ont prise depuis un an ou deux les vastes établissements que le gouvernement a fait élever à cet endroit pour les besoins de la nombreuse flotte de remorqueurs, de dragueurs et de transports affectés à l'entretien du chenal et des services de pilotage sur le Saint-Laurent. C'est ce sujet, d'une si haute importance industrielle, que traite aujourd'hui notre collaborateur dans une page fort joliment illustrée de photographies prises spécialement pour l'Album.

La récente nomination de Lord Minto, ancien gouverneur-général du Canada, comme vice-roi des Indes, a remis à l'ordre du jour le long conflit d'autorité qui a eu pour résultat la retentissante retraite de Lord Curzon. Pour bien comprendre les difficultés qui attendent à Calcutta l'hôte de Rideau Hall à Ottawa, il importe de bien connaître la situation politique aux Indes. Un exposé clair et précis de cette situation fait de l'une des pages intérieures de l'Album l'une des plus intéressantes du présent numéro.

Très joli, très facile, tout à fait nouveau et inédit, notre concours, cette semaine. Qu'on prenne le plaisir de feuilleter l'Album Universel, et parmi toutes les belles et bonnes choses qu'il contient, on trouvera une artistique vignette portant au centre une forêt en miniature et aux angles, des personnages tout à fait champêtres. En deux mots, c'est une course fort émouvante entre une brebis, un loup et un chien qui... Chut à quoi bon tant babiller? Nous vous laissons le plaisir de la surprise. Cherchez et vous trouverez.

Sous le titre général: "Le bien-être chez soi", nous avons réuni une gerbe de conseils sur la destruction des insectes de maison et les meilleurs procédés pour les chasser et les détruire. On verra en lisant cet article comment on peut se débarrasser à peu de frais et radicalement des fourmis, puces, punaises, mouches, etc.

Les mamans craignent souvent de faire sortir leurs bébés, dès que le temps est un peu couvert ou un peu frais. Elles verront, par notre article sur les soins à donner aux enfants, que rien n'est meilleur pour les petits que le grand air et les promenades, et elles nous sauront gré de leur avoir appris à donner à leurs bébés plus de santé et plus de force. Les réponses aux correspondants seront trouvées dans la même page.

C'est l'époque de la chasse aux canards, et le "coup de feu" a déjà, depuis quelques jours, appris au gentil gibier que les massacres vont recommencer de part et d'autre: les tireurs tueront les canards, s'ils ne se tuent pas entre eux... par mégarde. Outre le magnifique dessin qui orne le frontispice de notre revue, l'Album consacre cette semaine aux grandes chasses du Canada une page illustrée, qui fera les délices de tous nos nemrods.

Le très élégant corsage de velours que nous illustrons aujourd'hui sur notre page de garde fera, nous n'en doutons point, l'admiration de toutes nos lectrices, tant par sa richesse que par son élégance sobre et de bon goût. C'est un modèle qui peut être facilement imité, mais qui ne saurait jamais devenir banal, parce que la véritable élégante, seule, saura le porter. Inutile de dire qu'il est absolument inédit, ayant été photographié spécialement pour l'Album Universel à l'intention de ses charmantes lectrices.

Ce que nous préparons pour nos lecteurs

NOS FRONTISPICES

¶ Tout d'abord deux jolis frontispices, par le merveilleux procédé des trois couleurs, représentant l'un un minois de jolie bergère, délicieuse à contempler dans sa pose naïve qui reflète la grâce et l'innocence; puis une belle tête de fauve, par Rosa Bonheur, tableau que des experts ont déclaré valoir plus de $50,000. Nos artistes ont combiné, pour ces frontispices, des encadrements dont l'effet fera ressortir toute la beauté de l'œuvre principale.

NOS ILLUSTRATIONS

¶ Ce qu'on voit sur la montagne, les sentiers qui serpentent autour du Mont-Royal, les voies carrossables, les arbres et les fleurs, voilà ce que notre photographe a fixé sur ses plaques, et en plus, un panorama général de la ville de Montréal, vue de l'observatoire, qui permettra d'admirer l'ensemble des magnifiques édifices qui font la beauté de la métropole.

NOTRE TEXTE

¶ Nos collaborateurs ont fouillé avec une patience de bénédictins, dans de vieux recueils pour trouver des rébus et devinettes qui ont fait la joie de nos arrières grands parents. Ils sont allés, aussi à Coney Island, le lieu d'amusements le plus grand du monde, et, en plus, dans leurs loisirs, ont trouvé un moyen de faire deviner ce que sera l'avenir des enfants.

Toutes ces choses originales se trouveront englobées dans les nombreuses nouvelles illustrées, romans, musique, devinettes et concours qui formeront nos plus prochains numéros.

Note aux abonnés

Nos abonnés sont priés de prendre note que nous n'envoyons pas de reçu quand ils nous envoient le montant de leur abonnement.

Ce paiement est constaté par l'avis d'expiration qui se trouve imprimé sur la bande de leur journal, à côté de leurs nom et adresse.

Rire à deux a certainement ses charmes, mais rire à trois est encore bien plus charmant — plus risible. Et voilà pourquoi, dans l'Album Universel, à la page 696 du numéro de cette semaine, les lecteurs trouveront ample matière pour rire à deux, à trois, à quatre et même à plus, si le coeur leur en dit. D'abord, le record de ligne n'est pas battu, yes! et nous engageons les pêcheurs à la ligne canadiens-français à ne pas se frotter aux pêcheurs à la ligne canadiens-anglais: ils n'auraient pas le dessus. Ensuite, un superbe raisonnement de valeur, suivi d'un récit pathétique de la condamnation d'un pauvre diable nommé Tripouilloux qui, pour plaire à sa future, s'empare d'une corde au bout de laquelle, malheureusement, il y avait une... Mais lisez la page 696: c'est à se tordre.

La vie mondaine va reprendre son essor et faire éclore les somptueuses toilettes faites pour briller aux feux des lustres et parmi les fleurs et les jolis bibelots des salons à la mode. C'est de ces élégances, coûteuses parfois, mais si jolies, que notre chronique de la mode traite aujourd'hui. Les robes de dîner et de visite que nous illustrons sont, on s'en convaincra au premier coup d'oeil, de véritables merveilles de grâce et de bon goût.

Les pommes, et surtout nos pommes fameuses à nous, sont assurément une très belle invention. Malheureusement, elles ont — et cela depuis l'origine du monde — la mauvaise habitude de tenter le palais des bons et des mauvais garnements. Aussi Jeannot et Pierrot, qui sont loin d'être des modèles de scrupule, reluquaient depuis un certain temps les belles pommes fameuses dans le verger clos de murs du malin père Mathurin. Si jamais vous n'avez vu un petit garçon tomber bêtement dans un sac, vous n'avez qu'à lire l'article intitulé : "Pincés", et vous serez largement satisfaits tant par le récit que par les six vignettes qui ne laissent rien à désirer. C'est très drôle et très moral à la fois.

La cité idéale, c'est bien cette cité-jardin, que des philanthropes ont fondée aux portes des grandes villes d'Angleterre, de France et des Etats-Unis. Là, tout est réuni pour le bonheur des habitants. On a su donner aux bourses modestes, aux ouvriers, aux travailleurs de toutes sortes, la sensation réelle de la campagne, l'air, la lumière, la verdure, l'espace; on a su leur faciliter l'économie domestique, éveiller en leur esprit le goût du confortable, de l'harmonie aimable de la nature, cultiver en leur âme l'amour du "home" et le sentiment de la famille. Que le lecteur, curieux de connaître où sont bâties ces cités extraordinaires, ouvre l'Album à la page 681, et il sera convaincu.

Une recette de melon en marinade, une de poulet au riz et une de croquettes de poulet sur tomates, voilà quelques-unes des matières qui composent notre page culinaire de ce jour. En plus, nos lectrices y trouveront un procédé nouveau de confectionner et de servir le thé à la glace, et des conseils précieux sur la conservation du beurre en pots. Cette page est abondamment illustrée de gravures qui complètent le texte.

Les vacances sont terminées. Les petits sont retournés à l'école et les classes sont recommencées. Que nos petits amis, qui ont peut-être vu avec terreur et ennui cette époque revenir, et que les parents, qui ont la responsabilité de l'avenir de leurs enfants, lisent attentivement la belle page que nous donnons cette semaine sur la rentrée des classes. Ils y trouveront ample matière à sérieuse considération.



Cet élégant corsage en velours chiffon de nuance verte changeante est orné d'une guimpe et d'un col en dentelle Duchesse. Les revers sont brodés de chenille verte. Devant et bas de manches plissés en travers.

XXIIme ANNEE No 1119 Montréal, 30 septembre 1905

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

Chronique

LE sort de la Norvège est toujours en suspens. La nation toute entière s'est prononcée pour le divorce avec la Suède et celle-ci s'attendait si peu à une telle unanimité, qu'elle s'est sentie incapable de toute velléité d'opposition. Mais la position de la Norvège n'en est pas moins incertaine encore. Sera-t-elle république ou monarchie ? Elle n'est pas reconnue par les grandes puissances dont elle a même raison de redouter l'agression.

L'empereur d'Allemagne a fait cet été sa petite croisière sur les côtes de la Norvège, la flotte anglaise de la Manche entre dans la Baltique sans s'arrêter et l'empereur de Russie part pour la Finlande, d'où il observera les événements.

Après bien des hésitations le roi Oscar de Suède a consenti à faire taire son ressentiment et a céder aux nécessités politiques de l'heure présente. Il a accepté de laisser monter sur le trône de Norvège un prince de sa maison et a demandé un arbitrage pour déterminer les conditions de la rupture de l'union. La Norvège a accepté avec une certaine apparence d'empressement, consentant à discuter les propositions raisonnables de la Suède, mais résolue à ne sacrifier rien, qui pût, en quoi que ce soit, attenter à son indépendance et à son existence comme nation. Une conférence fut instituée, qui siège à Karlstad, en Suède, depuis plusieurs jours



La princesse Marguerite de Connaught, future reine de Norvège

Un compromis a été passé par lequel la Suède reconnaît la Norvège comme un état séparé, celle-ci s'engageant à démanteler ses frontières fortifiées.

Ici la crise est entrée dans une nouvelle phase. Un puissant élément de la population norvégienne s'oppose à ces conditions d'arrangement et entend bloquer la conférence avant que d'aller plus loin. Il est douteux, si l'on songe sérieusement à une entente, que l'on veuille résister au courant patriotique, que les derniers événements en Norvège ont chauffé à blanc.

En attendant tout indique que le principe d'un gouvernement monarchique est admis. En théorie la majorité des norvégiens eussent accepté avec joie une république et plutôt que d'aller en Europe quémander un roi, ils eussent volontiers choisi une forme de gouvernement démocratique, mais devant le prince Gustave Adolphe de Suède, tous les norvégiens sont unis.

Le futur roi de Norvège a épousé, comme l'on sait, au mois de juin dernier, la princesse Marguerite de Connaught, la nièce de Sa Majesté Edouard VII d'Angleterre.

* * *

Récorder, vous avez raison ! Pour sanctionner une bonne habitude et empêcher un abus, qui met en danger la santé publique, la loi qui défend de cracher dans les tramways ne saurait enlever aux citoyens le droit de cracher quelque part. Elle devient alors vexatoire et rien d'étonnant si le tribunal chargé de l'interprétation de nos statuts refuse d'accorder à cette loi sa sanction.

La sanction, sans laquelle une loi prohibitive est nulle, comporte l'idée de châtiment. Or cracher n'est pas un délit. C'est un besoin physique dont on ne peut prévoir les exigences. On ne saurait en faire une contravention en le prohibant, fût-ce dans un tramway, dans un wagon de chemin de fer, dans une église, au théâtre ou dans sa propre maison. Pour qu'il y ait délit il faut que le délinquant ait la faculté d'exercer son droit et qu'il s'y refuse. Ce n'est pas ce que, dans l'espèce, dit la loi : il est défendu de cracher sur le parquet...

Où alors ? Faut-il cracher dans son mouchoir ? Pas propre. Cracher sur ses bottes ? Pas élégant en vérité. Cracher sur son voisin ? Parbleu, on n'est pas en Chine. Par la fenêtre ? Moyen peu pratique quand la fenêtre est close.

Alors où ? Dans un crachoir tout simplement. Tiens, je n'y avais pas pensé. Ou plutôt nos législateurs l'avaient oublié, puisqu'ils ont omis de dire dans la loi : il est défendu de cracher sur le parquet du tramway et quiconque ne se conformera pas à cet avis et refusera ou négligera de se servir du récipient affecté spécialement à ce besoin, sera passible, etc...

L'autre jour, deux citoyens de Montréal, sont traînés devant le Recorder pour avoir caressé du poing la joue d'un conducteur, qui voulait les expulser de sa voiture, dont ils avaient sali le parquet.

Accusés d'assaut et d'avoir enfreint la loi, qui défend de cracher dans les tramways, ils furent condamnés sur le premier chef d'accusation, mais quand au second :

"On ne peut condamner un homme pour avoir craché par terre, s'il n'y a pas de crachoir, où il puisse le faire", dit le juge, en renvoyant la plainte.

A la bonne heure ! Voilà qui est parler ?

Recorder, vous avez raison.

* * *

D'après une récente communication du Dr John F. Russell d'un des hôpitaux de New-York, faite à toute la faculté médicale des Etats-Unis, il est permis d'espérer qu'on a enfin trouvé un traitement efficace contre la tuberculose, ce fléau terrible, à côté duquel le choléra et la fièvre jaune sont rien.

Ne haussez pas les épaules vous que le mal afflige et que l'on a si souvent déçus avec le mirage de cures merveilleuses et de remèdes magiques, c'est peut-être le salut qui frappe à votre porte. Le remède est simple : il est à la portée de tous les malades et ce qui est mieux encore à la portée de toutes les bourses. Essayez-le. Comme la tuberculose est une maladie de misère organique, et attendu que le microbe ne germe que dans un mauvais terrain, il suffit de préparer l'organisme pour en faire un bon terrain, capable de résister aux éléments pernicieux, qui peuvent s'y introduire. Cette théorie, préconisée par tous les maîtres de la science, qui se sont donné pour mission de combattre la tuberculose, est assez élémentaire et assez généralement admise aujourd'hui, pour me dispenser d'en établir le mérite. Une saine et forte alimentation est donc aussi en principe la base du nouveau traitement. Mais elle n'en est que la base et encore faut-il que la nature de cette alimentation soit bien définie. L'alimentation comprend en effet la nourriture solide et la nourriture liquide, et la nourriture solide se compose à son tour de viande et de légumes par exemple. Or il a été démontré que le microbe de la tuberculose n'aime pas les légumes ni les fruits et que s'il en mange il meurt.

La méthode du docteur Russell consiste donc à faire boire au malade après chaque repas de viande deux onces de jus de légumes rapés ensemble en bouillie. Cette bouillie est faite de patates crues, d'oignons, de betteraves, de navets, de panets, de choux, de pommes, d'ananas, de carottes, de rhubarbe, de tomates, d'épinards, de radis, de fèves vertes et de petits pois verts.

Comme on le voit il n'y a pas là-dedans de mystère. Manger ferme et boire du jus de légumes, tout le monde peut s'administrer cette ordonnance sans danger et le traitement ne se prête guère à l'exploitation de fabricants de médecines brevetées.

Est-ce concluant ?

Sans doute la science n'acceptera pas d'emblée une telle découverte. Elle a ses petites susceptibilités, mais elle se doit, pour le plus grand bien de l'humanité, d'en faire l'expérimentation.

* * *

Depuis le temps que nos impérialistes à tous crins nous crient que nous devrions payer des contributions directes pour le maintien de l'armée et de la marine anglaise et nous payer, en plus, une armée au Canada, il fait bon d'entendre des anglais dire et écrire dans les journaux que ce projet est absurde et démoralisateur. Nous l'avons toujours cru et nous l'avons déjà dit, au risque de manquer de loyauté. Il se trouve aujourd'hui de vrais "Britishers" pour proclamer que le militarisme menace le Canada, et que c'est un péril.

Tant mieux !

Pas de casernes où le oisif et le raté trouveront sans travail et sans inquiétude le gîte et le reste. Dans tous les pays du monde l'armée est en effet le refuge de ceux qui n'ont pu rien faire dans la vie et elle n'est que trop souvent une école de paupérisme et de dégradation. On ne fait pas un défenseur de la patrie avec un mercenaire, on en fait une cible; seul le volontaire réalise ce pourquoi il se bat et quand vient l'heure du danger le vrai héros est celui qui laisse la charrue pour l'épée.



Le prince Gustave-Adolphe, futur roi de Norvège

Dieu merci, notre pays est assez riche pour fournir au jeune homme intelligent et ambitieux autre chose que la carrière des armes. Pour un pays jeune comme le nôtre et encore inhabité ce serait un crime que de rêver de conquête. Alors à quoi servirait une armée permanente ? Au lieu de casernes ayons des écoles, fondons des écoles polytechniques, où les désoeuvrés iront apprendre le métier de la vie et deviendront des hommes utiles. Rien n'empêche d'enseigner dans ces écoles et nos collèges le maniement des armes avec l'analyse des cartes géographiques. Derrière l'écolier on trouvera ainsi le vrai soldat.

En fait de conquête le Canada en a une seule à faire : c'est celle de la moitié du beau continent que nous habitons. Pour faire cette conquête point n'est besoin de soldats. Le sol fécond appelle les vrais patriotes dont le labeur et les sacrifices feront plus pour la sécurité de la nation et la grandeur de la patrie que les parades de cent régiments d'habits rouges, verts ou kaki.

A. BEAUCHAMP.

Echos de la semaine



4 septembre — ETRANGER — On rapporte de divers points de l'Afrique Occidentale que les indigènes se sont révoltés et ont massacré un grand nombre d'européens.

—Des troubles sérieux se produisent dans l'île de Crête, où les insurgés menacent les étrangers.

—Cinquante personnes sont massacrées par les revoltés russes de Bakou, au Caucase, et un grand nombre sont blessées.

—On estime à 5,000 le nombre des victimes de la révolution dans le Caucase depuis quelques semaines.

—Un ouragan dévaste les côtes de l'Indo Chine et cause des pertes évaluées à $300,000.

—Le nombre de personnes tuées par l'explosion d'une bombe à Barcelone, en Espagne, hier, s'élève à 60.

—Le choléra prend tous les jours des proportions plus grandes en Allemagne.

—Vingt personnes perdent la vie dans l'incendie du navire américain "Ben Hur" à Détroit, Michigan.

—On annonce comme probable une manifestation navale française dans les eaux vénézuéliennes, au cas prévu où le président Castro refuserait de donner satisfaction aux réclamations que la France vient de lui adresser à la suite de la fermeture des bureaux de la compagnie française des câbles par le gouvernement de Caracas.

INTERIEUR — Des fêtes grandioses marquent l'inauguration solennelle de la province de Saskatchewan à Régina aujourd'hui.

—Le feu détruit un vaste établissement de commerce à Saint-Eustache et cause des pertes pour $50,000.

—On signale de nouveaux désastres et de nombreuses pertes de vie à la suite de l'effroyable tempête, qui s'est déchaînée sur le lac Supérieur depuis deux jours.

—Par un vote du conseil de ville de Ste Cunégande la question de l'annexion de cette municipalité à Montréal est renvoyée à six mois.

—Deux hommes sont tués par une explosion de dynamite près de Grand'Mère, dans le district de Trois-Rivières.

—Aujourd'hui a eu lieu à Montréal la célébration de la Fête du Travail.

—Des examens minutieux révèlent que le paquebot "Virginian" de la ligne Leyland, échoué près de Québec n'a subi aucune grave avarie et qu'il pourra être mis à flot dans quelques jours.

5 septembre — ETRANGER — Le traité de paix entre la Russie et le Japon est signé.

—Des hordes de bandits terrorisent les provinces du Caucase et la panique règne dans les villes et les villages.

—On annonce de Londres qu'un traité secret a été conclu entre la Russie et l'Allemagne, pour faire contre-pièce au traité anglo-japonais.

—La fièvre jaune se répand de la Nouvelle-Orléans en Floride et en Georgie, aux Etats-Unis.

—Un père dénaturé tue sa petite fille âgée de trois ans en la transperçant de onze coups de couteau, à New-York.

—Une révolution est imminente au Japon où le peuple commence à manifester ouvertement sa colère de ce que le Mikado ait conclu la paix sans exiger d'indemnité.

INTERIEUR — En présence du lieutenant-gouverneur et des ministres du gouvernement provincial a lieu l'ouverture de l'exposition annuelle des Cantons de l'Est à Sherbrooke.

—M. Walter Scott est appelé à former le premier cabinet de Saskatchewan.

—Le "Parisian" de la ligne Allan est choisi pour remplacer le "Victorian", toujours désemparé dans le fleuve St Laurent.

—Un congrès de l'association américaine des améliorations municipales est ouvert à Montréal.

—Madame Françoise Lamarre, veuve de feu le lieut.-colonel Hurteau, de Montréal, est décédée à l'âge de 85 ans.

6 septembre — ETRANGER — Un parti radical s'organise au Japon et l'on demande que ceux qui sont responsables du compromis soient punis.

—On découvre un dépôt d'armes, explosifs, bombes et machines infernales dans les voûtes souterraines d'une église arménienne à Athènes, en Grèce.

—Le conflit entre Tartares et Arméniens à Bakou, en Russie, est rendu à l'état aigu et les massacrent se multiplient.

—Par ordre de l'empereur de Russie l'amiral Nebogatoff et trois officiers de son escadre sont disgraciés et passeront en cour martiale.

—On croit à Londres que l'Angleterre a l'intention d'évacuer le Fort de Wei-Hai-Wei en Chine.

—Des inondations causent la mort de dix mille personnes en Chine.

—Le choléra s'établit à Berlin et se développe d'une façon alarmante à Hambourg.

—Un nouveau volcan vient de se former à l'île Savaii, du groupe des îles Somoa, dans le Pacifique.

—D'après une dépêche de Tanger le Sultan du Maroc se déclare prêt à donner satisfaction partielle aux demandes formulées par le gouvernement français.

INTERIEUR — Aujourd'hui a lieu l'ouverture de la convention annuelle des Forestiers Indépendants à Joliette.

—Une grande cérémonie marque la réouverture de l'Université d'Ottawa. C'est l'inauguration du nouvel édifice qui a surgi des ruines de l'ancien, détruit par les flammes.

—Une jeune femme est ensevelie avec ses deux enfants sous les ruines de sa maison à Sainte-Justine, près Québec.

—On repêche le cadavre de Théophile Chabot de Cartierville, à la Longue-Pointe. Des marques de violence, que porte le corps du défunt, font croire à un meurtre.

—Quatre jeunes gens, formant partie d'une redoutable bande de cambrioleurs, sont arrêtés à Montréal.

—Des membres de l'armée du Salut, en congrès à St Louis du Mile-End, viennent en contact avec quelques citoyens de l'endroit et il s'ensuit une furieuse bagarre.

—Une collision se produit dans le port de Montréal entre l' "Empire' et l' "Hosanna", à la suite de laquelle l' "Hosanna" est coulé.

—On annonce qu'aucun rail ne sera posé cette année sur la voie du Grand Tronc Pacifique.

7 septembre — ETRANGER — La situation s'aggrave à Bakou, en Russie, où des districts complets sont détruits par le feu.

—Une dépêche de Saint-Pétersbourg dit que le ministère de la marine votera $225,000,000 pour la construction de nouveaux navires de guerre.

—De graves émeutes se produisent dans les rues de Tokio, au Japon, en signes de protestation contre les conditions du traité de paix et la loi martiale est déclarée.

—On craint une famine de viande en Allemagne.

—Deux personnes sont tuées et dix blessés à la suite de l'écroulement d'un édifice à New-York.

—Des troupes sont postées sur la frontière norvégienne depuis quelques jours.

—Le Sultan du Maroc a décidé de donner satisfaction complète au gouvernement français.

—Deux personnes sont tuées et trente blessées dans une collision de chemin de fer à Newcastle, Pennsylvanie, aux Etats-Unis.

—D'après les statistiques de la police à New-York on relève 36 meurtres et 50 vols en un mois.

—Le choléra fait son apparition en Autriche.

—Un paquebot anglais, le "Chatham", chargé de 70 tonnes de dynamite, brûle dans le canal de Suez.

INTERIEUR — Après une courte séance à Winnipeg la commission canadienne du tarif décide de commencer ses travaux par la Colombie Anglaise.

—Par suite d'un retard dans les échanges d'instructions du gouvernement impérial l'évacuation de la forteresse d'Halifax par les troupes anglaises est retardée au 15 octobre.

—On annonce la mort à Hamilton du juge Robertson.

—Fatiguée de la vie une jeune femme de Montréal, l'épouse de W. Alarie, rue Boyer, se suicide en s'asphyxiant avec du gaz.

—On trouve de l'or et de l'amiante au lac Chibougaman, à deux cents milles du lac St Jean.

—Deux enfants sont brûlés vifs au cours d'un incendie au Boulevard St Paul.

—Le feu détruit les moulins de la Electric Lumber and Manufacturing Co., à Farnie, C. A., et cause des pertes pour $100,000.

—Une collision se produit entre deux trains du Pacifique Canadien à Dingley, Manitoba, et l'ingénieur Emerson de l'un des trains est tué.

8 septembre — ETRANGER — Un tremblement de terre dévaste la Calabre, en Italie.

—Une grève générale des imprimeurs aux Etats-Unis est commencée.

—Le calme renaît à Tokio, où la présence des troupes a suffi pour réprimer les désordres.

—Des dépêches disent que les massacres continuent à Babou en Russie, et que des milliers de personnes sont tombées sous les balles des soldats.

—Des révélations extraordinaires sont faites à l'enquête faite par le gouvernement de l'Etat de NewYork dans l'affaire de l'Equitable.

—L'empereur de Chine félicite Roosevelt de ses efforts pour obtenir la paix.

—Par un manifeste du comité socialiste révolutionnaire à Riga en Russie, la grève générale est terminée.

—Un jeune canadien-français, Adélard Daunais, se suicide à Putnam, aux Etats-Unis.

INTERIEUR — On trouve près de la voie du Pacifique Canadien à Ottawa, le corps d'un nommé Joseph Hardy, âgé de 59 ans.

—Une nouvelle et sérieuse bagarre a lieu entre les salutistes au Mile End et les citoyens de l'endroit.

—Un noyé inconnu a été trouvé dans la rivière Verchères.

—Plusieurs personnes sont blessées à Toronto, à la suite de la décharge accidentelle d'un canon à l'exposition de cette ville.

—Un homme d'une quarantaine d'années est trouvé mourant dans un champ au nord de la ville à Montréal.

—Par un ordre en conseil le gouvernement fédéral a annexé le district de Keewatin à la province d'Ontario.

—Une collision se produit entre un train de l'Intercolonial et l'express de Portland à Saint-Bruno. Il n'y a pas eu de pertes de vie.

9 septembre — ETRANGER — On annonce de Paris que l'accord est définitivement établi entre la France et l'Allemagne sur la question du Maroc.

—Le gouvernement allemand vient d'interdire l'embarquement des émigrants russes à Hambourg et dans tout le territoire allemand, par suite de la propogation de l'épidémie du choléra.

—La nouvelle de la conclusion de la paix a causé une satisfaction générale parmi les soldats russes en Mandchourie.

—Des agitations politiques continuent dans les provinces du Japon.

—Kulikoosky, le meurtrier du général Shuvaloff, chef de police de Russie, est condamné à l'emprisonnement à perpétuité.

—Un démenti formel est apposé par le baron de Rosen à la rumeur qu'un traité secret a été conclu entre le Tsar et le Mikado.

—Dix des soldats qui se sont mutinés à bord du "George Pobiedonosetz", dans la mer noire, sont condamnés à mort.

—Un grand nombre de villages arméniens sont détruits par les Tartares et des centaines de personnes sont tuées.

INTERIEUR — M. Henri McGreevy, âgé de 21 ans, employé au département de la Marine de Québec, se noie dans le lac St Joseph.

—Arsène Denis, un cultivateur de St Norbert, comté de Berthier, est attaqué par un taureau furieux et blessé grièvement.

—Amédée Laplante, qui a été trouvé inconscient dans un champ dans le nord de la ville à Montréal, est mort à l'hôpital.

—Monford Golding, âgé de 28 ans, un vétéran de la guerre du Transvaal, se suicide à St Jean N B.

—J. Reilly qui, en mars dernier, était condamné pour fraudes électorales, tente de se pendre dans sa cellule à la prison de Belleville.

A. CHATEAU.

Sur le trone des Indes

ON a suivi avec un extrême intérêt en Amérique et au Canada les différentes phases du conflit survenu entre Lord Curzon, le brillant vice-roi de l'Inde et l'impétueux Kitchener, à qui le gouvernement anglais a confié la réorganisation de l'armée coloniale.

Issu d'une noble famille et marié à la fille d'un millionnaire yankee, le fameux Leiter, Lord Curzon s'identifia de bonne heure aux fastes de ce merveilleux pays des rajahs, qu'il subjugua souvent par la force de sa parole autoritaire et qu'il éblouit toujours par l'éclat de ses fêtes et le luxe de son entourage. Pénétré de la dignité de sa haute position, comme vice-roi, Lord Curzon a travaillé à concentrer entre ses mains tous les pouvoirs, agissant moins en administrateur colonial qu'en potentat et poursuivant sans relâche cette politique d'expansion, qui fut jusqu'à aujourd'hui la politique anglaise sur tous les points du globe. Il organisa, avec le consentement du gouvernement anglais, la grande invasion du Thibet et tenta de conquérir la Perse et l'Arabie, entreprises qu'il n'avait pas abandonnées et qu'il comptait terminer victorieusement par la main-mise rapide sur ces pays, voués à des soulèvements et à des révolutions sans cesse renaissantes, que le vice-roi appuyait en secret, afin de préparer la voie à sa politique d'intervention. Malheureusement Lord Curzon était loin d'être secondé dans ses projets de conquêtes par une armée disciplinée et une organisation militaire effective. Une réforme sérieuse s'imposait et c'est alors que le gouvernement anglais nomma Lord Kitchener commandant en chef de l'armée des Indes, avec la délicate mission de procéder sans retard à la réorganisation de l'armée.

Le vainqueur de Khartoum, le héros de la fameuse campagne de l'Afrique du Sud, est un soldat qui n'y entend rien à la politique. Aussi prit-il exactement à la lettre les instructions de son gouvernement et commença sa réforme sans se soucier le moins du monde des susceptibilités du gouvernement indien et passant prestement par dessus la tête du chatouilleux vice-roi.

Celui-ci proposa, comme membre du conseil militaire un officier, le général Barrow, qu'il jugeait utile à sa politique personnelle, avec le secret espoir aussi de faire échec à Kitchener, dont le sans-gêne commençait à l'importuner. Kitchener passa outre, nomma une de ses créatures et édicta une foule d'ordonnances, qui se trouvaient être carrément en opposition à la politique bien connue du vice-roi. En d'autres termes Kitchener jugea d'abord que pour parvenir d'une façon rationnelle à la réforme qu'il avait en vue, il fallait séparer l'administration militaire, puisque les défauts notoires de celle-ci tenaient précisément de l'intervention de celle-là.

Curzon réclama, mais Kitchener riposta par une concentration de l'armée en organisation de défense sur un plan, qui réduisait à néant ceux du conquérant vice-roi.

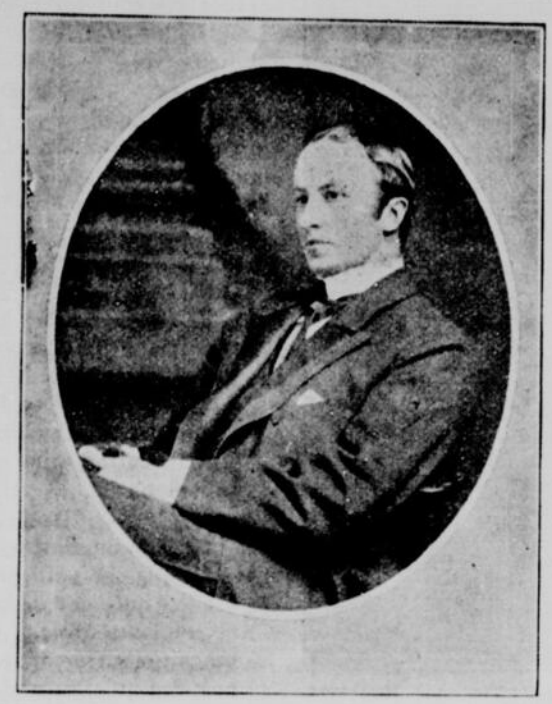
Ce moyen ne réussit pas partout. Preuve le fiasco de Lord Dundonald au Canada, où le général avait conçu le dessein d'arracher au pouvoir politique l'administration des forces canadiennes.

Aux Indes pourtant il réussit et Curzon eut beau protester et remuer ciel et monde pour mâter son rival, celui-ci l'emporta. Le gouvernement anglais lui donna raison et accepta, pour des raisons encore incomplètement expliquées, les réformes radicales proposées et déjà mises en oeuvre par le commandant en chef.

Il devint alors évident que l'Inde était trop petite pour contenir à la fois deux personnages aussi impétueux et autoritaires que Curzon et Kitchener. Lord Curzon qui rêvait de la conquête de l'Asie ne put se résigner à occuper un poste ne devenant qu'une place d'administrateur et il donna sa démission, déclarant que la politique du gouvernement reposait sur des principes qu'il ne pouvait pas en conscience accepter et surtout faire triompher et le 21 août dernier, M. Balfour annonçait aux Communes qu'il regrettait profondément d'être obligé d'accepter la démission de Lord Curzon.

Sans plus attendre Lord Curzon va retourner en Angleterre, où il se propose de prendre une part active à la politique de l'empire.

Lord Curzon aura pour successeur sur le trône des Indes, Lord Minto, ancien gouverneur général du Canada et petit-fils de Lord Minto qui fut vice-roi des Indes de 1807 à 1813. Lord Minto, qui a laissé un bon souvenir au Canada, est à la fois un diplomate et un militaire, un militaire dont la carrière est particulièrement importante, ayant servi dans la guerre d'Afghanistan en 1879, en Afrique du Sud en 1881, en Egypte et au Canada. Le nouveau vice-roi laissera néanmoins le chemin libre à Kitchener, qui pourra poursuivre sans ennui son plan de réorganisation de la défense des frontières de l'Inde. Les indigènes regardent déjà sans doute dès à présent Lord Kitchener comme le véritable vice-roi.



Lord Curzon de Kedleston, vice-roi des Indes de 1899 à 1905 ; il a démissionné le 12 août dernier.



Le successeur de Lord Curzon comme vice-roi des Indes : Lord Minto, ancien gouverneur-général du Canada.

Arrivée du cortège vice-royal à Delhi le 29 déc. 1902.



Lord Curzon arrivant au Grand Durbar le 1er janvier 1903.



Lord Curzon sur le trône des Indes.





Lord et Lady Curzon montant leur éléphant à Delhi.



Un grand bal d'Etat aux Indes.



Le vice-roi passant en revue les indigènes au Grand Durbar.

Les grandes chasses au Canada

LES voilà qui viennent les canards, les beaux canards au plumage multicolore qui va du jaune cuivré au rouge intense, du bleu de ciel au violet le plus pur, sous la lumière éblouissante des rayons de nos soleils d'automne.

Ils vont par bandes, glissant gracieusement sur la nappe immense de nos lacs, essayant leurs ailes en rasant les vagues, montant parfois tout droit au-dessus des cimes des sapins, tournant longuement pour s'orienter et, tout à coup, viennent s'abattre au milieu des roseaux d'une grève dans des touffes d'ajoncs où la nature semble leur avoir gardé un asile inviolable et sûr.

Mais le chasseur est là qui veille. Il s'est constitué des caches, inutiles pourtant au début de la saison de chasse, mais qui lui seront indispensables quand il aura semé l'effarouchement, la terreur dans ces bandes compactes qu'il a vouées à la mort.

Ce plaisir d'abattre des canards dure plusieurs semaines, puis le gibier chassé par les grands froids s'envole et fuit vers des climats plus doux.

Dans ces chasses nos nemrods trouve de précieux auxiliaires dans les chiens de race Setter anglais, dont nous donnons un magnifique dessin sur le frontispice de notre revue.

Avec cet auxiliaire le chasseur, s'il est le moins du monde adroit revient rarement bredouille.

La chasse aux canards dure peu, mais nos chasseurs ont d'autres ressources. Le gros gibier à poils, le cerf est là, sous bois qui attend et épie l'ennemi dès que les premiers coups de feu ont troublé le silence des forêts. Il broutait, il y a encore quelques semaines l'herbe tendre et touffue dans la brousse, regardant avec étonnement quelque touriste hardi braquant sur lui un kodak révélateur et, maintenant, le moindre bruit l'effraie et il fuit sans arrêt et sans cesse dans des retraites qu'il croit inaccessibles.



Avant l'ouverture de la chasse, les chevreuils, se laissent photographier.

Mais au tournant du vallon, au bas de la plaine où coule un frais cours d'eau, quelques chasseurs ont bravé les fatigues pour établir un camp confortable. Ils ont apporté avec eux tente et abondantes provisions.

Un guide assuré leur a choisi la meilleure place pour les battues et patiemment ils attendent l'heure de l'hallali et de la curée.

Tout le nord de la province de Québec est propice au chasseur, et il n'est pas étonnant de voir sur les bords de presque tous nos lacs et nos rivières des scènes identiques à celles que nous montre la photographie prise sur les bords de la Gatineau.

Mais il y a paraît-il mieux que cela dans le nouvel Ontario, près des chutes de l'Eturgeon. Des récits de trappeurs nous disent que de nombreux guides n'abattent pas moins de cinq à six grosses pièces par jour. Ces guides sont des indiens qui s'inquiètent peu des lois de chasse. Ils tirent profit à raison de $3.00 par jour, quand des chasseurs novices veulent leurs services, et ils n'hésitent pas à céder, contre beaux écus sonnants, à ceux qui tirent en l'air, la gloire de rapporter leurs plus beaux trophées de chasse.



Groupe de chasseurs montréalais campés dans les bois de Sturgeon Falls.

Une partie de chasse s'organise assez facilement dans cette région. Témoin quatre de nos nemrods, figures bien connues à Montréal qui se trahissent sous leur habit rustique dans une de nos photographies, et qui sont allés reconnaître le terrain qui verra sans doute prochainement le spectacle d'exploits cygénétiques extraordinaires.

Munis de billets de voyage économiques ils sont allés de Montréal à Warren, d'où une chaloupe à vapeur les a conduits à Sturgeon Falls, chez M. Chenette, hôtelier, qui héberge tous ses compatriotes moyennent cent sous par jour.



Un hôtel pour les chasseurs sur les bords du lac Nipissing

Pourvus d'abondantes provisions liquides et solides ils ont établi un camp temporaire sous bois, et avec quelques guides ont reconnu d'excellents terrains de chasse à pêche.

Le voyage a duré une dizaine de jours, a coûté à peine une trentaine de dollars par unité et a permis à nos trappeurs de révéler à leurs amis une région idéale à tous les points de vue.

Disons, à titre de renseignement, que les Canadiens-français à Sturgeon Falls et dans les environs sont nombreux.

Dans la paroisse St Charles que dessert un dévoué missionnaire français, le R. P. Nayl, il y a quatre cents familles. Une nouvelle église est là en voie de construction, édifiée grâce à la générosité des fidèles qui adorent leur pasteur et le pays merveilleux qu'il a ouvert à la colonisation et à la foi.

Presque tous les habitants se livrent à l'agriculture l'été, et la chasse et la pêche occupent leurs loisirs l'automne et l'hiver.

Plusieurs de ces braves colons sont les heureux propriétaires de chiens de la race Setter et c'est à leur intention ainsi que pour les amateurs que nous rappelons ici les principales caractéristiques de la race.

La tête du Setter ovale est légère et moins forte que celle du pointer et un peu étroite entre les oreilles qui sont de longueur moyenne, attachées bas et tombant droit. Ces dernières, recouvertes de longs poils fins et soyeux, paraissent en réalité plus grandes qu'elles ne le sont, à cause des franges qui les prolongent de 1 à 1 1-2 pouces. Le nez est large et un peu relevé, les yeux de la même couleur que la robe, les babines à peine pendantes.

La poitrine est large et profonde, les flancs faiblement comprimés; le cou fort, assez long et bien arqué; les épaules musclées et régulièrement tombantes. Les membres sont droits, avec de longs poil soyeux à la région postérieure; les jarrets très vigoureux; les cuisses un peu plates. La queue, de longueur proportionnée, est portée horizontale tout en formant une légère courbe; elle est garnie de longs poils ondulés qui vont en se raccourcissant vers le bout.

Le setter blanc et orange est généralement de moins grande taille que le setter irlandais rouge, le plus haut de l'espèce; c'est un des plus répandus; son poil est fin et soyeux et légèrement ondulé.

Chez ces chiens le nez est jaune foncé, fauve, couleur des taches, et, ce qui est un signe de race, les lèvres et le palais sont roses. La robe est un beau blanc, avec taches oranges, principalement sur la tête, le dos et les reins.



Une partie de chasse dans le haut de la Gatineau — Six chevreuils et un ours.

La rentrée des classes

LES vacances sont terminées. Les quelques semaines, les quelques jours, les quelques heures même de liberté et de joie, si péniblement arrachés aux griffes de la routine et du labeur impérieux, ne sont déjà plus qu'un souvenir, qu'une évocation si vaporeuse et si légère, que l'on craint à chaque instant de la voir s'évanouir au milieu de l'horizon morne et grisâtre du terre-à-terre de l'existence quotidienne.



Après le dîner quelques élèves s'attardent à la porte de l'école

Fini le règne de la bonne insouciance, de la franche et naïve gaieté sans contrainte; envolées les rêveries et les doux "farniente" sur la mousse, à l'ombre des grands bois! Désormais, c'est la tâche monotone, asservissante, l'engrenage désespérant du travail régulier, à heures fixes, toujours le même, qui engourdit et écrase la volonté, la lutte pour la vie enfin, avec ses amertumes, ses compromissions, ses détresses!...

brève période de la vie, de ces premières impressions dépendent souvent l'orientation et la destinée de toute une existence. L'intelligence de l'enfant, toujours en éveil, d'une promptitude d'assimilation incomparable, est une véritable pâte molle qui cède au plus léger contact et qui, se durcissant ensuite lentement avec l'âge, conserve alors, immuablement gravée, l'empreinte primitive qu'on y imposa. C'est dès son éveil à la vie intellectuelle qu'il faut lui donner la direction qui le guidera lorsqu'il sera devenu un homme. Procédez dans cette tâche avec toute la prudence, avec toute la délicatesse de toucher que vous mettriez à manier un objet très fragile que le moindre faux mouvement peut déformer ou même briser à tout jamais. Donnez à cet esprit encore vierge de sensations et prêt à subir la première influence qui se présentera, donnez-lui, avant toutes choses, le goût du travail et de la réflexion. En même temps que dans l'atmosphère saine et vivifiante de la famille, il apprendra les grands principes de la morale et de la religion, le régime de l'école stimulera son intelligence, tiendra sa curiosité naissante en un perpétuel éveil; le contact journalier avec tout le petit monde de ses contemporains lui fournira, réduits aux proportions de son âge, les sujets d'étude et les points de comparaison nécessaires à la formation de son jugement sur les hommes et sur les choses. Peu à peu, vous verrez ses facultés se développer, ses goûts prendre une orientation bien déterminée, sans nuire toutefois à la fraîcheur de ses sentiments et à l'insouciante gaieté à la fois si charmante et si indispensable à son âge.

Dès ce moment, le grand pas est franchi; l'enfant est entré dans la voie de l'avenir vigoureux et prospère réservé à tous ceux qui comprennent et qui savent mettre en pratique la nécessité de l'instruction aussi complète que possible, principe inéluctable et chaque jour plus indispensable à tous, à quelque situation que l'on appartienne. Il n'y a plus ensuite qu'à laisser ses aptitudes naturelles se développer et s'ébattre librement dans le domaine sans limites de la science. Car, aucun doute n'est plus possible à cet égard, pour se créer désormais une place, non pas exceptionnelle, mais simplement moyenne parmi les générations qui se lèvent, il est de toute nécessité d'être pourvu d'une éducation de premier ordre.



A la sortie les fillettes partent en groupe

Le développement toujours croissant de la science humaine, loin de contribuer au nivellement des conditions sociales, ne saurait qu'accentuer chaque jour davantage leur séparation. Plus que jamais, l'égalité, déjà si souvent chimérique, ne sera plus qu'un vain mot. Ce sera le triomphe de la puissance intellectuelle sur la force brutale, la suprématie définitive de l'esprit sur la matière, et les premiers dans la grande distribution des situations et des fortunes



Les jeunes écoliers se rangent en file dans la cour pour la sortie



Les danses en rond font la joie des enfants au Jardin de l'Enfance

Que ne connaissent-ils leur bonheur, les petits, tout petits, qui, gais et insouciants, sac au dos, et se tenant par la main en larges bandes joyeuses, s'en vont maintenant chaque matin affronter les graves épreuves de l'apprentissage de l'alphabet et de la récitation du catéchisme! Il y a bien les pensums, les retenues, toute la noire série des petites punitions et ses épouvantails à moineaux, qui leur font tant de peur et si peu de mal. Par-ci, par-là aussi, une petite correction paternelle, aussitôt tempérée par quelque gâterie de la maman. Mais les larmes sèchent si vite à cet âge, et puis c'est si facile, si bon de recommencer à jouer et à rire!...

Et cependant, de cette exquise et trop



Deux par deux les grands et les petits bébés se préparent à rentrer

seront alors ceux qui, les premiers aussi, auront su conquérir l'irrésistible ascendant que donne sur la masse ignorante une instruction assise sur des bases inébranlables.

Donc, chefs de famille, qui supportez la responsabilité de l'avenir de vos enfants, gardez-vous de vous laisser engourdir dans les errements anciens; gardez-vous d'agir envers vos chers petits comme trop souvent vos pères, bien excusables d'ailleurs à leur époque, ont agi à votre égard. Envoyez vos enfants à l'école, et cela dès leur âge le plus tendre. Voyez à ce qu'ils suivent régulièrement les classes, qu'ils remplissent ponctuellement leurs devoirs, si modestes soient-ils.

HENRI B.



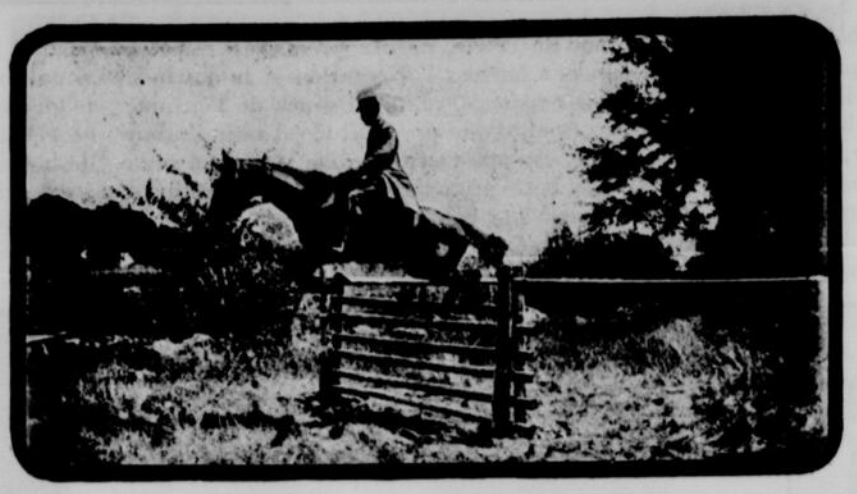
Sous la surveillance des bonnes sœurs les petites filles se préparent à l'étude



Avant de commencer la classe on fait une courte prière

Evènements sportifs de saison







LES courses de haies organisées au parc Delorimier par le Club des Chasseurs de Renards n'a pas eu le succès désiré. Le public, sollicité par l'annonce de plusieurs événements sportifs le même jour, s'est évaporé, et, seuls les fervents de sport hippique ont bravé les menaces d'un ciel presque constamment couvert pour suivre la série de courses annoncées par le club.

La piste était en excellente condition et l'aspect des haies à franchir causait une impression de crainte assez motivée.

Des haies de quatre pieds en arrière desquelles se trouve creusé un fossé assez profond voilà les obstacles qu'ont franchi les divers coureurs du club et quelques amateurs très bien qualifiés.

Nous sommes loin encore sans doute des sauts extraordinaires de plus de sept pieds que certains chevaux font dans des concours internationaux, mais le club se propose d'aller toujours en avant, et de nous fournir tôt ou tard des numéros sensationnel de cette catégorie.

Pour un début, les courses organisées n'ont pas trop mal marché. On aurait certainement pu mieux faciliter la tâche des journalistes et des photographes, qui cherchaient à profiter de tous les incidents et des rayons d'un soleil avare pour pouvoir présenter aux lecteurs quelque chose de vivant et d'exact.

Le succès d'une fête comme celle qu'a organisé le club des Chasseurs de Renards dépend plus de la presse que du spectacle lui-même. Une fois la foule dans le stand, le club n'a qu'à tenir parole, à présenter ce qu'il a annoncé et à donner ce qu'il a promis. Le nouveau club se propose de marcher résolument dans cette voie et c'est ainsi qu'il pourra compter sur un concours pratique du monde sportif. Les résultats des courses sont à noter car plusieurs des chevaux inscrits nous reviendront encore :

Chevaux de chasse novices, 1 1-2 mille, coupe en argent de $100. Course pour chevaux appartenant aux membres du club des Chasseurs de Renards, et montés par eux — Lizzie, And. Shearer, 1; Gladstone, N. Gravel, 2; Dick, Joseph Rochon, 3. Frank et Crechus ont aussi couru.

Steeplechase handicap, ouvert, 2 1-2 milles. Bourse de $200, dont $50 au 2e et $25 au 3e. — Marston Moor, J. F. Smith, 1; King Top, W. V. Henderson, 2; Ben Bolt a aussi couru.

Course des cultivateurs, 1 1-4 mille, bourse de $150 — Trackson, E. C. Brosseau, 1; Ben Bolt, N. Curran, 2; Tommy, D. Brown, 3. Doreen a aussi couru.

Course pour chevaux de chasse qualifiés, 2 1-2 milles. Coupe en argent de la "Black Bottle" — King Top, W. V. Henderson, 1; Bob Slater, D. Raymond, 2; Jim Lisle, Geo. Vandelac, 3.

Coupe du club, 2 1-2 milles — Silver Penny, Geo. Vandelac, 1; Virginia, Hugh Burnett, 2; Hotbred, L. H. Painchaud, 3.

Le club compte prochainement ouvrir la série de ses chasses aux renards.

* * *

Les automobilistes ont suivi avec intérêt le raid que vient de faire notre compatriote, M. N. E. Picotte, avec son automobile De Dion, Bouton. En compagnie de quelques amis M. Picotte partit jeudi, le 14 septembre, de Montréal pour se rendre à New-York par voie d'Albany.

Les touristes rencontrèrent des chemins défoncés par les pluies mais ils purent accomplir le voyage sans accident mais non sans quelque fatigue.

Ils sont arrivés à New-York le lundi 18 septembre et comptaient pouvoir rentrer à Montréal le 23.

L'automobile dont s'est servi M. Picotte est de la marque DeDion Bouton, à quatre cylindres, ce qui permet de développer plusieurs vitesses.

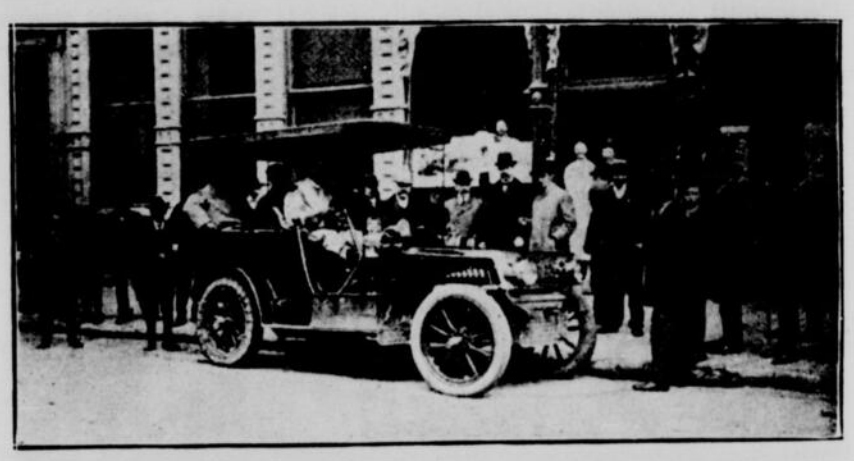
Ces automobiles ont la réputation d'avoir des moteurs très résistants et d'être très solides dans leur ensemble.

Le raid de M. Picotte va sans aucun doute créer de l'émulation parmi tous nos chauffeurs qui voudront faire ce fameux voyage toujours de plus en plus rapidement.

Attendons les événements et souhaitons que les excès de vitesse à faire ne nous donnent pas la peine d'enregistrer de graves et douloureux accidents.



Groupe de touristes se préparant au voyage de Montréal à New-York en automobile



Le départ eut lieu un vendredi et l'arrivée à New-York le lundi suivant

* * *

La femme de nos jours s'adonne de plus en plus aux exercices de sport violents et dispute chaudement la palme aux hommes.

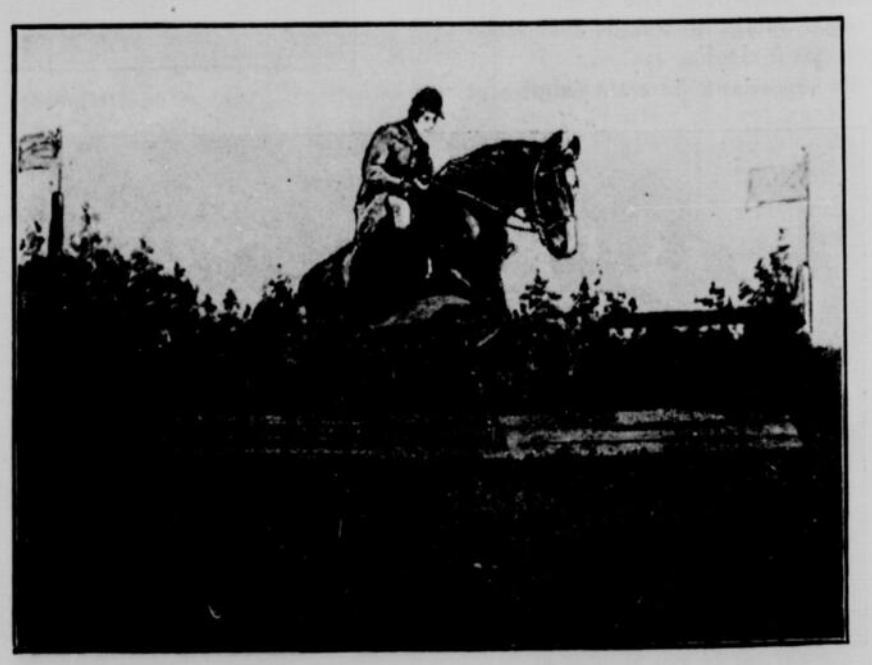
C'est ainsi que dans une récente partie de baseball entre le club de jeunes filles qui s'intitule si bien "Star Bloomer Girl" l'équipe des Nouveaux Mascottes, composée d'hommes a tout juste gagné la partie par un score de 8 à 7 en 11 innings.

Le jeu de Mlles Alice Day et de Maud Wilson fut fort remarqué, disent nos chroniqueurs de sport. Ils ajoutent dans le sommaire des buts faits par les concurrentes qu'il y avait un homme de mort quand le point fut compté. Cet "homme" de mort dans un club où ne se trouve que des jeunes filles, me rend rêveur et perplexe.

PAUL FERTON.

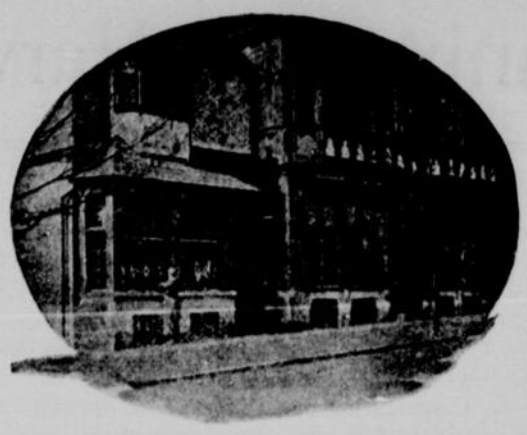


Le pesage des jockeys s'est fait avec un soin méticuleux par les contrôleurs



Le saut des haies a causé des émotions très vives aux cavaliers et aux spectateurs

La cité idéale



UNE BOUCHERIE ARTISTIQUE, A PORT-SUNLIGHT, (ANGLETERRE)

RÉUNIR les agréments de la ville aux avantages hygiéniques et économiques de la campagne; permettre une importante agglomération d'individus dans un site charmant sans que la beauté du paysage en souffre, voilà le programme que se sont tracé, en bien des pays, des associations d'artistes et de philanthropes intelligents, particulièrement énamourés de la nature. Cela donna naissance à la Cité-Jardin, dont l'Angleterre et l'Amérique possèdent d'attrayants spécimens, dont le Canada, bientôt, espérons-le, verra quelque gracieux modèle aux environs de sa métropole.

Le secrétaire de l'association des Cités-Jardins, en France, M. Georges Benoît-Levy, a traité, de la façon la plus intéressante, la question des villes champêtres, après avoir vécu de longs mois la vie paisible et familiale de leurs hôtes. Il en est revenu fervent et fort enthousiasmé. Là, en effet, tout est réuni pour le bonheur des habitants. On a su donner aux bourses modestes, aux ouvriers, aux travailleurs de toutes sortes, la sensation réelle de la campagne: l'air, la lumière, la verdure, l'espace; on a su leur faciliter l'économie domestique, éveiller en leur esprit le goût du confortable, de l'harmonie aimable de la nature, cultiver en leur âme l'amour du "nome" et le sentiment de la famille, sans nuire à leurs intérêts immédiats et sans nuire surtout à leur esprit de travail.

La Cité-Jardin est un parc immense de plusieurs centaines d'hectares, dans lequel sont groupées, par huit ou dix, des maisonnettes, simples mais d'architecture pittoresque, et différentes, les unes des autres. Ces cottages sont entourés de jardinets qui donnent sur le parc. Leurs hôtes les parent le mieux du monde de plantes grimpantes, de fleurs, comme un logis de poète ou d'artiste. Au centre de la ville le parc s'étend sans contrainte et reçoit, sur ses pelouses magnifiques, les joueurs de foot-ball, de tennis, de cricket, de golf, etc., etc.

Les rues sont des avenues ombragées et très larges; les places, des jardins anglais délicieux. Comme la maison à étages est proscrite, il n'existe pas non plus de laides boutiques dans cette cité de beauté, les fournisseurs possèdent leurs cottages, comme les autres citoyens, et leurs étalages n'y perdent rien en agrément, — on le peut voir ici.

En Angleterre, un publiciste, M. Howard, s'est mis à la tête de ce mouvement créateur de cités-jardins, et, sur ses plans, s'édifie une ville de trente mille âmes, entre Hitchin et Baldok, à cinquante kilomètres de Londres, baptisée Garden-City.

Notons en passant que les politiciens sont rigoureusement exclus de Garden-City, dont la gestion sera semblable à celle d'une grande maison de commerce, c'est-à-dire qu'on la remettra entre les mains d'un comité de "ménagers" bien choisis.

Près de Liverpool, au bord de la Mersey, s'élève une Cité-Jardin de trois mille habitants, Port-Sunlight, propriété privée d'un grand fabricant de savon. C'est un modèle parfait de ce que doit être, pratiquement, la grande ville de beauté.

Les maisons y sont groupées par huit ou neuf, au plus; plusieurs groupes forment un quartier. Un quartier comprend soixante-huit cottages, répartis en douze types, au point de vue architectural, et en deux catégories, au point de vue des loyers.

Les façades harmonieuses des maisons donnent sur les rues, et les portes des courettes de derrière aboutissent à un grand jardin commun où chacun a sa part, et dont la superficie est égale aux trois cinquièmes de la superficie totale du quartier.

Les loyers des cottages sont de 4 fr. 35 et de 6 fr. 35 par semaine, suivant la dimension de ceux-ci. La moindre maisonnette possède sa salle de bains.

Faut-il ajouter que fonctionnent, à Port-Sunlight, des sociétés coopératives, des caisses d'épargne, des associations de récréation, tout ce qu'il est possible d'imaginer, en un mot, pour faciliter les conditions de la vie, parer aux éventualités malheureuses et faire régner entre concitoyens les meilleures relations d'amitié et de bon voisinage?



Le "cercle" des ouvrieres, à Aurore (Etats-Unis).

Bournville, autre Cité-Jardin anglaise, située dans le comté de Worcester, à cinq kilomètres de Bilmingham, ne comprend que deux mille trois cents habitants. Plus sauvage et plus pittoresque que Port-Sunlight, Bournville est une cité toute nouvelle, non encore terminée, mais qui s'annonce comme devant donner, au point de vue de l'esthétique, d'aussi bons effets qu'au point de vue sanitaire.

Enfin, au début de l'année 1904, M. Andrew Carnegie a formé un trust auquel il alloua douze millions pour construire une Cité-Jardin dans les vastes forêts de Pittercrieff et de Glen, en Ecosse.



La cité-jardin de Dayton (Etats-Unis) — Le quartier ouvrier



Une rue de la "ville idéale" anglaise de Port-Sunlight

Les Etats-Unis possèdent également quelques Cités-Jardins, toutes dues à des initiatives privées. C'est ainsi qu'un M. Georges Pullman a fondé Pullman Palace Car city, entre les lacs Calumet et Michigan. La population de Pullman City est montée de 3,000 habitants, en 1884, à plus de 15,000 à présent.

Les rues sont spacieuses, bien ombragées, bordées de chaque côté par des jardins. Les habitants n'ont aucune espèce de taxe à payer. Tous les services publics: entretien des pelouses et des rues, éducation, etc., sont absolument gratuits.

Dayton, autre Cité-Jardin, est une petite ville de 15,000 âmes, située dans l'Etat de l'Ohio, et due à la générosité avertie d'un industriel, M. Patterson.

Les habitants de Dayton sont d'heureux mortels. En outre des avantages d'hygiène et d'économie que leur procure la cité, ils jouissent de diverses institutions d'agrément: club littéraire, cours de broderie et de mode, écoles techniques. Les enfants, dont les jeux physiques sont spécialement développés, ont à leur disposition un superbe et grand jardin, où chacun possède son petit carré et peut obtenir des prix et un diplôme de bon jardinier.

Mais la vraie ville de beauté, celle qui se rapproche le plus de la vraie cité idéale, est bien la petite colonie d'Aurore, fondée dans le Comté d'Eric, Etat de New-York, par M. Elbert Hubbard.

Les habitants d'Aurore n'ont, en effet, d'autre but que de se rapprocher constamment de la Beauté, sous toutes ses formes. Ils n'entreprennent que des travaux d'art. Le souci des harmonies naturelles préside à la construction de leur "home", à l'arrangement de leur jardin, le culte du Beau se retrouve partout: dans leurs idées, leur langage, leurs écrits, leurs attitudes même. Ils veulent la beauté plastique, et tendent vers elle de toutes leurs forces, comme ils élèvent leurs pensées vers un idéal constant et réfléchi pour atteindre à une véritable perfection morale.

M. Elbert Hubbard réunit autour de lui des collaborateurs, et, reprenant pour son compte le nom de Roycrofters, — les éditeurs d'art du XVIIe siècle, — il entreprit, avec ses lieutenants, de faire revivre l'art du livre dans la petite colonie.

"D'une solitude, conte cet apôtre de la Beauté, nous avons fait un centre d'attraction. Jeunes gens et jeunes filles sont heureux de créer des choses belles de leurs mains, de travailler, de s'aimer dans un milieu sain, et de vivre une vie juste."

En Australie, l'idée de la Cité-Jardin a provoqué également l'édification d'Adélaïde City, au milieu des bois et des champs. Autre essai en Nouvelle-Zélande, Wainoni, petite colonie fondée par le professeur Bicherton.

En Europe, on s'est préoccupé un peu partout, mais bien timidement encore, de fixer dans la verdure des centres d'activité sociale, en avant des cités industrielles modèles.

L'association des Cités-Jardins de France caresse un délicieux projet dont la réalisation ne serait pas fort compliquée, et qui donnerait un exemple et un élan aux fondateurs de villes de beauté.

Elle voudrait faire naître dans un joli paysage de l'Ile-de-France, un foyer de vie intellectuelle, une Cité-Jardin d'ouvriers et d'art, d'artistes et d'hommes de lettres, où le peintre aurait sous les yeux les belles leçons de la Nature, où le poète aimerait en paix sous les ombrages, où le romancier se ferait imprimer sans dérangement, d'où l'auteur dramatique fût rapidement porté vers un théâtre dans la grande ville et où il pourrait revenir goûter le calme de son cottage, après la fatigue des répétitions. Une cité d'esthètes aux portes de Paris, voilà de quoi faire rêver les arts et la littérature tout entiers.

R. BETTEX.



L'université Harvard



LA fondation de l'Université Harvard date, à proprement parler, de 1636, quoiqu'elle n'ait pris le nom d'Université qu'en 1780. Un vote de la Court Générale, comme on appelait alors la Législature du Massachusetts, sanctionné par le gouverneur Henry Vane, — plus tard Sir Henry Vane, — accordait 4,000 livres pour la fondation d'une école ou d'un collège. L'année suivante, la Court décide que le collège sera construit à Newtowne, sous la direction de douze citoyens éminents de la colonie, dont entre autres John Winthrop, gouverneur, et John Cotton. La même année, le nom en fut changé pour celui de Cambridge, en honneur de l'université d'Angleterre.



Façade du musée de l'Université Harvard

En 1638, le pasteur John Harvard lègue sa librairie, composée de 260 volumes, et la moitié de sa fortune au collège naissant. En son honneur, le collège prit le nom de Collège Harvard, dont le premier président fut Henry Dunster.

L'Université Harvard proprement dite comprend seize "départements", sans compter un grand nombre de musées, de laboratoires ordinairement considérés comme départements à part. Le terrain s'étend sur une surface de plus de 500 acres. La plupart des constructions se trouvent à Cambridge et à Boston. Et la valeur totale de l'Université, en juillet 1902, fut estimée à $14,114,541.85, et celle des bâtisses appropriées à l'instruction et à l'éducation, à cinq millions de dollars.

Le nombre d'élèves qui ont fréquenté l'Université en 1902-03, y compris ceux de la "Summer School" de 1902, a atteint le chiffre 5,206, et celui du personnel enseignant et administratif, 592.



Collège Radcliffe où les jeunes filles reçoivent la plus haute éducation.

Le palais de l'Université, en marbre blanc de Chelmsford, fut construit en 1813 et coûta $64,000. Un magnifique portique fut ajouté en 1842 à sa façade ouest. Il fut honoré de la visite des présidents Monroe, Jackson, Van Buren et le marquis de Lafayette.

La chapelle, restaurée en 1896, ainsi que les galeries et les bancs affectés à l'usage des membres de la Faculté et de leurs familles, sert aujourd'hui aux assemblées de la Faculté des arts et des sciences. On y voit les portraits des officiers et des bienfaiteurs de l'Université.

Çà et là, un grand nombre de portails magnifiques ont été élevés soit à la mémoire des bienfaiteurs de l'Université, soit à celle des classes des années passées, comme en font foi les inscriptions gravées sur chaque portail. Celle de nos vignettes portant le portrait du président Eliot en représente quelques-uns. Le collège Harvard, construit en 1765 par la province du Massachusetts, au coût de $23,000, a remplacé le premier collège, détruit par le feu en 1764, au moment où la Législature Provinciale, chassée de Boston par la petite vérole, l'occupait. Lors de la guerre de Sécession, il eut à souffrir quelques déprédations de la part des troupes révolutionnaires, et l'honneur d'abriter, en 1789, l'immortel Washington.

La Constitution de l'Université Harvard a changé plusieurs fois, mais deux actes de la législature coloniale établissant un conseil de direction en ont déterminé le caractère général. Ces deux conseils, créés, l'un en 1642 et l'autre en 1650, sont l'âme dirigeante de l'Université tout entière.

Le premier (Board of Overseers) avait été composé tout d'abord du gouverneur, du lieutenant-gouverneur et des magistrats de la colonie, avec six professeurs adjoints de Cambridge, Watertown, Charlestown, Boston, Roxbury, Dorchester, et le recteur du collège. Après plusieurs modifications successives de la charte constitutionnelle de l'Université Harvard, en 1684, 1691, 1700, la Court finalement, en 1707, décréta que la charte originelle de 1650 serait seule en vigueur.

Mais la Constitution de l'Etat du Massachusetts, adoptée en 1870, remplace le Gouverneur, le Député Gouverneur et le Conseil de la Colonie par le Gouverneur, le Lieutenant-Gouverneur, le Conseil et le Sénat de l'Etat, et déclare que les six "teaching elders" des six villes voisines seront choisis parmi les ministres des églises congrégationalistes. En 1810, la Chambre et le Sénat furent éliminés du Conseil d'administration, qui se compose alors du Gouverneur, du Lieutenant-Gouverneur et des officiers présidents des deux Chambres de la Législature; le reste du personnel comprenait quinze pasteurs congrégationalistes et quinze laïques.

Enfin, après divers changements, l'Université Harvard est aujourd'hui indépendante de l'Eglise et de l'Etat; la Court Générale du Massachusetts se réservant toutefois le pouvoir d'y modifier la constitution du consentement de l'Université elle-même.

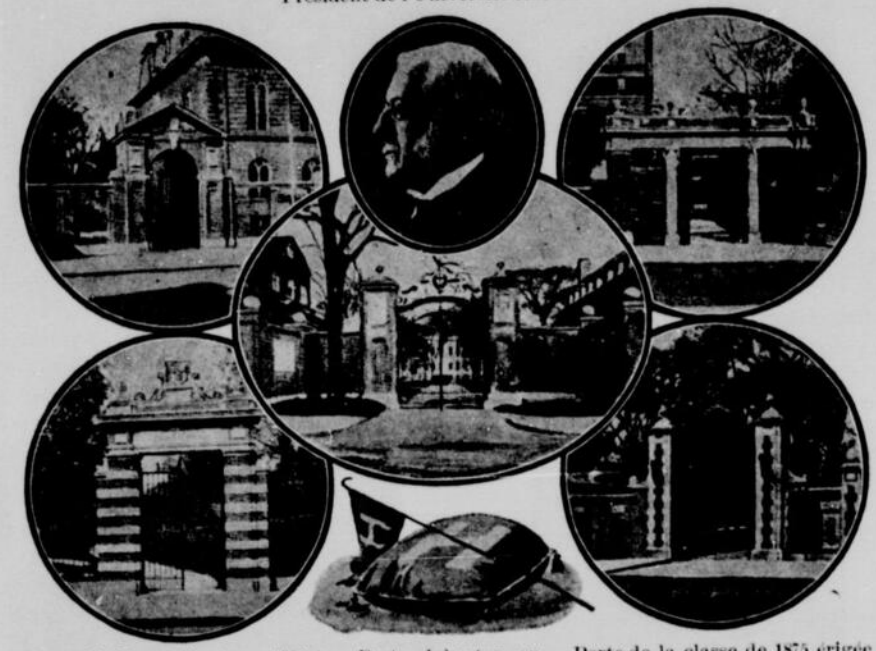
La fondation du Musée de l'Université Harvard, appelé ordinairement Musée Agassiz, en mémoire de Louis et Alexandre Agassiz, est de date assez récente. Il comprend les musées de Zoologie, Botanique, Minéralogie, Géologie, Archéologie, Ethnologie, et les Laboratoires d'Histoire Naturelle.

Le Musée de Zoologie, commencé en 1859, ne fut terminé qu'en 1888; il occupe l'aile nord sur une surface de 60 x 200 pieds, auxquels on a ajouté une rallonge de 30 pieds par 60. Les laboratoires occupent le nord-ouest du bâtiment. Le Musée de Botanique et celui de Minéralogie, construits en 1889, sont au centre.



Une des cours de l'Université Harvard

M. Eliot,
Président de l'Université Harvard



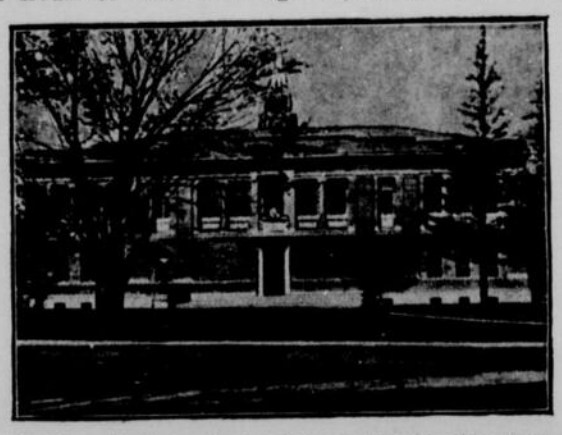
Porte McKean, élevée en 1901 à la mémoire de Joseph McKean fondateur du *Porcellian Club*.
Au-dessous—Porte en l'honneur de Samuel Dester, membre de la classe de 1890.

Porte Johnston en face de l'avenue Massachusetts

Porte de la classe de 1875 érigée en 1900 par la classe de 1875.
Au-dessous—Porte de la classe de 1877, érigée en 1901 par les élèves de cette classe.



Bibliothèque Harvard autrement dite "Gore Hall," à l'usage des étudiants et de quelques citoyens privilégiés de Cambridge.



Robinson Hall: une des dernières constructions du collège

Nous avons dit un mot, plus haut, des magnifiques portes ou portails qui embellissent un peu partout les clôtures de la vaste propriété de l'Université Harvard, quelques détails précis à ce sujet ne manqueront point d'intéresser vivement le lecteur. A ceux que représente l'une de nos gravures, nous devons en ajouter une dizaine d'autres rivalisant entre eux d'art et de beauté. Le portail de la Classe 1889, construit en 1901, à l'entrée du chemin Est de Boylston Hall, et un peu plus loin celui de la Classe de 1890; le portail de la Classe 1875, élevé en 1900, à une distance de cinquante pieds de Dane Hall, et sur laquelle on lit cette inscription:

Open ye the Gates
that the righteous Nation wich keepeth the truth may enter in
aedificata, ann. Dom. MDCCCC. Coll. Harv. CC-XIII

La clôture de la Classe de 1873, édifiée en 1900, s'étendant de la section de la Classe de 1875 à la porte Johnston.

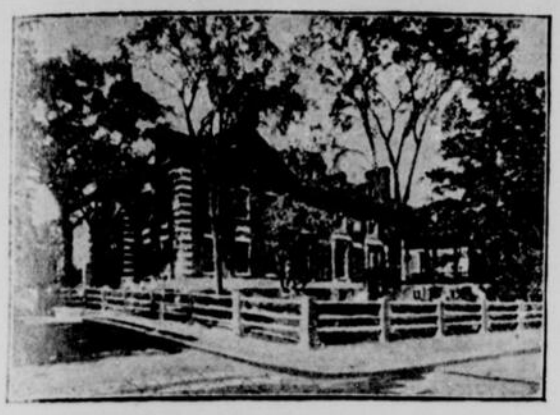
La porte et la clôture de la Classe de 1874, construite également en 1900, allant de la Porte Johnston jusqu'au chemin conduisant à la Chapelle Holden; la porte et la clôture de la Classe de 1870, faite en 1901. Autour de la partie supérieure du piédestal portant le marbre avec ces mots: Class of 1870, on lit, gravé: On this moment hangs eternity.

Pour tout dire en un mot, l'Université Harvard excite à bon droit l'étonnement et l'admiration universelle.

La plus ancienne de l'Amérique



ON voit se multiplier tous les jours les rapports amicaux entre les universités d'Europe et d'Amérique. A Paris, un maître américain professe actuellement à la Sorbonne et initie ses auditeurs aux questions transatlantiques; des professeurs français ont été là-bas porter leur enseignement.

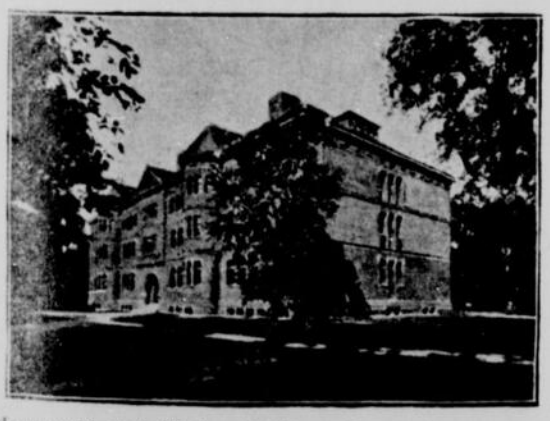


"Harvard Union," club social de l'Université Harvard

A Berlin, à l'occasion de la réception du jour de l'an, l'empereur Guillaume a exprimé à l'ambassadeur des Etats-Unis, M. Tower, le vœu qu'il fût établi entre les professeurs des universités d'Allemagne et d'Amérique un système d'échange de conférences qui, en faisant mieux connaître les deux pays l'un à l'autre, favoriserait leur rapprochement.

Les universités de Berlin et d'Harvard ont immédiatement répondu à ce vœu. Le chef de chacune de ces deux universités choisira les professeurs à envoyer dans une liste que soumettra l'autre université.

Les échanges ne se bornent pas au personnel enseignant, et il n'est plus rare aujourd'hui de voir des jeunes étudiants américains compléter leurs études en France et en Allemagne, en attendant que soient plus nombreux les jeunes Français ou Allemands allant aux Etats-Unis parfaire leur éducation. Il est bien tentant pour un étudiant d'Europe d'aller, pour un an ou deux, à l'Université de Harvard, par exemple, dans le Massachusetts. Les Universités d'Oxford et de Cambridge jouissent d'une renommée de "comfort" absolument justifiée; elles sont pourtant, de loin, dépassées par cette Université américaine qui possède cinq millions de revenus, et qu'enrichissent tous les jours de nouveaux dons.



Monument isolé de l'Université Harvard où pendant quelques années furent examinés les élèves désirant entrer au collège.

Située dans la petite ville de Cambridge, — nommée d'après la Cambridge anglaise, sa marraine, — Harvard est une oasis de fraîcheur, de calme et de repos, au milieu de l'agitation de la vie américaine. On y cherchera vainement les beautés architecturales et l'antiquité souriante d'Oxford. Les bâtiments ont été élevés à la hâte et uniquement pour l'utilité.

Mais ici la nature fait merveille. Les différentes constructions sont dispersées au milieu d'un immense parc, où elles disparaissent dans un océan de verdure. Ce sont des salles de cours, des laboratoires, des bibliothèques, des muséums de science, des musées d'art, et enfin des "dormitories" ou logements d'étudiants. Les étudiants y vivent seuls ou à deux dans de petits appartements, qu'ils meublent eux-mêmes et décorent à leur goût. Chaque "dormitory" contient une soixantaine de ces appartements. Il en est de plus ou moins luxueux; mais tous sont confortables et plaisants. L'étudiant américain, même pauvre, ne s'accommode pas d'un campement, comme l'étudiant français. Il a l'amour du "home". Une collection de livres de fond, proprement rangés sur des rayons de goût simple, quelques estampes, des photographies de tableaux, une verrerie italienne ou une porcelaine anglaise témoignent des efforts faits par le propriétaire pour se suffire à lui-même dans son chez soi, pour s'y entourer de souvenirs et s'y retrancher contre les dissipations.

Toutes les conditions sociales sont représentées à Harvard. C'est la grande école libre, ouverte à toutes les classes d'une nation démocratique. Le fils du milliardaire vient y recevoir une éducation qu'il ne trouverait pas ailleurs. L'étudiant pauvre obtient une bourse qui le défraie des droits assez élevés de scolarité: 150 piastres par an. Restent les dépenses de l'entretien matériel. Pour y subvenir, il n'est pas rare de voir des étudiants s'astreindre à un métier, tout en suivant les cours de l'Université. Ils réparent les montres de leurs camarades, servent dans les restaurants, font de la copie à la machine à écrire, s'engagent comme conducteurs-remplaçants sur les tramways, sûrs qu'ils sont de ne pas se déconsidérer, dans un pays qui accorde toujours son estime à l'énergie et à la volonté.

L'étudiant de Harvard a besoin que ses études le conduisent à une profession. Aussi l'Université unit-elle aux avantages d'une éducation générale ceux d'une préparation spéciale en vue d'objets déterminés. Elle comprend une Faculté des lettres et des sciences, une Ecole de droit, une Faculté de médecine, une Faculté de théologie, un Institut agronomique, des Ecoles scientifiques pour les Mines, les Ponts et Chaussées, la Mécanique industrielle, etc. Chacune de ces écoles décerne des diplômes spéciaux, très estimés dans le pays, et qui ouvrent l'entrée des carrières lucratives.

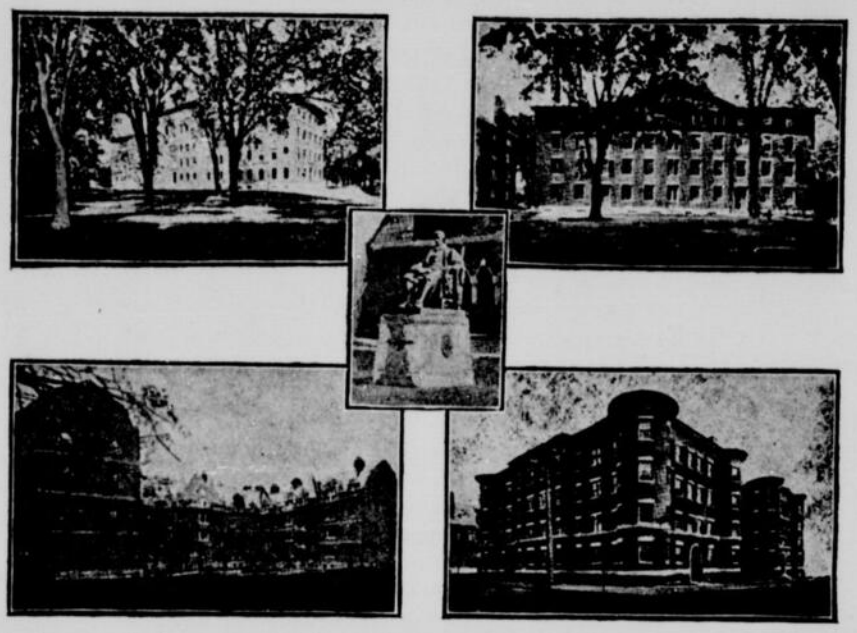
Avant de se spécialiser dans une de ces écoles préparatoires en vue de la profession qu'il a choisie, l'étudiant est obligé de passer quatre années dans ce qu'on appelle proprement le "Collège". Il y fait des études désintéressées.

Le régime du "Collège" ne rappelle en rien le "loisir studieux" d'Oxford. On y travaille beaucoup. On y passe des examens difficiles. Au bout de quatre ans, on reçoit le grade de "bachelier ès-arts" (A. B.), qui représente à peu près le niveau de notre licence. Après cet examen, les uns quittent l'Université, les autres commencent leurs études spéciales dans les Facultés. Ils deviennent "maîtres ès arts" et "docteurs en philosophie", "docteurs en médecine", "maîtres et docteurs en droit", etc.

Outre la culture scientifique, Harvard fait aussi de la discipline morale l'objet de ses constants efforts. Ici, la tâche est répartie entre les autorités universitaires et les étudiants qui font eux-mêmes, avec un vif sentiment de leur dignité, leur propre police. Une des grandes forces morales de Harvard est la sollicitude du professeur pour ses élèves. A toute heure, en toute occasion, il est à leur disposition pour leur donner non seulement des conseils professionnels, mais souvent des conseils plus intimes. Il veut que son foyer leur tienne lieu du foyer absent; il leur ouvre sa propre famille.



Cour Harvard. Matthews Hall, achevée en 1872



Quelques-uns des logements d'étudiants de l'Université Harvard et la statue de son fondateur

Dans cette cordialité de relations, la femme du professeur joue un grand rôle. De fait, la femme et la jeune fille prennent une plus grande place encore dans la vie universitaire qu'à Oxford. Réceptions, parties de campagne, causeries, lectures en commun, tout contribue à établir des rapports respectueux et charmants entre ceux et celles qui sont appelés à se retrouver partout dans la famille et dans le monde. La jeune fille y prend plus de vigueur d'esprit, le jeune homme plus de délicatesse. L'un et l'autre y gagnent.

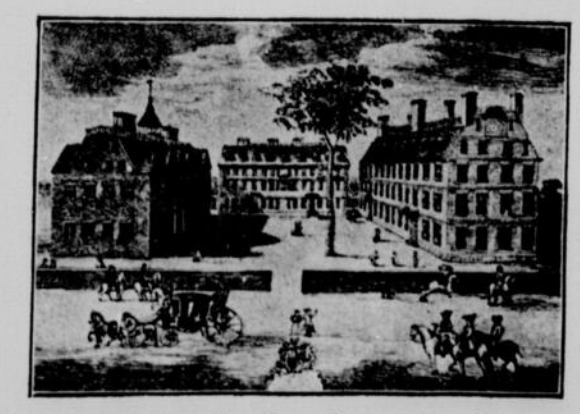
Ce qui est très remarquable encore à Harvard, c'est le développement de l'esprit d'association. En voici un exemple bien significatif. Ce sont les étudiants eux-mêmes qui administrent le restaurant où ils vont prendre leurs repas, dans l'immense salle de "Memorial Hall", pareille à une nef de cathédrale. Grâce à la puissance de l'association, ils paient très bon marché un repas qui, partout ailleurs, coûterait deux ou trois fois plus cher. Ce goût de l'association se traduit par l'existence de clubs innombrables, dont chacun a un caractère différent et est créé en vue d'un but déterminé. Voici d'abord les sociétés sportives. Elles sont soutenues par les encouragements de tout le pays. Le grand match annuel de "foot-ball" entre Harvard et Yale, l'Université rivale, attire à Cambridge 25,000 spectateurs. Puis ce sont les sociétés de discussion, les clubs mondains, les clubs artistiques et littéraires.



Harvard Hall. C'est la troisième: la première fut construite en 1682.

Ainsi se forme un ensemble de sentiments, d'idées et d'opinions, qui composent l'esprit de "l'homme d'université". Cet esprit n'a pas le défaut d'isoler l'étudiant sous prétexte d'une supériorité illusoire et de le rendre étranger à l'ensemble de la nation.

Au contraire, l'Université américaine est en constante communication avec la vie nationale.



Vue générale du College Harvard à Cambridge, Nouvelle-Angleterre, en 1726.



Chronique de la mode



LES moralistes ont tort d'en vouloir à nos chiffons. Ils sont très injustes lorsqu'ils les rendent responsables de toutes nos défaillances et de toutes les bêtises que peuvent commettre les hommes.

Les chiffons, voyez-vous, sont un peu comme la beauté physique, qu'ils embellissent et rendent aimable: ils plaisent et attirent. Ils sont aussi comme le beauté morale: ils séduisent et retiennent. On remarque la grâce, la vertu et l'esprit dans de jolis atours. Ils passent inaperçus autrement. Les chiffons ont leur importance, leur rôle social très grand. Ils civilisent, ils affinent. Ils sont le thermomètre de la culture intellectuelle; ils rendent l'homme meilleur et la femme plus douce. J'ai vu des maris se détacher de leurs femmes, créatures parfaites, uniquement parce qu'elles s'habillaient mal. Jamais, que je sache, un homme ne se détache d'une femme qui, à ses qualités naturelles, ajoute le charme de la toilette.

Une rose triomphe sur le fond vert sombre de son feuillage; elle perd de sa grâce sur l'aridité d'un mur. De même, les vertus féminines ont besoin de s'envelopper de la séduction des étoffes, du sourire des coloris, du luxe des dentelles pour gagner les cœurs et s'en faire apprécier.

La toilette, voyez-vous, exerce une réelle influence sur tout le monde. Personne n'échappe à son attrait. Parfois aussi elle est la cause de certaines injustices chez ceux qui ne voient qu'elle en la femme. En tout cas, elle prédispose toujours en faveur de celle qui sait la porter. Et c'est énorme! Combien d'entreprises ne tiennent-elles qu'à la première impression produite par une robe.

"Ne demandez jamais rien à un homme avant son déjeuner", disait M. de Talleyrand qui s'y connaissait. — "Ne sollicitez jamais une faveur, disons-nous à notre tour, sans vous faire élégante". Nous avons nous-même expérimenté cette vérité un peu partout. Tout le monde l'a expérimentée par conséquent.

C'est pour vous dire que les chiffons, loin d'être un objet de démoralisation et de réprobation, sont au contraire, un admirable terrain d'entente en bien des circonstances. Ne craignez donc pas d'être recherchée dans votre mise. Et si vous paraissez en de jolis chiffons devant l'un des moralistes dont nous parlions tout à l'heure, je suis sûre qu'il sera le premier, après avoir rajusté son monocle, à reconnaître que la toilette a tout de même du bon..."

Cette boutade spirituellement émise par une de nos collègues d'outre-mer, nous a paru devoir être particulièrement à sa place au début de cette chronique où nous voulons traiter des toilettes de cérémonie, destinées aux grandes occasions.

Nos illustrations représentent deux modèles de ces toilettes qui sont absolument attrayants. La première, une robe de visite en crêpe de Chine maïs, est une merveille d'élégance et de grâce. La jupe est ornée de trois volants de tulle brodé sur lesquels retombent ou plutôt s'enlèvent trois volants froncés de même tissu que la robe. Le corsage est à fronces et s'échancre sur une guimpe de tulle brodé. Un volant aussi de tulle forme épaulettes et vient se perdre dans la ceinture drapée en liberty blanc. Le chapeau est de feutre fin blanc orné d'un simple lien de velours vert et de deux têtes de plumes d'autruche sous la passe.

La seconde toilette est une toilette de dîner en mousseline de soie rose brodée. La jupe droite froncée est à double tunique retombant sur un volant très ample formant traîne légère. Corsage drapé sur une veste en guipure beige. Noeud de velours mordoré à l'ouverture du corsage que l'on peut rendre montant si on le désire par l'adjonction d'une guimpe de guipure posée à clair.

Et à ce propos, chères lectrices, laissez-nous vous signaler la vogue sans cesse grandissante des guimpes en dentelle.

Ce n'est pas une nouveauté, direz-vous. Et vous aurez raison; certes, ce n'est pas une nouveauté de la dernière heure, mais on s'est pris d'un tel engouement pour les guimpes en dentelle mises à clair qu'il faut en parler un peu en détail.

Disons d'abord qu'autant ce genre de garniture est joli pour une toilette de maison ou une toilette du soir, autant il est vilain et déplacé sur une robe de rue. Aussi a-t-on vite fait de juger celles qui, sur la rue, s'habillent ainsi de dentelle ou de tulle posés à clair.

Ceci compris disons que les guimpes dont nous parlons font souvent partie intégrante du corsage, mais que souvent on fait également de charmantes petites guimpes en dentelle qui se glissent dans l'ouverture d'un corsage ou d'une jaquette tailleur.

Ces guimpes se mettent aussi avec une veste ou un bolero fermé par des boutons. La blouse ou la chemisette est supprimée et la guimpe se pose tout simplement sur le cache-corset. Dans ce cas on y a ajouté une doublure de soie formant transparent. Avec d'étroits entre-deux de valenciennes, on fait de ravissantes guimpes.

Il faut, tout d'abord préparer en papier ou en mousseline à patron, le modèle que l'on veut faire, il sera rond et régulier tout le tour, à moins que l'ouverture de la veste ne nécessite de le faire descendre en pointe.

Si le patron est rond, c'est une sorte de collerette analogue aux cols ronds des enfants. Pour les bien réussir, il suffit de faufiler en rond les entre-deux de valenciennes les uns à côté des autres, en faisant un peu froncer le haut de chaque entre-deux au bas de celui qui le surmonte, les entre-deux sont réunis par des points de surjet. Le col droit se compose d'entre-deux assemblés à plat. Une guimpe faisant la pointe se fait de même, avec cette différence que les derniers rangs ne tournent pas tout autour; il faut ensuite border le plastron avec une dentelle froncée.

De même façon, on fait de petites guimpes avec d'étroits entre-deux de guipure, mais c'est plus lourd, nous préférons la velenciennes qui fait bien lingerie.

Les entre-deux de valenciennes peuvent aussi alterner avec des jours faits à l'aiguille, le travail est ainsi plus important et non moins joli.

La vraie guimpe lingerie se fait aussi en mousseline ou en nansouk travaillé de petits plis qui alternent avec des jours ou des entre-deux de valenciennes, mais on ne peut la disposer en rond, plis et entre-deux sont placés en longueur par devant, et en suivant la forme du cou ils arrivent de biais par derrière; le col peut être pris en long ou en large, peu importe. Ces guimpes de lingerie se porteront cet hiver même avec les robes de drap, et leur fraîcheur blanche se laissera apercevoir jusque dans l'ouverture des vêtements de fourrure.

Les bandes de filet, de linon, d'étamine bise à gros réseau, brodées de soie multicolore, décorées d'applications en soie, en panne, en cretonne figurant des fleurs, des feuillages ou des motifs "art nouveau", sont très jolies comme garnitures. On en fait des étoles, des bretelles, que l'on pose sur les manteaux, les boléros, les robes de drap; elles se marient très bien aussi avec les tons bis du linon de fil et du tussor. Les broderies japonaises employées de la même façon ont aussi un grand succès. Quant aux galons brodés sur soie, ils sont dignes de figurer dans les plus belles toilettes; leur tonalité, très fine, très douce, s'harmonise délicieusement avec les nuances pastel les plus tendres, aussi bien qu'avec le blanc. Beaucoup sont droits d'un côté, et de l'autre se découpent en pattes, en dents de toutes les formes, ou en pastilles de différentes grosseurs, reliées au bord par des barrettes de longueurs inégales.

Les galons pompadour feront aussi des garnitures très jolies pour les robes et les costumes d'hiver. Sur presque toutes les couleurs foncées, sur le beige, le gris clair et le blanc, ces galons sont d'un très bel effet. Puis, n'étant pas fragiles, ils peuvent enjoliver les toilettes pratiques et leur donner une note d'élégance qu'on hésite parfois à demander à une ornementation plus coûteuse ou plus délicate.

JACQUELINE.



Toilette de visite en crêpe de Chine maïs garnie de tulle brodée



Robe de dîner en mousseline de soie rose brodée, garnie de guipure beige

Le "Grenier de l'Empire"



Les meulons s'évanouissent rapidement à mesure que s'amoncelle la paille à côté de la machine et que les sacs s'emplissent de grain

LA moisson bat son plein dans l'ouest canadien. Des milliers et des milliers de moissonneurs sont à l'oeuvre sur les vastes fermes du Manitoba, de Saskatchewan, d'Alberta et des Territoires, et des milliers d'artisans sont transportés toutes les semaines, que les autorités du Pacifique Canadien distribuent dans toutes les directions, sur les millions d'acres de terre actuellement en culture dans ce riche domaine de l'ouest, notre héritage à nous tous. La température a été en général des plus satisfaisantes et, si elles sont épargnées par les gelées précoces de l'automne, les récoltes de cette année seront égales sinon supérieures à celles de l'an dernier, qui fut à tous égards l'année d'abondance par excellence.



Ferme modèle du gouvernement fédéral à Brandon, Manitoba

D'après les estimations les plus autorisées le rendement sera à l'acre de 25 boisseaux pour le blé, 60 boisseaux pour l'avoine et 35 boisseaux pour l'orge. Et près de 30,000,000 d'acres de terre sont en culture.

Ce n'est donc pas à tort que l'on appelle le Nord-Ouest le "grenier de l'empire". Ce grenier est divisé en lopins d'un mille carré, comprenant chacun 640 acres; le lopin est appelé section et la section se subdivise en quatre parties, appelées quarts de section. Ce quart de section c'est l'unité; elle forme une ferme, mais dans l'ouest cette désignation n'est guère employée; on dit plutôt, quart de section, demi-section, section. Quelques fermiers disent qu'une demi-section (320 acres) fait une ferme plus commode qu'un quart de section, parce que la demi-section comprend une étendue de terre assez grande pour permettre à un homme et à sa famille d'en exploiter une partie à profit tout en laissant une autre en jachère. Il y a un grand nombre de fermiers qui cultivent plusieurs années de suite sans laisser de repos à la terre et leurs récoltes sont toujours abondantes. Il est probable que la gelée en hiver contribue à conserver au sol sa fertilité, en empêchant le lavage des sels nitriques.

Dans l'est les fermiers ont l'habitude d'engranger leurs récoltes dans de spacieux bâtiments; dans l'ouest le chose est impossible, parce que les récoltes sont vraiment trop énormes. Des équipes nombreuses d'ouvriers, avec de puissantes machines à battre le grain, parcourent la contrée, s'arrêtant à



Plantation d'arbres dans la prairie au Nord-Ouest

toutes les fermes. Plusieurs fermiers, qui ont des récoltes considérables, trouvent utile de posséder leur propre machine à battre. Les hommes couchent dans une espèce de fourgon tiré par la machine motrice qui met la batteuse en mouvement. Aussitôt que le bruit de la machine s'élève dans l'air, une scène animée se présente à nos yeux. Chaque homme a sa place et son emploi. Les meulons s'évanouissent rapidement, à mesure que s'amoncelle la paille à côté de la machine et que les sacs s'emplissent de grain. Aussitôt l'opération du battage finie, le fermier charge son grain sur ses voitures et le porte à la station de chemin de fer la plus proche, où on le classe et où on l'emmagasine dans les élévateurs pour, de là, être transporté plus tard par le chemin de fer.

Le prix de revient au fermier d'un boisseau de blé est de 35 centins. Son bénéfice seul dépasse ce chiffre puisqu'on lui paye son blé aujourd'hui de 75c à $1.00 le boisseau. Il convient de tenir compte également de la qualité du blé qu'on cultive dans l'ouest. Des expériences faites récemment à Londres ont établi que le blé du Manitoba contenait 10 pour cent des substances albuminoïdes de plus que la meilleure espèce européenne et que cent livres de farine canadienne donne plus de pain d'excellente qualité que n'importe quelle farine importée en Grande-Bretagne aujourd'hui.

On a fait un calcul approximatif de la quantité de céréales que pourrait produire le Manitoba, l'Alberta, la Saskatchewan et l'Assiniboine. En estimant à 228,000,000 d'acres la superficie de cette contrée, dont 75,000,000 se composent de bonne terre arable et étant donné que 30,000,000 d'acres seulement ont été concédés, dont une certaine partie est encore en friche, si le rendement des terres continue son mouvement ascensionnel, on récoltera dans l'ouest 330,000,000 de boisseaux de blé, 200,000,000 de boisseaux d'avoine et 50,000,000 de boisseaux d'orge.

(A suivre en dernière page)



Sur une ferme au Manitoba : Couchées sur le champ à perte de vue les gerbes attendent les moissonneurs



Aussitôt que la moisson est faite on laboure la terre pour être prêt à procéder à l'ensemencement dans les premiers jours d'avril

Une page mémorable de notre histoire

LA mort récente de Lady Lafontaine remet en lumière une des pages les plus mouvementées de notre histoire politique et peut-être aussi la plus glorieuse pour le Canada français.

Le pays sortait à peine des horreurs de la guerre civile de 1837-38 et le gouvernement impérial, malgré les protestations des Canadiens-français, venait de signer le bill d'union, qui pourvoyait à l'union de la province du Haut-Canada à celle du Bas-Canada. Ce bill reçut la sanction royale le 28 juillet 1840 et les deux provinces prirent alors le nom de "Province du Canada".

Pour la première fois le gouvernement responsable était introduit dans la constitution politique du pays, consacrant un peu tard les droits que les Canadiens avaient acquis quatre-vingts ans auparavant, le jour où ils étaient devenus les sujets de l'Angleterre, réforme pour laquelle nos pères avaient combattu et versé leur sang. Malheureusement cette concession du gouvernement impérial n'était que le résultat d'un compromis et était loin de contenter tout le monde surtout les Canadiens-français, qui voyaient maintenant accumulés sur leur tête des dangers plus grands encore que ceux qu'ils avaient voulu conjurer. L'acte d'Union portait en effet l'abolition de la langue française et l'asservissement systématique de la province du Bas-Canada à celle du Haut-Canada.

Les hostilités reprirent donc entre les divers partis politiques et avec plus de violence que jamais. Seulement les Canadiens-français avaient changé de chef. Papineau, qui les avait conduits à la révolte, ne put conserver le sceptre de la souveraineté populaire qu'il garda pendant tant d'années, dans sa lutte contre le "Family Compact", ce parti d'extrémistes, donc l'obstination avait amené les malheureuses agitations de 1837 et 1838. Le patriote, qui manquait de modération et de prudence, était lui-même tombé dans l'extrême et n'était plus l'interprète des sentiments canadiens. Dans chaque camp politique il y avait un groupe modéré; les uns conservateurs avaient pour chef W. H. Draper, les autres libéraux étaient conduits par Louis-Hypolite Lafontaine.

Né en 1807, Lafontaine entra de bonne heure



Ce magnifique portrait de Lady Lafontaine est le seul qui existe.

dans la carrière politique. Entraîné dans la tourmente de 1837, il prit part à toutes les grandes batailles politiques de cette période mémorable, mais il s'opposa toujours au recours aux armes. Soupçonné quand même de déloyauté il fut arrêté et relâché aussitôt après.

Il fut néanmoins un partisan irréductible de la réforme, qui s'imposait et que le gouvernement impérial s'obstinait à ne pas accorder et à 34 ans il était le chef incontesté du parti français, qui tenait alors en échec le fonctionnement du nouveau gouvernement que Lord Sydenham venait de former. Sur ces entrefaites l'un des chefs des libéraux avancés, Robert Baldwin, joignit l'opposition et prêta main-forte au parti français de la Chambre des Communes. Le nouveau gouverneur, Sir Charles Bagot, convaincu que le parti au pouvoir ne possédait pas la confiance du peuple, appela dans ses conseils les chefs du parti de la réforme: Baldwin et Lafontaine. Ce gouvernement fut de courte durée néanmoins et il tomba pour la cause du gouvernement responsable, dont le successeur de Bagot,



Louis H. Lafontaine, fils unique de Sir L. H. Lafontaine, mort très jeune. (D'après une très ancienne photographie.)

Sir Charles Metcalfe, se déclara l'ennemi irréconciliable.

Le gouverneur voulut administrer à sa guise le Canada, dont la paix, mal assurée, risquait tous les jours de sombrer dans de nouveaux conflits. Le parti conservateur réussit à se maintenir au pouvoir, grâce à l'appui que lui donna le parti français, appui intéressé du reste, car le gouvernement s'était engagé à faire voter une indemnité à ceux qui avaient souffert de la rébellion dans la province du Bas-Canada.

Cet engagement ne fut pas d'ailleurs tenu et ce fut l'étincelle qui mit le feu aux poudres, lançant le pays dans une tourmente nouvelle, laquelle, sans l'intervention heureuse et énergique de Lord Elgin, nommé gouverneur général en 1847, eût certainement dégénéré en une guerre civile, dont la rébellion de 1837 n'eût été que le prélude.

En 1844, le siège du parlement avait été transféré de Kingston à Montréal. Au mois de décembre 1847 Lord Elgin prorogea les chambres et ordonna une nouvelle élection. Le triomphe des réformistes fut complet : Baldwin, Lafontaine et tous les chefs du parti furent élus, ayant à leur suite une énorme majorité de la députation. Lafontaine était désormais le maître et Lord Elgin l'appela à former un ministère, reconnaissant le principe du gouvernement du peuple par le peuple et établissant définitivement le gouvernement responsable comme le gouvernement constitutionnel du Canada. Lafontaine s'associa son collègue Baldwin et forma un gouvernement, qui donna au pays un peu de la tranquillité, à laquelle il aspirait. Ce fut en 1848 que furent complétés les canaux du St Laurent et que le pays fut doté de travaux publics si importants et si durables.

Mais le feu couvait sous la cendre.

Au mois de janvier 1849 Lafontaine fit adopter la loi pour indemniser les Bas-Canadiens des pertes qu'ils avaient éprouvées durant les malheureuses scènes de 37 et 38, voulant racheter la promesse du gouvernement conservateur qui avait recherché l'appui du parti français et l'avait obtenu à ce prix. Cette loi exaspéra tellement les ennemis du gouvernement qu'ils créèrent une émeute à Montréal et à Toronto. On cria à la "domination française", et la guerre de races éclata de nouveau dans toute sa furie. On demanda le désaveu de la loi, mais Lord Elgin, envoyé au Canada pour y établir le gouvernement responsable et le faire fonctionner, fit face à la musique et approuva le bill le '6 avril suivant.

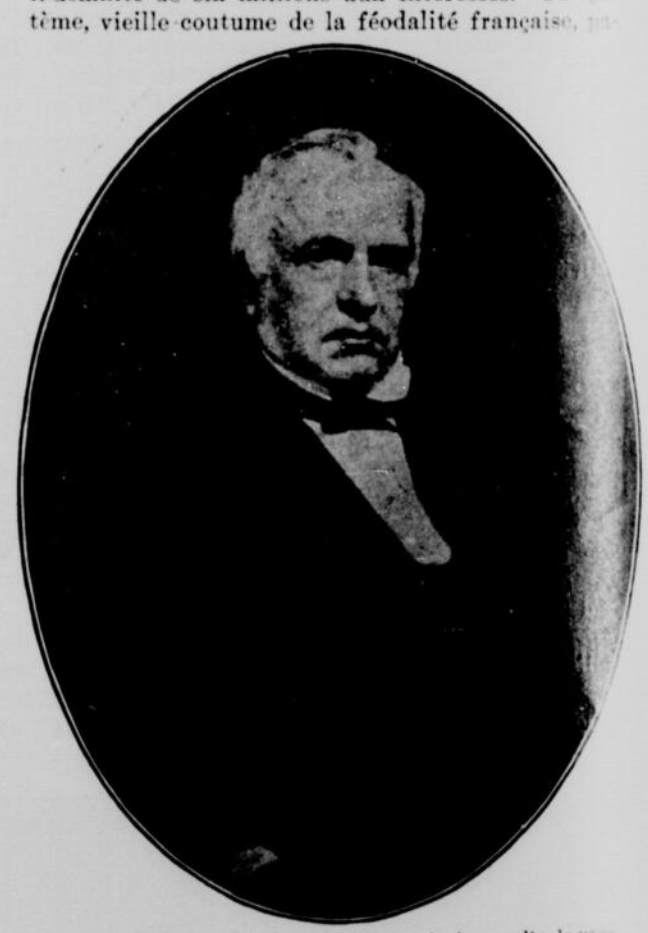
Il était donc établi que le gouvernement responsable n'était pas un vain mot et Lord Elgin prit toute la responsabilité de son acte.

Voyant que tout espoir était perdu, les adversaires du gouvernement abandonnèrent toutes réserves. La foule s'assembla en face des édifices du gouvernement et lorsque le gouverneur parut on fit pleuvoir sur sa voiture une grêle de pierres et d'oeufs pourris. Le soir, au moment où le gouvernement siégeait, une foule immense se réunit sur le Champ de Mars, où des discours incendiaires furent prononcés par les chefs de l'émeute. Bientôt fut lancé le cri : "Au Parlement". Les torches furent allumées et on monta à l'assaut de l'édifice, en chantant des refrains révolutionnaires. La Chambre discutait le bill judiciaire, lorsque les cris et les hurlements de la foule donnèrent l'alarme. Ce fut un sauve qui peut général, tandis que les vandales s'introduisant dans l'enceinte de la Chambre d'Assemblée mirent la place au pillage. Bientôt on entendit le cri: "Au feu!" et la foule se retira à distance pour admirer à son aise son oeuvre de destruction. L'édifice du parlement fut rasé. Rien ne fut sauvé des trésorts qu'il contenait, et Montréal perdit en une heure la plus belle bibliothèque qu'elle n'eût jamais et toutes les précieuses archives de la colonie.

La foule quitta alors les ruines fumantes du parlement et se rendit à la demeure de M. Lafontaine, à laquelle les émeutiers mirent le feu. Pendant deux jours la ville de Montréal fut sur pieds. On fit appel aux troupes, mais l'agitation continua jusqu'à ce que le gouvernement eût décidé de transporter son siège à Kingston, Montréal payant ainsi la pénalité attachée à l'inconduite de ses citoyens. Lord Elgin offrit sa démission qui ne fut pas acceptée, le gouvernement impérial approuvant hautement son énergique conduite en l'occurrence. On en vint alors à la décision de faire assembler dorénavant les Chambres à Toronto et à Québec alternativement.,

A partir de ce moment le Canada eut le plein contrôle de ses propres affaires, sans avoir à consulter Downing Street, et il entra la tête haute dans cette période de liberté politique et commerciale, que lui avaient conquise Lafontaine et ses partisans.

En 1851, sa tâche étant terminée, M. Lafontaine abandonna l'arène politique et en 1853 il fut nommé juge en chef du Bas-Canada, c'est en cette qualité qu'il présida, en 1854, la Cour Seigneuriale. En 1855, la législature adoptant le rapport de cette cour supprima la tenure seigneuriale et vota une indemnité de six millions aux intéressés. Ce système, vieille coutume de la féodalité française,



Sir Louis H. Lafontaine, homme d'état et jurisconsulte, le père du gouvernement responsable au Canada.

ralysait plus ou moins les progrès de l'industrie et de l'agriculture. La liberté du sol fut proclamée.

Sir Louis H. Lafontaine, qui avait été créé baronnet en récompense de ses services, mourut en 1864, laissant un fils, Louis Hypolite, qui ne survécut que quelques années à son illustre père. Le grand homme d'état se maria deux fois, sa première femme étant Mlle Berthelet de Québec; sa seconde femme, née Jane Morrison, était la veuve du capitaine Thos. Kinlon, I. R. Lady Lafontaine est décédée à Montréal le 16 août dernier, à l'âge de 83 ans et 7 mois, après avoir porté pendant un veuvage de 41 ans un nom à jamais mémorable dans les annales de notre histoire.

X.

Feuilleton de L'ALBUM UNIVERSEL

L'Emprise

Par PIERRE L'ERMITE

(Suite)

—On voit bien que tu n'es pas mère!...

—C'est toujours l'objection que l'on fait aux jeunes et aux vieilles filles; moi, je ne sais qu'une chose: une vraie mère doit "aimer" son enfant dans le beau sens de ce mot...

—Dis tout de suite que je n'aime pas le mien!

—Aimer, c'est "vouloir le bien" de la personne que l'on aime; il n'y a pas d'autre formule du véritable amour; or, vous collaborez au mal de Bruno...

—Tiens..., tais-toi!...

—Croyez, tante, que j'aimerais mille fois mieux me taire et ne pas sortir de la déférence silencieuse que j'ai toujours observée jusqu'ici; mais puisque vous me posez la question nettement aujourd'hui, je sens en moi l'obligation de vous répondre; il me semble que je suis l'expression de la dernière espérance; elle est prosaïque et utilitaire, et pourtant il faut que je la dise... Elle peut se résumer dans cette phrase: les sangsues tombent quand il n'y a plus de sang; Alberte et Dietzch ne lâcheront le comte que le jour où il sera pauvre!... En d'autres termes, si vous voulez voir Bruno revenir un jour à Fleurines, "gardez l'argent!"... Coupez-lui les vivres!... C'est le seul "sentiment" qui le ramènera au bercail!...

—Ah! l'argent!... Nous y arrivons enfin!... Il fallait donc que ce mot-là soit prononcé, et par toi, Luce!...

—Votre fils l'a dit bien avant moi!... Soyez d'ailleurs convaincue, tante, qu'il m'a souvent brûlé les lèvres...

—Mais je le crois bien!... Tu insistes même beaucoup pour une question qui me paraît secondaire...

—...Secondaire, pour vous, peut-être...

—...Et pour toi... serait-elle donc la principale...? la seule peut-être?

En disant ces paroles, la baronne regarde Luce avec des yeux soupçonneux que sa nièce ne lui connaissait pas. Mais la jeune fille en soutient la colère, et, calme malgré l'afflux des sentiments qui se précipitent en elle :

—Vous voulez dire, tante...?

—Je ne veux rien dire, je me pose une question, voilà tout!...

—Serait-ce indiscret de vous demander de la préciser?...

—Je ne te reconnais pas le droit de m'interroger; pourtant, je vais préciser puisque tu le désires: il s'agit pour moi de savoir si, en prenant les intérêts de Bruno..., ce ne sont pas les tiens que tu défends avec un tel acharnement?... Je te crois une cervelle très pratique derrière ta figure de Vierge au Détachement...

Sur les lèvres de Luce passe alors un sourire douloureux, et, sans répondre un mot, la jeune fille se remet à peindre.

—Tu ne dis plus rien...? observe la douairière avec ténacité.

—C'est qu'en effet je n'ai plus rien à dire...

Et, pendant la demi-heure qui suivit, Luce s'absorba dans la peinture de sa fresque.

A midi, comme il pleut très fort, l'abbé Hans vient chercher Mme de Saint-Agilbert et sa nièce pour déjeuner avec lui, afin qu'elles n'aient pas à faire le trajet, aller et retour, de l'église au château, par cet abominable temps, car la baronne travaille maintenant toutes les après-midi.

Mais Luce s'excuse, elle est jeune, la pluie ne l'épouvante pas, et l'air lui fera du bien; d'ailleurs, elle a rendez-vous vers 2 heures, en bas, avec la tante de l'Abbaye; de toutes les façons, il faudrait qu'elle descende.

La douairière n'insiste pas pour l'obliger à rester, car, tout en regrettant d'avoir fait de la peine à sa nièce, elle éprouve encore une poussée sourde de malveillance féminine contre celle qui vient d'attaquer son enfant sur une question aussi grave, et dans laquelle, elle le sent bien, Luce a pleinement raison.

L'abbé Hans devine quelque chose et garde une certaine réserve. Alors la jeune fille s'encapuchonne chaudement, et, par cette pluie lamentable où tout semble pleurer, depuis les peupliers de la route jusqu'aux murs de l'église, Luce descend la ruelle des Prêtres, prend l'allée boisée, et tenant à deux mains son frêle parapluie que secouent les rafales, arrive au château, où elle déjeune toute seule et très vite. Puis elle constate que chaque réflexion aggrave encore la blessure faite par la supposition inattendue de sa tante... Tout à l'heure son pauvre coeur va éclater, et les domestiques l'observent! Elle monte dans sa chambre, s'enferme, et là, toute seule, sûre de ne pas être vue, se jette sur une chaise longue et se met à pleurer, d'abord en silence, puis pu à peu avec une exaltation qui semble à chaque instant réveiller sa souffrance et lui faire trouver de nouvelles larmes:

...Ainsi sa tante est tellement aveuglée..., son malheureux fils est devenu un tel dieu, qu'elle, Luce, en arrive là, de ne plus pouvoir empêcher d'irrémédiables fautes, ou alors de paraître travailler pour elle-même à sauvegarder pratiquement sa petite situation!... C'est le porte-monnaie qui devient sa suprême raison d'agir, la cause lointaine de la sollicitude dont elle entoure la baronne depuis six mois!... Pauvre tante!... Et qui dira jamais l'aveuglement de ceux qui aiment!...

Sur la chaise, elle se relève à demi, en une attitude de blessée, atteinte à la fois dans sa fierté et en plein coeur!... Si sa tante la méconnaît ainsi, elle qui sait mieux que personne ses idées, ses aspirations et ses motifs d'agir, dans les bras de qui irait-elle désormais se jeter! A certaines heures désolées, on a comme le besoin de la douleur plus grande, comme le vertige de la souffrance complète... infinie... On devient ingénieux à disperser de sa propre main les lambeaux du bonheur brisé..., à ruiner, même en espérance, les compensations que peut encore offrir l'avenir... Luce a l'impression qu'autour d'elle c'est le vide..., le néant!... Que personne ne s'intéresse plus à son sort..., que, perdant l'estime de sa tante, tout est fini... Elle est seule, toute seule dans une immensité d'indifférence... Elle relève la tête à ce moment, aperçoit auprès du lit son Christ d'ivoire qui la regarde, et semble lui murmurer les paroles éternelles: "Venez donc à moi, vous tous qui souffrez..., vous tous qui pleurez..., et moi je vous soulagerai!..." Alors elle se lève, et toute chancelante du coup qui la frappe, traverse la chambre, et met ses lèvres, presque brutalement en une avidité de douleur, sur les pieds meurtris de clous.



La lettre de Bruno

—Il n'y a que vous!... vous seul, mon Dieu, sur lequel on puisse compter toujours et partout!... Vous seul à comprendre et à aimer!... Les autres...? Les amis de la terre...? Des roseaux qui cassent et blessent.

Et la main de la jeune fille s'étend en un geste qui est du dédain:

—...Je me sens maintenant une étrangère ici..., presque une ennemie, et, pour un peu, ma tante ne me reverrait jamais plus!...

Pendant cette crise qui secoue Luce jusque dans les profondeurs de son âme affectueuse, la douairière, tranquillement assise devant un bon feu de bois, dîne avec l'abbé Hans. Vieux amis depuis plus de trente ans, ils s'entendent à merveille presque toujours, et, pour le moment, devisent ensemble à coeur ouvert dans la petite salle à manger du presbytère. Aujourd'hui, l'abbé Hans a eu son idée en profitant de la grosse pluie qui inonde toute la campagne, car, plus encore que Luce, il est préoccupé du grand dommage que l'absence définitive du comte cause déjà dans le pays.

Mais, plus habile que la jeune fille dans le maniement des âmes blessées par la vie, il se garde bien de combattre directement une conviction qui ne peut que s'exagérer par la contradiction. L'amour maternel possède tellement l'âme de la baronne que toute autre voix serait odieuse et repoussée sans discussion; pour faire quelque bien à cette femme, que l'affection rend inconsciente d'elle-même, il faut épouser son idée maîtresse, et penser d'abord avec elle sa même pensée. Or, l'idée principale de la baronne, celle qui surnage malgré les doutes, les fautes, les révoltes et les certitudes douloureuses, c'est qu'elle a jeté trop vite la pierre à son enfant; et que, vis-à-vis de lui, chacun s'acharne à être injuste...

Et elle ressasse le même raisonnement:

...Son fils n'est coupable que d'avoir voulu travailler... Il dépense de l'argent...? C'est possible!... Mais cela ne regarde qu'elle!... D'ailleurs, qui peut faire de l'industrie sans risquer des capitaux? Après tout, son enfant est autrement intéressant que les champignons des châteaux voisins, qui moisissent à l'ombre de leurs canardières, et, dans un autre ton, il dira fièrement encore la chanson de sa race... L'aiglon avait les ailes plus grandes qu'on ne supposait... Qui peut lui reprocher de les avoir ouvertes...?

—Pas moi, en tous cas, explique l'abbé Hans... Seulement, comme j'aimais l'aiglon, je regrette qu'il ait, en plus du nid, abandonné le pays où chacun se préparait à l'aimer.

—Oh! à l'aimer!... Le peuple jaloux, bassement envieux, pourri de flatteries politiques, ne peut plus aimer aujourd'hui ceux qui ont le malheur d'être nobles!

—Le peuple, répète l'abbé Hans, aimera toujours l'homme qui s'occupe du peuple... Et quand cet homme-là a l'honneur d'être un noble, le peuple l'aimera deux fois, car il vient de plus loin et il descend de plus haut... Le peuple, il est à qui lui parle!... à qui l'aide à gagner son dur pain!... à qui le prend... et le reprend par la main... et, tout le long de la route, sans plus se lasser que ne se lasse une mère, le guide vers le bonheur matériel, et, par ce bonheur matériel, le réconcilie avec la Providence, qui a mis les riches à côté des pauvres, ceux qui ont trop à côté de ceux qui n'ont pas assez, afin qu'ici-bas notre bonheur soit comme notre malheur, le fruit de la solidarité et l'ouvrage de nos mains!... Je ne vous cache même pas, Madame, que le principal reproche qui monte ici de tous côtés vers M. de Saint-Agilbert, c'est l'abandon d'un pays dont il était la fleur logique, et qu'il semble renier aujourd'hui au profit d'une capitale qui attire tout..., brûle tout...

—Mais on peut aussi faire du bien à Paris...

—Et tant de mal!...

—C'est vrai, mais mon fils en est incapable...

—Pauvre maman!...

Et il y a dans le ton du vieux prêtre une telle commisération que la baronne en est offensée.

—Vous aussi, Monsieur le curé!...

—Mais je n'ai fait que répéter ce que vous disiez vous-même à votre fils, en septembre dernier.

—A cette époque, je n'avais pas autant étudié la question...

—...La connaissez-vous mieux aujourd'hui...? Jadis, c'était par vous-même, et dans le sang-froid de votre intelligence...; maintenant, c'est par Bruno... Or, je me méfie de la jeunesse du comte...

—...C'est un vrai procès de tendances...

—Oh! de tendances!...

Et le curé sourit en se versant du vin.

—Enfin, raisonnons!... Mon fils va à Paris, c'est son droit absolu!... Dieu ne nous a jamais demandé de rester comme des mousses au pied du même ar-

bre!... Il a perdu de l'argent...? C'est peut-être une plus belle note que d'en trop gagner! D'ailleurs, il ne demande à personne de lui payer ses dettes, excepté à sa mère... Et sa mère ne se plaint pas... Alors, de quoi les autres se mêlent-ils?...

—Mais je ne l'attaque pas, répond l'abbé Hans; seulement, que voulez-vous! Vous ne pouvez pas empêcher un vieux curé comme moi de regretter amèrement le départ de ses enfants... et des meilleurs !... Si c'est votre droit de trouver parfaite la conduite de M. Bruno, c'est le mien aussi d'en éprouver une telle douleur que je ne puisse la cacher!... J'aimerais mieux votre fils ici, car c'est sa place providentielle... Je craindrai toujours Paris pour un jeune homme dont la famille reste en province, car Paris fourmille d'occasions mauvaises, de tentations, de chevaliers d'industrie dont la préoccupation incessante est de mettre à mal la fortune des fils à papa et à maman; et j'ajoute que le terrain industriel est particulièrement fécond en pièges de ce genre...

—C'est à Dietzch que vous faites allusion?...

—Dietzch pour l'intelligence, Alberte pour le cœur... tous les deux pour la bourse...

—Pour le cœur...? Ceci est du nouveau!... J'ai droit à une explication!... Vous croyez que le comte de Saint-Agilbert descendrait jusqu'à...?

Cette phrase est dite avec un ton de hautain mépris, comme si la baronne y faisait passer toute la fierté de sa race et l'orgueil de ses vingt-quatre quartiers de noblesse.

—Plus on est haut, Madame, plus on perd la tête facilement; d'ailleurs, quand on descend, on ne peut pas dire: "Je m'arrêterai ici!... Je n'irai pas plus loin!..." On est emporté, roulé, précipité, comme une feuille morte, par la tempête; je crois qu'en mettant de côté les questions de personnalité, une mère ne peut même pas soupçonner l'atmosphère débilitante, exaspérante, affolante, qu'un jeune homme respire à Paris... L'orgueil d'un nom attire toutes les convoitises et ne protège contre aucune...

—Alors, vous insinuez...?

—Je n'insinue rien, je cause... J'ai fait toutes mes études dans la capitale, j'y suis même resté jusqu'à trente ans: je me rappelle ce qu'étaient les jeunes gens de mon temps, et j'ai quelques raisons de croire que la situation ne s'est pas beaucoup améliorée.

—En tous cas, j'affirme une chose: c'est que mon Bruno n'aura jamais à ce point la nostalgie de la boue!... Et surtout qu'il n'ira pas chercher une comtesse de Saint-Agilbert dans les bas-fonds où gît, paraît-il, l'aventurière Alberte Harmmester.

—Je veux bien vous croire...

—Tout de même..., vous daignez me croire!...

—Mettons-nous à un autre point de vue: je suis mieux placé que vous, Madame la baronne, pour apprécier toutes les funestes conséquences que cause à Fleurines le départ de M. de Saint-Agilbert. Le châtelain est normalement la tête du pays; c'est lui qui doit conduire, faire l'éducation de nos hommes, les défendre contre les doctrines perverses qui circulent partout maintenant dans les villages; "tout ce qui se fait sans lui se fait contre lui!..." (L'abbé Hans appuya beaucoup en prononçant cette phrase.) Or, le châtelain nous ayant abandonnés, il se forme à Fleurines, en son absence, je le constate avec une grande certitude, une autre tête, un autre foyer d'action, une sorte de louche démocratie, qui, n'ayant rien à perdre, peut tout risquer..., et, ne possédant rien, peut chanter la nécessité de tout partager... C'est la réunion de tous les avancés du pays, sans grande influence aujourd'hui; mais, dès demain, ils en auront une énorme si on ne les combat pas avec un courage inspiré par tout le mal qu'ils peuvent faire!... Si le comte Bruno continue à laisser le pays à lui-même, il ressemble à un chef de famille qui déserterait, pour un argent dont il n'a pas besoin, le foyer où sont attaqués ses enfants!... C'est pourquoi je prends aujourd'hui la liberté de vous parler si franchement, parce que j'ai l'âme endeuillée, et que je sens en moi pleurer l'avenir...

—Ah!... l'avenir!... Tenez, Monsieur le curé, j'aurais mieux fait de ne pas déjeuner chez vous...

Elle posa sa serviette, et, sans passer au salon, retourna vers l'église, les épaules ployées, comme si elle eût porté le poids d'un monde...

XVII

La baronne revint donc du presbytère, bouleversée par les sentiments les plus divers, au milieu desquels se noyait l'optimisme tenace qu'elle pratiquait à l'égard de son fils depuis quelques mois.

Elle prolongea sa prière à la table de communion; mais, pendant que son corps s'inclinait dans une intention pieuse, l'âme revenait dans la petite salle à manger grise sur l'aile d'une pensée, toujours la même, recommençait la discussion, prenait l'abbé Hans à partie et l'assaillait de réponses victorieuses.

... D'abord, combien en connaissait-il de jeunes gens comprenant leur mission sociale, telle qu'il s'était plu à la dépeindre tout à l'heure?... Et puis, ne peut-on pas l'exercer de Paris sur la province, cette mission?... Est-il nécessaire que le cocher soit sur ses chevaux pour les conduire?... Et même, venant de la capitale, cette action ne sera-t-elle pas plus sérieuse, plus profonde, que celle des gentilshommes qui restent tout bêtement campagnards sans rien connaître et rien comparer?...

Le Parisien possède toujours, et à juste titre, sa petite auréole devant le paysan; il a vu tant de choses... assisté à tant d'affaires, de luttes, de succès, de faillites, dans cette capitale, rendez-vous des ambitieux du monde entier!... Pour peu qu'il y réside, il est en contact avec des intelligences si diverses, évoluant dans des milieux si différents, que fatalement une expérience plus grande de la vie doit en résulter pour lui!...

Et l'âme de la baronne continuait, en s'animant de plus en plus...

—...Ne m'objectez pas, Monsieur le curé, le péril des relations dangereuses pour l'âge de Bruno; sans doute, c'est votre rôle de pousser ici la prudence jusqu'à l'exagération; mais avouez que les meilleurs soldats sont encore ceux qui se forment sur le champ de bataille... qui passent bravement au travers du feu... Je vais même plus loin, je comprends certaines jeunes femmes aimant mieux épouser un vrai Parisien cuirassé contre tous les étonnements, qu'un grand nigaud de gentilhomme campagnard qui découvre chaque semaine la Méditerranée et reste à la merci de l'aventure la plus banale!... Et puis, votre province est-elle si morale qu'on se plaît à le dire?... La moralité des campagnes!... l'innocence... le désintéressement, l'envolée du paysan... ah! parlons-en!...

Et l'esprit de la baronne, très mordant à ses heures, allait se lancer dans les champs battus où fleurissent, avec la vitalité des mauvaises herbes, les médisances, les calomnies et les jugements téméraires, quand le malin esprit qui sévissait en elle s'enfuit tout à coup, au grincement de la petite porte qui s'ouvrit avec un cri, laissant entrer dans l'église, comme un sanglot de la nature, la voix de la rafale humide qui secouait en tempête les ifs et les sapins du cimetière.

Mme de Saint-Agilbert regarde, croyant voir Luce qui revient malgré le temps affreux; mais non... ce n'est pas la jeune fille... c'est le gros facteur Quattepanche, qui, le képi à la main, son sac de cuir ramené en avant, cherche une lettre. Le pauvre homme est trempé des pieds à la tête, sa blouse bleue et sa pèlerine ruissellent comme un linge qui sort de l'eau.

—Eh bien, mon pauvre ami, te voilà dans un bel état!

—Riche temps pour les grenouilles!... Mais les facteurs s'en plaignent!... Mlle Luce voulait que je laisse la lettre au château; j'ai refusé, car j'ai reconnu l'écriture de Monsieur... et j'ai pensé que Madame la baronne serait contente d'avoir le courrier plus tôt...

—Ah! tu la connais, l'écriture de Monsieur?...

—Si je la connais!...

—Il n'écrit pourtant pas si souvent...

—A vous, peut-être non!... Pourtant, depuis quelques semaines, il vous gâte!... Alors je me suis dit comme cela: Faut la montrer à Madame la baronne, car mi, un simple pape, quand mon gars m'écrit du régiment... Cric! crac! — il fit le geste de déchirer l'enveloppe — aussitôt arrivée, aussitôt lue, et c'est du bonheur pour toute la maison!... Même quand le gaillard a perdu le parapluie de l'escouade ou la clé du champ de manœuvres et qu'il me demande de l'argent!...

—Il te demande aussi de l'argent?

—Ah! le coquin!... le plus qu'il peut!...

—C'est comme le mien...

—...Oui, on suppose!...

—Mon pauvre ami, rentre donc te sécher un peu au presbytère, tu diras à Catu de te donner un verre de vin...

—De votre part?...

—Absolument...

Alors la douairière monte à sa peinture, et là, bien seule dans la clarté endeuillée de l'église, dont la solitude morne n'est plus troublée que par le bruit des ondées qui s'écrasent en paquets et ruissellent aux vitraux... plus isolée encore, lui paraît-il, par cette tempête qui enlèvera, même à Luce, l'idée de revenir, elle décachète l'enveloppe, et, avec des mains qui tremblent un peu, déplie les huit pages où court, en pattes de mouches, l'écriture énervée de Bruno :

Ma chère Maman,

Jamais je ne vous aurai tant voulue à Paris qu'en ces jours-ci, où la vie de la capitale bat son plein. Tout le monde est revenu de Nice, de Monaco, de Monte-Carlo; personne n'est encore en villégiature et chacun se sent emporté vers l'activité par une fièvre chaque jour grandissante...

Où allez-vous recevoir ma lettre?... Probablement assise dans votre grand fauteuil de cuir, au coin de la cheminée, votre lévrier sur les pieds et, en lisant ces lignes, vous allez lever les yeux au ciel, en disant avec cet air de suprême commisération, que je connais si bien :

—Pauvre enfant !...

Pauvre?... Oui, très pauvre, d'une certaine façon!... C'est même votre faute, car en expédiant les soldats au feu par petits paquets, comme vous le faites, on émiette ses forces, on stérilise ses sacrifices, et on rend inutiles un nombre respectable de billets bleus... Vous comprenez, n'est-ce pas, cette première antienne?...

Mais "pas pauvre" du tout dans le sens où vous le prenez trop souvent, d'une façon offensante pour moi... Je ne suis plus un petit garçon, cette lettre est grave, et je vous l'écris après en avoir mûrement pesé tous les termes.

Oui, je vous désirerais à Paris, car si vous étiez là, à côté de moi... si vous pouviez voir, d'un seul coup d'oeil, la totalité de mes opérations.. la plupart des demandes qui vous paraissent si souvent exagérées vues de loin, et en dehors de leur cadre, vous sembleraient tellement naturelles, que toute parole serait inutile: de vous-même, vous m'offririez des subsides!...

Votre seul regret serait d'avoir, dans le passé, obligé parfois ma fierté à vous tendre la main...

Et d'abord, une bonne nouvelle que vous comblera de joie, en satisfaisant toutes vos vieilles rancunes : Je débarque Dietzch, et je vous proclame d'une clairvoyance de lynx!..

Dietzch, sous sa figure blanche et rose, est le plus parfait voleur... le plus achevé coquin qu'on puisse imaginer; il est très malheureux pour lui que la forêt de Bondy n'existe plus, il aurait enrichi son histoire d'exploits nouveaux!... Je l'ai pris littéralement la main dans le sac, grâce à un dévouement unique dont je vous parlerai tout à l'heure.

J'ai fait immédiatement l'amputation: vous savez qu'on est résolu, dans la famille Saint-Agilbert! Coût: trois cent mille francs!.. c'est-à-dire l'anéantissement de ma première mise de fonds! Mettons deux cent quatre-vingt mille, car, avant de vous demander un sacrifice, j'ai donné l'exemple et vient de vendre mon automobile vingt mille francs... Pourtant, je l'aimais encore plus qu'autrefois, car, depuis un certain temps, il me rappelait de bien bons souvenirs.

...Trois cent mille francs!... Savez-vous que c'est un joli chiffre, mais le chancre était si mauvais, je suis tellement soulagé, je vois si clair maintenant autour de moi, que mon regret en est tout adouci. Ce Dietzch me volait toujours et partout; c'est un véritable artiste; dans certaines combinaisons il s'est révélé un génie; Cartouche lui aurait serré la main.

Naturellement, il va me faire une guerre à mort; mais je ne veux pas revenir à Fleurines et lui donner la satisfaction de croire que je le crains; car, dans ce cas, il savourerait une vengeance de rêve en assistant à la ruine d'espérances superbes, qui doivent, d'ici quelques mois, me dédommager très largement de tous les sacrifices acceptés depuis bientôt un an. D'ailleurs, je l'attends de pied ferme, cet Allemand — j'ai découvert qu'il était né à Aix-la-Chapelle; — je m'appuie sur celle qui m'ouvrit les yeux, et qui, avec un désintéressement, une loyauté au-dessus de tout éloge, est venue, très simplement, me dire un jour :

—Prenez garde, mon associé est un voleur!...

Vous devinez Mlle Alberte Harmmester...

Elle est entrée dans ma vie d'une façon si parfaitement exquise, elle s'est tellement prodiguée pour protéger mon inexpérience, elle a sacrifié avec une telle abnégation les intérêts de son association, que je la considère comme un compagnon d'armes.

Elle aurait pu me voler avec Dietzch, elle n'avait qu'à laisser faire; or, au premier soupçon, elle a tout brisé... Je vais plus loin: je me demande, dans une très grande franchise, pourquoi je ne continuerais pas la route avec celle qui m'aida à en franchir la partie la plus dangereuse... Pourquoi je refuserais de l'amour à qui, sans compter, me jeta du dévouement?... Oui, pourquoi chercher ailleurs ce que j'ai là sous la main, et, pour tout dire en un mot, je ne vois pas quelle raison vraiment sérieuse empêcherait Alberte Harmmester de devenir votre seconde enfant, puisque c'est à elle seule que nous devons aujourd'hui l'honneur de notre nom et la sauvegarde d'une fortune, à peine ébranlée dans un assaut d'une violence et d'une traîtrise effrayantes...

(A suivre)

La Vierge de la Montagne

Par EMILE LACHMANN

Moderato.

PIANO.

INTROD:

tremolo.

ppp

p con espress:

sf

sf

sf

sf

sf

rit:

sf

sf

a tempo.

più f

ff

cresc:

rit:

sf

animato.

p

sf

sf

cresc:

sf

rit:

ff

sf

POLKA.

ff sec PP e scherz:

sf

ff sec PP

1e fois..

2e fois..

fp pp più f

sf

fp

sf

sf

ff PP

ff PP

TRIO.

(2 hb.)

pp e calmato.

(1)

mf

ff

ff con brio

1e fois.

sf

(2 hug:)

2e f.

cresc:

pp

mf

G.C.

ff

S: pr finir.

D.C.

ff

1e fois

2e f.

sf

ff

ff

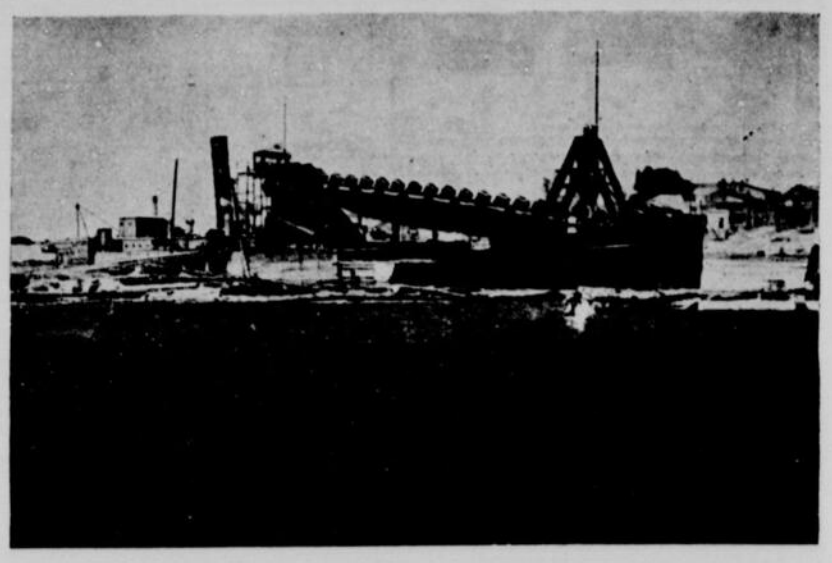
sf

Les nouveaux chantiers maritimes de Sorel

A SOREL pour se rendre au village de Saint-Joseph, il n'y a que la largeur de la rivière Richelieu à franchir. Tout aussitôt l'on se trouve en plein centre des immenses établissements maritimes que le gouvernement a fait élever pour les besoins de la nombreuse flotte de remorqueurs, de dragueurs et de transports de toutes sortes chargés de l'entretien du chenal et des services de pilotage sur le Saint-Laurent.



Une partie du port de Sorel.



La grande drague "Fielding" en voie d'achèvement.

Déjà considérables lors de leur fondation, ils ont pris, en ces derniers temps et particulièrement au cours de l'année présente, une extension des plus remarquables qui n'est cependant, comme on le verra au cours de cet article, que le prélude de transformations et d'agrandissements destinés à les placer au premier rang parmi les chantiers de constructions fluviales de l'Amérique.

Grâce à l'obligeante courtoisie de M. Desbarats, directeur général du département, qui a tenu à servir lui-même de cirérone à l'envoyé spécial de l'Album Universel dans sa longue et minutieuse visite, il nous est donné de pouvoir offrir aujourd'hui à nos lecteurs cette étude d'ensemble sur l'une des plus magnifiques entreprises dont les Canadiens puissent se montrer légitimement fiers.

Les établissements maritimes de Sorel s'étendent sur la rive gauche du Richelieu, embrassant tout le territoire compris entre la route de Saint-Joseph et le point où la rivière se jette dans le Saint-Laurent. Autrefois ils étaient sous le contrôle du département des Travaux Publics. Ils dépendent maintenant de la marine.

Leur but principal, poursuivi depuis nombre d'années et à la veille d'être réalisé, est d'arriver à la construction sur une vaste échelle des navires en acier de tous genres. Actuellement, ils fournissent déjà au gouvernement tout le matériel nécessaire à sa flotte et construisent même en grande partie les navires qui la composent.

Ils effectuent également toutes les réparations et ce n'est pas là la plus mince partie de leur besogne. On ne compte en effet pas moins de 60 bateaux affectés au service du dragage qui tous viennent hiverner à Sorel, et l'on conçoit qu'après une campagne qui, chaque année, dure au moins huit mois, il soit indispensable de les visiter soigneusement et de remettre en état carènes et machines.

Enfin les ateliers construisent également les tourelles d'acier destinées aux phares, les chaudières marines et d'une manière générale tout ce qui, dans le département concerne la métallurgie.

Le personnel comprend environ mille employés, dont six cents travaillent en tout temps dans les ateliers et quatre cents sont affectés au service de la flotte.

Les photographies ci-jointes représentant le dra-



La poulie de la grue électrique comparée avec la taille d'un homme de 6 pieds et 2 pouces.

gueur le "Fielding" actuellement en voie d'achèvement, donneront une idée de l'importance des entreprises que les établissements de Sorel sont déjà en mesure d'effectuer.

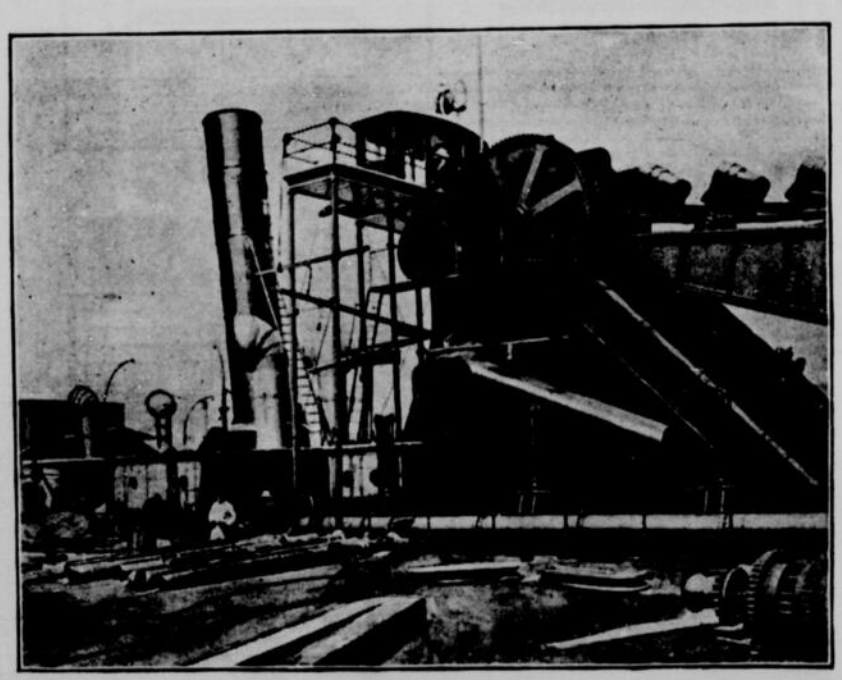
Le "Fielding" a été entièrement construit par les seuls moyens des ateliers du gouvernement, depuis la quille jusqu'au sommet de la cheminée, y compris toute la menuiserie, l'ébénisterie, les chaudières, les pompes, l'installation électrique, etc. Il mesure 240 pieds de longueur, 44 de largeur et 14 de tirant d'eau, et possède deux machines qui font mouvoir deux hélices indépendantes, ce qui lui permet de se déplacer sans le secours de remorqueurs. L'on y trouve, appliqués simultanément, les deux systèmes de dragage par chaîne à godets et par pompe à succion. L'on emploie l'un ou l'autre selon la nature du sol à creuser, l'état de la mer et dans certaines circonstances spéciales qu'il serait impossible de détailler ici sans sortir du cadre d'une étude sommaire.

Les matières arrachées au fond du fleuve sont ensuite déversées dans une vaste cavité rectangulaire aménagée à l'intérieur du bateau même et d'une capacité de 1000 verges cubes. De la sorte, le service toujours lent et souvent périlleux des chalands par une mer agitée se trouve complètement supprimé.

La chaîne à godets mesure 105 pieds de longueur entre les centres et peut creuser le sol à une profondeur de 60 pieds sous l'eau. Elle débite environ 10,000 verges cubes par 24 heures.

Le "Fielding" est l'un des plus grands dragueurs qui existent à l'heure actuelle dans le monde entier. Il a coûté la somme coquette de quatre cent mille dollars.

Actuellement, les ingénieurs des chantiers de Sorel ont établi les plans d'un autre dragueur, plus puissant encore que le "Fielding" et qui sera construit au cours de l'année prochaine. Le nouvel engin mesurera 254 pieds de longueur, sera mû par deux hélices et possédera une capacité de 2,000 verges cubes de matières. Son prix de revient se montera à environ 350,000 dollars. Cette différence de prix avec le "Fielding" tient à ce que pour ce dernier les plans ont été exécutés en dehors des ateliers du gouvernement, et que de plus, comme nous l'avons vu, il est à double effet, tandis que le nouveau dragueur ne sera muni que du système à succion. (A suivre à la dernière page)



Partie centrale de la drague "Fielding" montrant le double système de godets et d'aspiration.



A midi précis, les 600 ouvriers des chaudières traversent rapidement le Richelieu pour rentrer à Sorel.

Le Serment du Corsaire

PAR RAOUL DE NAVERY

(Suite)

—Votre Hautesse se trompe, répondit avec douceur le père Anselme; lors du dernier combat livré contre vos navires, le capitaine de la Barbinais n'avait d'autre mission que celle d'escorter des bâtiments.

—J'ai dit: jamais! fit le Pacha.

Les moines baissèrent la tête; ils comprenaient que toute tentative resterait inutile.

—Pouvons-nous du moins compter sur la liberté de Robert de Miniac?

—Quel est son pays?

—Il est Français!

—Alors, non! s'écria le Pacha. J'ai su triompher de toutes les nations hors de celle-là. Pour vaincre les Espagnols la foudre et la tempête me sont venues en aide! La France, en dépit de ma haine, de ma volonté, me prend mes navires et me tue mes marins. Je sais ce qu'elle prépare. Je sais qu'elle rêve comme Charles V, le maître des Espagnes, de m'écraser sous ses canons, et de voir flamber Alger comme une gerbe. Aussi je garde ceux qu'elle réclame et qui, à peine délivrés, s'armeraient de nouveau contre moi. Reprenez l'or et les présents qui devaient racheter ces hommes, ils pourriront tous deux au fond de mes cachots.

Le Pacha fit un signe pour congédier les Pères et leur interprète; les esclaves plièrent sous le poids des richesses désormais inutiles de Mlle de Miniac, et les moines quittèrent le palais accompagnés avec le cérémonial ordinaire.

Jocelyne qui n'avait pu résister à son impatience venait au-devant d'eux.

Elle comprit la vérité et se laissa tomber dans les bras de Fathma.

—Ah! lui dit-elle, avoir tant pleuré, tant souffert et voir se briser ma dernière espérance.

—Il en reste toujours, puisque Dieu est là.

Elle ne répondit rien, et chancelante, pleurant sous son voile, elle regagna la maison de la parfumeuse du harem.

Elle passa le reste du jour et la nuit suivante dans un tel état de fièvre et de désespoir, qu'elle n'eut point le courage d'assister aux cérémonies de la mise en liberté des esclaves rachetés!

Le Consulat occupant une partie de la maison de France, se trouvait joint à l'hôpital et à une chapelle où l'office divin se célébrait avec pompe. Le père Vacher, son chapelain, son interprète et ses serviteurs habitaient de grands appartements, dont la plus vaste pièce servait à rendre la justice. L'hôpital servait d'asile aux malades, aux voyageurs. On y trouvait la patrie à l'ombre de la croix. Afin de subvenir à l'entretien des malades de toutes les nations qui y étaient admis, les vaisseaux chrétiens payaient en entrant dans le port une redevance de trois piastres. Le Consul gardait sa chapelle particulière, mais les grands offices se célébraient dans l'église de l'hôpital. Les prêtres, les moines en voyage y officiaient.

Mais de toutes les fêtes pieuses dont cette église était témoin, aucune ne paraissait plus attendrissante que la messe d'action de grâces célébrée le jour de la mise en liberté des captifs.

Dès l'aube on la parais de fleurs es de feuillages. Les capitaines de navires, les soldats, les marins remplissaient la nef; bientôt, conduits par les Pères de la Merci, on voyait s'avancer les prisonniers couverts de lambeaux sordides, dont les déchirures laissaient paraître les meurtrissures et les plaies d'un corps brisé sous le bâton des hommes de la chiourme. Ils traînaient aux jambes et portaient aux bras les carcans de fer dont le poids avait creusé les poignets et ensanglantait les chevilles. Les uns aveuglés par l'éclat du jour fermaient les paupières, comme de misérables oiseaux arrachés à la nuit; d'autres s'aidaient pour marcher du bras de leurs compagnons. On en voyait dont le dernier souffle menaçait de s'exhaler pendant le trajet du cachot à l'église. Les longues barbes blanches, les mains amaigries, les yeux cavés par les pleurs arrachaient à la foule des exclamations de pitié. On plaçait dans la main de ces malheureux de nombreuses aumônes; les Pères de la Merci tendaient les leurs à l'offrande. L'office sacré commençait, et plus d'un malheureux s'évanouissait de saisissement et de joie en entendant les chants sacrés qui lui rappelaient la liberté et sa jeunesse.

Devant l'autel, chaque captif recevait des mains des Pères de la Merci son Jacker (certificat de liberté), puis ils se rangeaient deux par deux se dirigeant à travers la ville jusqu'au port où le vaisseau les attendait.

La foule les escorta jusque-là, puis, au moment où le navire leva l'ancre, une grande exclamation monta vers le ciel.

Le vaisseau s'avança lentement d'abord, se balançant sur ses hanches, puis sa marche s'accéléra, il diminua lentement, jusqu'à ce qu'il ne semblât pas plus grand que l'aile d'un albatros; enfin il se fondit sous un voile de brume, et disparut.

La maladie de Jocelyne fut longue et cruelle. Un amer découragement s'empara de son âme. Qu'était-elle venue faire dans ce pays maudit, dans cet enfer dont elle avait cru ouvrir les portes comme font les anges dans les chroniques sacrées. Convaincue de son impuissance, ne devait-elle pas retourner dans la terre natale, y vivre et y mourir au milieu de ceux qu'elle aimait. L'orgueil l'avait poussée à le quitter. Elle avait cru à une mission sainte; mais Dieu se chargeait de briser l'instrument inutile, et Jocelyne sentait bien qu'elle n'était qu'une pauvre enfant dont l'avenir restait à jamais fermé.

Ganette se montra d'une bonté, d'un dévouement admirables, et lentement elle triompha de la torpeur douloureuse dans laquelle la jeune fille restait plongée.

Lorsque Mlle de Miniac s'abandonnait au désespoir, Ganette trouvait le moyen de la consoler doucement :

—Ce que le Pacha refuse aujourd'hui, disait-elle, ne peut-il l'accorder demain? Restons quand même, Jocelyne. Tant que M. de Miniac et M. de la Barbinais seront prisonniers, notre place sera à Alger. Galhauban s'est évadé, votre père et votre fiancé seront libres un jour.

Jocelyne ne répondait pas et secouait tristement la tête.

Cependant peu à peu elle se voua à une oeuvre dans laquelle elle mit tout son coeur. Grâce à ses dons les esclaves travaillant sur le port reçurent des secours nombreux, et pour attirer la bénédiction du ciel sur ceux qu'elle aimait, elle se dévoua aux misérables captifs. Elle en fut vite connue. Quand elle apparaissait, toutes les mains se tendaient vers elle; bientôt elle devint l'intermédiaire des familles désolées, et on la nomma: l'Ange des Captifs.

Combien de fois versa-t-elle des larmes en recevant de touchants témoignages de reconnaissance? Combien de fois, tandis qu'on la bénissait, supplia-t-elle ceux qui lui baisaient les mains de demander au ciel la fin de son épreuve.

Des semaines, des mois se passèrent avant que Jocelyne reprît avec Fathma le chemin du harem. Lorsque Léïla s'informait de la jeune fille pour qui elle éprouvait une sincère amitié, Fathma se contentait de répondre :

—Jocelyne est frappée au coeur.

XX

LE CRIME DE ZORAH LA NOIRE

Au harem Léïla triomphait. A la nouvelle qu'elle allait devenir mère, le Pacha avait ordonné des fêtes dans son palais comme au sérail. La faveur de la Circassienne devenait l'objet des préoccupations générales. Le Pacha ne décidait plus aucune affaire sans la consulter. Toujours douce et compatissante, elle s'employa plus d'une fois pour des ministres disgraciés ou des serviteurs coupables. Son empire était celui de la bonté. Surprise et charmée de son bonheur, elle semblait vouloir en faire part à tous. On lui pardonnait son pouvoir en raison de la simplicité avec laquelle elle en jouissait. Ses rivales lui rendirent les armes avec une sorte de résignation. Une seule s'enferma dans le silence, et la rage dont le coeur de Zorah était dévoré ne demeura un mystère pour personne. Léïla si confiante qu'elle fut, ne pouvait s'empêcher de frissonner involontairement quand elle sentait peser sur elle ces regards sombres, dont l'expression lui causait un secret effroi. Sans doute elle aurait pu chasser Zorah du harem, la rejeter à l'infime condition des servantes; mais elle la jugeait trop malheureuse de sa disgrâce pour ajouter encore à ses douleurs. Elle voulut même l'attirer, la calmer, la désarmer; elle dut bientôt se convaincre que toute tentative en ce genre resterait inutile, et la Circassienne s'efforça de ne plus se préoccuper de cette figure menaçante qui jetait une ombre sur le chemin fleuri de sa vie.

Léïla qui avait toujours aimé Fathma, la choisissait souvent pour sa confidente, et ce fut en apprenant à quel point le Pacha se montrait soumis aux désirs de sa jeune épouse, que la parfumeuse se demanda si le crédit de Léïla ne viendrait pas un jour à bout des refus du tyran.

Jocelyne retourna donc au harem. Pâle, affaiblie, elle toucha profondément par sa tristesse le coeur de Léïla.

—J'ignore ce que mon crédit pourra pour toi, lui dit-elle, mais à l'heure où tu souhaiteras que j'intercède auprès du Maître en ta faveur, je le ferai.

Il fallait laisser au Pacha le temps d'oublier les tentatives des Pères de la Merci, le surprendre en pleine félicité par une prière inattendue, et faire à la fois violence à son orgueil et à son coeur.

Enfin, un jour en entrant au harem, Jocelyne apprit que Léïla berçait dans ses bras un bel enfant auquel on avait donné le nom d'Orphy, et à qui était promis d'avance le sceptre d'Alger.

Les soldats reçurent une paie extraordinaire, des festins réunirent le Maître et ses amis, tandis que les femmes du sérail se livraient à la danse ou essayaient de nouvelles parures.

Zorah en avait été comblée comme ses compagnes, mais au lieu de s'en réjouir, elle s'approcha de Léïla qui berçait Orphy sur son sein et plaçant les colliers et les bracelets sous sa sandale :

—Puisse la vie de cet enfant, dont tu es si fière, se briser comme ces hochets.

Cette fois l'épouvante de Léïla l'emporta sur sa bonté. Soulevée sur les coussins, le visage terrifié, elle appela à l'aide :

—Elle maudit mon fils! dit-elle, Zorah menace mon enfant!

Léïla tomba évanouie sur le divan, tandis qu'on entraînait la Nubienne.

Ce fut en entendant des cris mêlés de sanglots que Léïla retrouva le sentiment de ce qui se passait autour d'elle. Son premier regard tomba sur son enfant, sa première question fut de s'informer de ce qui se passait au dehors.

—On châtie Zorah, répondit une jeune femme.

—Je le défends! Grâce pour elle! dit la Circassienne. La punition grandira sa haine au lieu de l'éteindre... Qu'on cesse ces coups, les lamentations de Zorah me brisent le coeur.

On avait cru prouver à la jeune femme un zèle dont elle serait reconnaissante, mais on n'obtint d'autre résultat que de l'effrayer davantage. A la pensée que l'animosité de la Nubienne grandirait en proportion des tortures subies, elle tomba dans un effroi véritable, et commanda non seulement de cesser une fustigation cruelle, mais encore de panser Zorah avec le plus grand soin. On lui obéit, mais si les verges teintes du sang de l'Africaine s'échappèrent des mains de la mégère qui, dans le harem, remplissait l'office de bourreau, il fut moins aisé de décider Zorah la Noire à laisser panser ses plaies. Relevant sur le sol des voiles blancs dont elle aimait à se draper, elle en entoura ses épaules meurtries et à travers la mousseline légère le sang apparut par grandes taches rouges.

Le front aussi fier, la démarche aussi orgueilleuse, que si elle ne venait point d'être flétrie, Zorah rentra dans la salle du harem, s'allongea sur la fourrure d'ours, y enfonça ses coudes, et reprit son attitude de sphinx. Elle ne regarda pas même du côté de la jeune mère, refusa de manger et demeura tout le jour ainsi, l'esprit rempli d'amères et cruelles pensées.

Léïla s'épouvanta plus de cette attitude qu'elle ne l'aurait fait si la Nubienne, dans l'emportement de sa rage, l'eût accablée de reproches. Les plaies de celles-ci guérirent lentement, et le voile dont elle s'entourait cessa d'avoir des marques sanglantes. Mais ce qui ne changea pas, ce fut le coeur de la Nubienne, ce coeur de tigresse noire dans lequel s'était infiltrée une inguérissable haine.

A partir de cette époque on la vit souvent dans les jardins, tantôt respirant l'odeur d'une fleur, tantôt cueillant les feuilles ou arrachant de terre des racines. Elle les gardait dans sa main, les étudiant avec une curiosité obstinée; ses lèvres remuaient; on eût dit qu'elle leur parlait. Ses com-

pagnes ressentaient à son contact une crainte superstitieuse, et bien qu'en apparence le calme le plus grand régnât au harem, on y sentait pour ainsi dire grandir une de ces tragédies domestiques qui bouleversent si fréquemment les cours orientales.

Jocelyne était revenue. Entraînée par la bonté que lui témoignait Léïla et comprenant qu'elle avait dans la jeune femme une amie sincère, un jour elle lui apprit tout: son nom, sa nationalité, le motif pour lequel elle avait quitté la France, le but qu'elle poursuivait à Alger.

—Mais c'est beau, c'est grand, cela! dit Léïla en serrant les petites mains de Jocelyne; quoi! pour un père, un fiancé, vous avez subi tant d'épreuves. J'y mettrai un terme! Vous reverrez le vieillard que vous pleurez, vous épouserez l'homme de votre choix. Je supplierai tant Sa Hautesse qu'elle finira par céder à ma prière.

—Vous êtes bonne! dit Jocelyne en portant à ses lèvres la main de Léïla.

—Je suis une heureuse mère, et je voudrais tout le monde heureux, voilà tout. Soyez convaincue que je profiterai du premier moment favorable pour présenter votre requête. Et maintenant que ceci est promis, revenez tous les jours au harem, me réjouir de votre présence, épier l'instant où il me sera possible de vous dire: — J'ai réussi. Grâce à moi vous ne pleurerez plus jamais!

Jocelyne promit avec des larmes de joie dans les yeux.

Orphy devenait fort et beau. Il ressemblait à Léïla dont il avait déjà les grands yeux caressants. Le Pacha paraissait fou de cet enfant, et passait près de Léïla et d'Orphy plusieurs heures de la journée. Celle-ci, suivant sa promesse, attendait l'heure de demander la grâce des deux captifs; mais Baba-Hassan voulait oublier au harem les soucis de la politique, il interdisait souvent à la jeune femme de l'entretenir de semblables sujets. Elle cédait, recommençait, espérant chaque fois être plus heureuse, rassurée pàr la certitude qu'elle inspirait au maître redouté un amour sans borne.

Un jour, pendant qu'elle se baignait, Léïla confia Orphy aux soins d'une femme à qui elle recommanda de ne le point quitter. Mais celle-ci attirée par l'appel d'une autre esclave, laissa une minute l'enfant couché sur un divan: lorsqu'elle revint Zorah la Noire le berçait avec une chanson nubienne.

La jeune fille, prise d'une terreur vague, arracha brusquement Orphy à la négresse, en jetant sur Zorah des regards remplis d'épouvante. Celle-ci avait repris sa pose méditative lorsque Léïla revint du bain.

Alors elle roula Orphy avec elle sur le divan de soie, le caressant, lui donnant les noms les plus tendres. Mais contre son habitude Orphy ne prenait nulle part aux jeux maternels; sur son joli visage passaient des pâleurs soudaines et des crispations douloureuses. Evidemment il souffrait. Bientôt ses gémissements troublèrent le coeur de Léïla. Elle manda la plus habile des femmes dans l'art de la médecine, si rudimentaire chez les Turcs, mais ni les potions qu'on fit prendre à l'enfant, ni les soins dont on l'entoura ne mirent fin à ses tortures.

Un soupçon traversa soudain l'âme de Léïla.

Appelant d'un geste l'esclave à qui elle avait remis son fils :

—Parle, dit-elle, parle, et dis la vérité sans détour, sinon je te fais mourir sous le bâton. Désobéissant à mes ordres, tu as laissé Orphy seul...

—Pardon! pardon! Hanoum! Si peu de temps! une minute peut-être.

—Où était Orphy, alors?

—Sur ce même divan.

—Et quand tu es revenue?

Les lèvres de la malheureuse tremblaient, et ce fut le front sur les pieds de Léïla qu'elle ajouta:

—Je le retrouvai dans les bras de Zorah..'

—Malheureuse! Malheureuse! mon fils est empoisonné!

Les cris de douleur de Léïla remplirent le harem' elle si douce bondit jusqu'à Zorah qui se releva d'un bond de panthère et lui cracha ces mots à la face:

—Eh bien! oui, je l'ai empoisonné cet enfant dont tu faisais ta joie et ton orgueil! Le maître n'aura pas d'héritier de la femme qu'il m'a préférée. Qu'importe ce que tu décideras de moi! La vengeance savourée vaut tous les supplices! Les bourreaux sont prêts, je cours au-devant!

Repoussant Léïla de ses bras robustes elle s'échappa de la salle et courut à travers les jardins.

En une minute les eunuques eurent cerné les cours et les jardins, et Léïla dans l'exaspération de son désespoir cria d'une voix étranglée par la douleur :

—La mort! la mort pour la Nubienne!

En ce moment Jocelyne entrait dans la salle.

—Regarde mon fils! dit Léïla, en déposant l'enfant entre les bras de la jeune fille. On me l'a tué, Zorah lui a versé du poison.

Le visage du pauvre petit était livide; il tournait vers sa mère des regards remplis d'une supplication déchirante. Mais que pouvait-elle pour lui? S'il ne se fût agi que de prendre ses douleurs et de lui donner sa vie, sa santé à elle, Léïla l'aurait fait sans regret, mais elle demeurait impuissante, et cette impuissance augmentait son désespoir.

Prévenu par le chef des eunuques, le Pacha accourut au harem plein de désespoir et de colère. Il allait ordonner le supplice de la misérable, mais Zorah s'était fait justice; elle dormait déjà sous l'eau d'un lac, et les lotus épanouis recouvraient son corps rigide.

La douleur du Pacha était en ce moment effrayante et touchante tout ensemble. Il aimait cette femme et cet enfant d'un amour irrésistible, violent, passionné. Les tigres chérissent leurs petits. Baba-Hassan était un tigre à face humaine, mais à cette heure, sa chair et son sang criaient en lui.

—Oh! fit-il, la moitié de mes trésors à qui sauvera Orphy!

Déjà un grand nombre de médecins turcs étaient accourus, mais tous en voyant l'état désespéré de l'enfant avaient secoué la tête, et s'étaient éloignés dans la crainte qu'Orphy expirât dans leurs bras.

Tout à coup, à l'exclamation de Baba-Hassan, Jocelyne sentit affluer dans son coeur une soudaine espérance.

Sans réfléchir, avec l'entraînement des âmes enthousiastes et dévouées elle vint se prosterner devant le Pacha.

—Prince, dit-elle d'une voix tremblante, il existe un homme capable de sauver ton enfant.

—Tu le connais, cours le chercher... La fortune, les dignités, il aura tout! son nom, sa demeure...

Son nom? Robert de Miniac... Sa demeure! Les cachots de Ta Hautesse!

—Quoi! ici dans ce palais! un médecin dont tu garantis la science.

—Sa science est grande, et si Orphy peut-être sauvé, ce ne sera que par lui.

—Quels liens t'attachent à ce prisonnier?

—Il est mon père.

—Je vais donner ordre de l'amener sur le champ.

—Laisse-moi plutôt descendre dans le cachot au fond duquel il languit depuis de longues années.. Je te l'amènerai...

—Qui me répond que tu ne me tends pas un piège.

—Je t'engage ma parole de chrétienne, répondit Jocelyne.

—Je la connais! dit Léïla en joignant les mains Déjà elle m'avait raconté son histoire... Quand j'ai voulu te parler de son père, tu me l'as interdit. Ecoute-la! Quoiqu'elle soit ennemie de la foi du Prophète, elle possède un grand coeur... Sauve la vie de mon fils... Hassan, sauve la vie de mon fils!

Le Pacha promena son regard de l'enfant dont la physionomie exprimait une atroce souffrance à Jocelyne qui, les mains tendues, attendait la décision du maître.

Une sourde exclamation de rage échappa au prince.

—Ces giaours! fit-il, ces Français!

—Qu'importent leur nation et leur culte, s'ils ont la science! s'écria Léïla. Je demanderais le salut de mon fils à l'Ange du mal, s'il pouvait le guérir.

—Ainsi, demanda le Pacha, tu réponds de l'habileté de cet homme?

—Mon père était célèbre dans sa patrie.

—Qu'il vienne donc, répondit Baba-Hassan.

—S'il sauve ton fils quel prix me réserves-tu?

—Tout ce qu'il te plaira de prendre dans mon trésor.

—Je demande moins à Ta Hautesse.

—Parle.

—La liberté de mon père...

—Ton père quittera sa prison.

—Et celle d'un autre captif.

—Qui est celui-là?

—Pierre Porçon de la Barbinais.

—Jamais! dit le Pacha, jamais! La liberté de celui-là serait un danger pour mon royaume... Ton père sera libre, libre et comblé d'honneurs. Quel intérêt peut d'ailleurs t'inspirer ce jeune homme?

Mlle de Miniac détourna ses yeux du Pacha pour les reporter sur Léïla: celle-ci devait mieux la comprendre.

—Oh! celui-la! fit-elle.

—Tu l'aimes? demanda la femme d'Hassan.

Jocelyne baissa la tête.

—On te le rendra plus tard, je te le jure... Aujourd'hui n'insiste pas...

Un instant après, Jocelyne escortée par quatre gardiens, et précédée par deux porteurs de torches, descendait les sombres escaliers des prisons souterraines. A mesure qu'elle avançait dans ces ténèbres, l'air se faisait plus rare, il semblait qu'il fût impossible de respirer dans une pareille atmosphère.

Jocelyne allait en avant, le coeur battant, les yeux aveuglés par les larmes. Lorsque la porte s'ouvrit et qu'elle apparut dans ses vêtements clairs entre les porteurs de torches, elle produisit aux captifs l'effet d'une fantastique apparition.

Avec la rapidité de la pensée chacun d'eux se rappela les romans chevaleresques, les chroniques guerrières, les légendes chrétiennes traversées par ces Mauresques compatissantes qui, depuis la belle Esclarmonde, tendaient leurs mains blanches pour ouvrir les carcans et les colliers de fer des prisonniers, et les amenaient à bord d'un navire sauveur

Jocelyne resta un moment immobile sur le seuil, fouillant de ses yeux aveuglés de larmes l'ombre épaisse au fond de laquelle semblaient s'agiter des spectres. Elle ne voyait rien de bien défini, mais toutes les douleurs qu'elle devinait lui poignaient l'âme. Un instant elle s'appuya contre la muraille, prise de défaillance. Lentement, de tous les coins du cachot se rapprochaient les prisonniers. On la voyait maintenant d'une façon plus distincte. Tout à coup elle poussa un cri en arrachant son voile:

—Mon père! mon père! c'est Jocelyne!

Puis un autre étouffé par sa pudeur de jeune fille :

—Pierre? Pierre!

A cette voix deux autres répondaient, et Jocelyne courut au-devant du vieillard que le corsaire soutenait dans ses bras.

Robert de Miniac attira Jocelyne sur sa poitrine, la serrant avec une tendresse craintive, couvrant son front et ses yeux de baisers.

Pierre de la Barbinais avait pris la main de la jeune fille et la pressait doucement.

—Toi! toi ici! disait M. de Miniac! en palpant le visage et les vêtements de sa fille. Mais sous quels habits! que signifie...

—Vous saurez tout plus tard, mon père! Vous êtes libre, vos chaînes vont tomber.

—Et Pierre? demanda la vieillard, Pierre, mon fils...

—Qu'il me pardonne! répondit Jocelyne, si je ne puis le racheter aujourd'hui.

—Songez d'abord à votre père, c'est le devoir, Jocelyne, répondit le capitaine. O noble et courageuse enfant! vous n'avez reculé devant aucun péril pour le rejoindre.

—Jamais je n'ai cessé de songer à vous, Pierre... Ma tendresse vous reste fidèle... Dieu permet que le tyran ait à cette heure besoin de nous, toute mon influence tendra désormais à obtenir votre liberté! Peut-être faudra-t-il beaucoup de temps et d'efforts pour emporter cette victoire... Pierre, et vous tous, ses compagnons de malheur, ayez confiance en moi; je suis femme et je suis chrétienne! S'il ne m'est pas possible de guérir tous vos maux, j'essaierai du moins de les soulager.

—Ma noble fille! mon fils! Tu ne sais pas, Jocelyne, ce que ce vaillant coeur est pour moi!

—Et pour moi, donc! s'écria la jeune fille.

Puis craignant de trahir sa faiblesse, elle s'arracha à l'étreinte des mains de la Barbinais et entraîna son père.

—Au revoir! au revoir! dit-elle en fuyant.

M. de Miniac s'appuyait sur l'épaule de Jocelyne; ses jambes le soutenaient à peine. On dut presque le porter quand il s'agit de gravir l'escalier.

Au moment où la lumière du jour frappa ses regards, il ferma les yeux à demi privés de la lumière et qu'éblouissait l'éclat du soleil. Sa poitrine refusait d'aspirer un air trop vif. Il défaillait à la vue du ciel, à la brise soufflant de la mer.

Enfin il parvint au seuil du harem, sans comprendre encore où on le conduisait, confiant dans sa fille, s'abandonnant à la joie folle de cette pensée.:

—Je suis libre! Jocelyne m'est rendue.

Mais cette sorte d'ivresse fit soudainement place à une autre idée.

—Ta mère? demanda-t-il.

—Je suis seule ici, répondit la jeune fille.

—Sa santé délicate ne lui permettait point un si dur voyage, n'est-ce pas?

Mais en demandant cela, M. de Miniac tremblait. Jocelyne se pressa davantage contre lui.

—Sans vous, fit-elle, je serais orpheline.

—Morte! morte! ma chère Jeanne.

—Morte en me léguant le soin de vous délivrer... Nous parlerons d'elle, nous la pleurerons ensemble. A cette heure, il s'agit de gagner la liberté promise. Un enfant se meurt... le fils du Pacha... Rappelez à vous toute votre expérience et tout votre savoir... Vous allez risquer trois vies; celle de l'enfant, le vôtre et la mienne.

—Prie! dit-il, Dieu doit t'exaucer.

Tous deux entrèrent dans la salle où le Pacha, Léïla et son fils attendaient le prisonnier.

(A suivre)

Pincés !



1

Voyez là Jeannot
Aidé par Pierrot,
(Deux p'tits rien qui vaille)
Sauter la muraille
Qui clôt le jardin
Du pèr' Mathurin,
Sans voir par derrière
Le propriétaire
Armé d'un gourdin
Et veillant au grain:
Car le petit drôle,
Au sac sur l'épaule,
A l'projet d'piller
Son plus beau pommier,
Objet d'convoitise
Pour leur gourmandise!



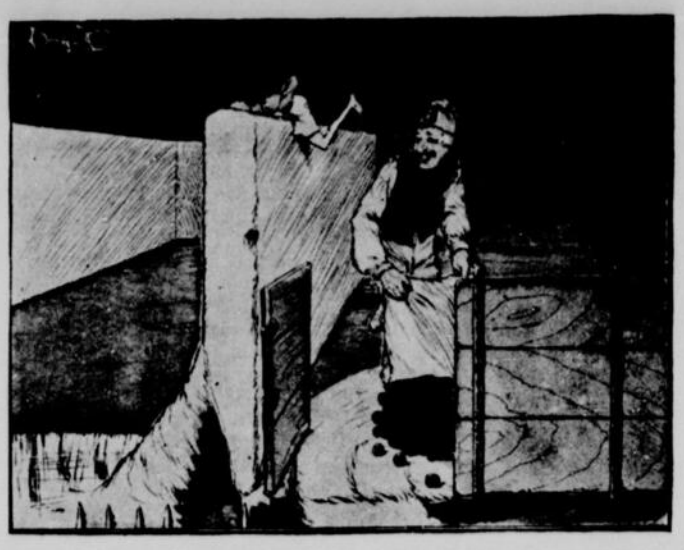
2

A peine Jeannot
A-t-il fait le saut,
Que de sa cachette
Mathurin se jette,
Le bâton en main,
Sur l'autre gamin.
Cette brusque attaque
A coups de matraque
A tel point surprend
Notre garnement,
Que, sans songer même,
Dans sa peur extrême,
A jeter un cri
Pour prév'nir l'ami,
Tout à son affaire,
Il fuit ventre à terre.



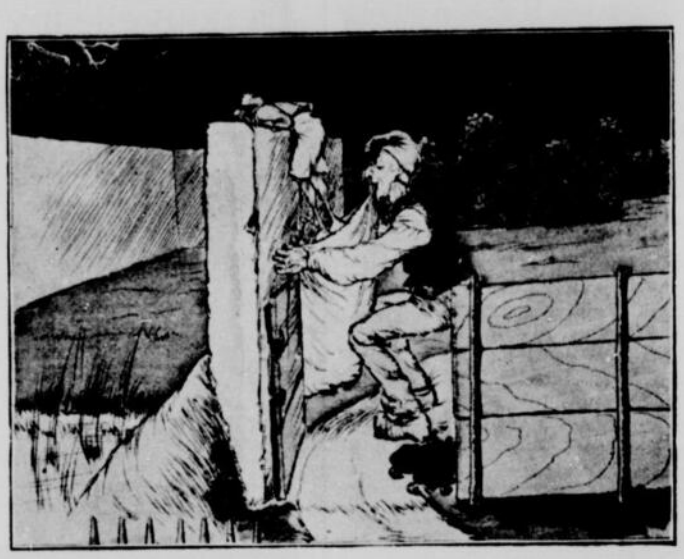
3

Or l'autre vaurien,
Sans s'douter de rien,
Sur les entrefaites
Finit sa cueillette.
Vite il hisse sur
Le dessus du mur
Le sac plein de pommes,
Comptant bien que comme
D'avanc' convenu,
Pierrot s'est tenu
En place pour l'attendre
Et va le lui prendre.
Mais il n'en est rien;
Car c'est Mathurin
Qui s'trouve à sa place
Et l'en débarrasse.



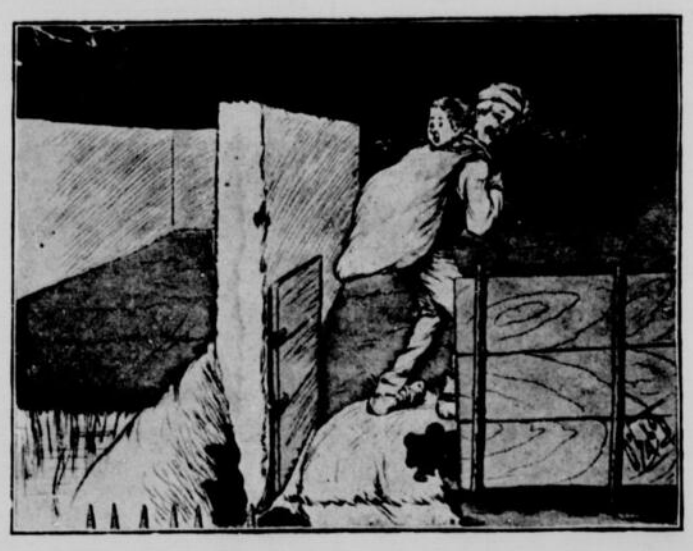
4

" Ah! ah! mon gaillard,
Dit le vieux renard,
En riant sous cape,
" Cett' fois je t'attrape;
" Tu vas voir comment
Mathurin s'y prend
" Pour pincer un drôle,
" Qui s'rait à l'école
" Mieux qu'à chaparder
" Les fruits d'mon verger. "
En mêm' temps il vide
D'un geste rapide
Le sac aussitôt,
Tandis que Jeannot,
Toujours sans méfiance,
Sur le mur s'élance.



5

Puis en profitant
De ce que l'enfant
Parvient sur le faite
Et déjà s'apprête,
En lui tournant l'dos,
A faire le saut,
Le rusé compère
Se glisse derrière
Le jeune bandit,
Sans faire de bruit.
Il entr'ouvre ensuite
Le sac, et, bien vite,
Le place d'façon
Que le polisson
Dedans s'introduise
Quand il lâch'ra prise.



6

Le tour est joué:
Jeannot s'est glissé,
En sautant à terre,
Dans le sac que l'père
Mathurin lui tend.
Délicatement
Le vieux, sur l'épaule
En chargeant le drôle,
Lui dit: " Mon ami,
" Eh bien, ce coup-ci,
" Mes pommes, j'espère,
" Ne vont pas te faire
" Mal à l'estomac.
" Maintenant, mon gas!
" En prison bien vite,
" Comm' tu le mérites! "

Histoires pour rire à trois



LE RECORD DE LA LIGNE

QUAND on est Anglais, il faut toujours mettre les points sur les "i".

Dernièrement, un certain nombre de littérateurs étaient réunis dans un café de la rue Saint-Jacques, à l'heure de l'apéritif. Il y avait des écrivains français; il y avait aussi des écrivains étrangers. L'un de ces derniers se recommandait à l'attention publique par une paire de favoris roux, des dents d'Anglais et une soif exemplaire. Il n'ouvrait la bouche que pour boire, mais il l'ouvrait souvent.

Après avoir élucidé les plus hautes questions de métaphysique transcendante, comme il convient entre littérateurs qui prennent du bon scotch, ces messieurs daignèrent redescendre sur la terre et en vinrent à deviser des avantages respectifs et pécuniaires que leur rapportait leur plume.

—Moi, déclara l'un d'un ton intelligent, je n'ai jamais donné de copie à moins de six sous la ligne.

—Moi, dit un autre, on m'a toujours payé, au minimum, dix sous.

—Moi, quinze sous.

—Moi, vingt sous.

Notez que tout ça, c'était de la blague. Mais quand on est dans la littérature, il faut bien montrer qu'on a de l'imagination. Et puis, c'est une façon comme une autre de dire aux confrères qui vous écoutent plus ou moins: "Hein! mes agneaux, vous n'avez pas assez de talent pour qu'on vous paie ce prix-là."

Bien que ça n'soit pas vrai,
Ça fait toujours plaisir !

Il y en eut un autre qui prétendit avoir été payé jusqu'à 40 sous la ligne, et un dernier, nommé Ouhdazor, jura, du haut de sa chevelure mérovingienne, qu'il ne donnait pas un vers à moins de cent sous pièce.

C'est possible, après tout. Car Ouhdazur exerce la profession de poète symboliste, et nul n'ignore que les vers des symbolistes sont impayables. Ce n'est pas de ces vers-là qu'on fourre dans les fromages, fichtre non! Le camembert deviendrait ruineux.

L'Anglais écoutait ces propos en redemandant des bocks. Pourtant, un observateur subtil eût pu constater que sur ses lèvres errait un ironique sourire.

Cependant, l'homme aux quarante sous, agacé par l'attitude prétentieuse de Ouhdazur, riposta avec aigreur:

—Cent sous... possible! mais ce n'est tout de même pas toi qui détient le record de la ligne. Je connais quelqu'un qui a reçu 20 piastres par vers.

—? ? ?

L'homme aux quarante sous sourit et abusa de l'érudition dont il avait la déplorable manie de faire étalage.

—Celui qui a payé les 20 piastres, c'est le cardinal de Richelieu; celui qui les a reçus, c'est le poète Colletet.

Et il poussa le pédantisme jusqu'à déclamer les deux premiers vers de l'épître du dit Colletet au cardinal:

Armand, qui pour six vers m'a donné six [cents livres,
Que ne puis-je, à ce prix, te vendre tous [mes livres!

L'Anglais accentua l'ironie de son silencieux sourire.

—Qu'est-ce que ça prouve? grincha Ouhdazur, profondément humilié. Ça prouve que Richelieu est mort avant de m'avoir connu, voilà tout.

Le sourire de l'Anglais devenait de plus en plus ironique. Il en était arrivé à friser l'impertinence, si tant est qu'un sourire puisse friser quelque chose.

Et l'insulaire parla en ces termes:

—Pardon, gentlemen... Ce été pas cette maosieu Colletet qui avé le record de la ligne... Ce été moâ.

Tous les regards se tournaient vers l'"English spoken", qui continua d'une voix douce:

—Moâ, je avé été payé dix mille livres sterling la ligne.

—Mais ça fait cinquante mille piastres! s'exclama quelqu'un.

—Yes, ça faisait.

—Ah ça! est-ce que vous avez l'intention de vous payer notre tête?

—No, je avé pas.

Alors Ouhdazur, qu'avait déjà vexé l'histoire de Colletet, ne put contenir plus longtemps ses nerfs irritable de symboliste exaspéré.

—Vous êtes un menteur ou un fumiste! s'écria-t-il.

L'Anglais bondit comme s'il avait été assis sur un ressort à boudin brusquement détendu, et articula:

—Maosieu, je reverrai vô demain.

—A vos ordres, dit Ouhdazur, voici ma carte.

Un duel ! ! !

Ouhdazur passa la nuit à écrire son testament en vers symbolistes.

Et le lendemain matin, il achevait de donner ses dernières instructions à ses témoins, quand on sonna à sa porte...

C'était l'Anglais avec ses favoris roux. Il portait sous son bras une serviette bondée de papiers.

—Maosieu, dit-il, je avé promis que je retrouverais vô... Je retrouve.

—Mais, monsieur, s'interposa l'un des témoins, ce n'est pas l'usage de...

—Si, si! insista le fils d'Albion, je apporté les mémoires acquittés.

Alors il sortit de sa serviette une liasse de quittances prouvant qu'il n'était pas un imposteur.

Cet Anglais, entrepreneur de travaux publics, avait bien reçu cinquante mille piastres pour une ligne... une toute petite ligne... Seulement, c'était une ligne de chemin de fer.

LES MOTS DES VOLEURS

LES voleurs eux-mêmes se mêlent de faire des mots. Quelqu'un a entendu la conversation suivante entre deux anciens compagnons de cour d'assises.

—Eh bien! disait l'un, nous voilà donc redevenus honnêtes hommes?

—Il y a quinze jours que j'ai revu le soleil, répond l'autre.

—Comment! quinze jours? mais tu n'avais été condamné, comme moi, qu'à trois ans...

—Oui, mais j'ai eu un nouvel "accident". N'ayant pas mangé de fruits depuis longtemps, et étant complètement dégarni de numéraire, j'ai volé deux pommes chez un fruitier, et ça m'a valu un supplément de quelques mois de prison.

—Tu n'as pas à te plaindre, dit l'autre: Adam n'en avait pris qu'une, et il a été condamné à mort.

JAMAIS ASSEZ

DEUX pochards déambulent de zinc en zinc. L'un d'eux, plus raisonnable, prêche à son camarade:

—Viens-nous-en, tu as assez bu comme ça.

—Assez bu, moi? dit l'autre en se redressant d'un air digne. Moi, ma vieille, je peux avoir quelquefois trop bu, mais jamais assez!

La nouvelle invention du professeur Zacharie



1. Messieurs, j'ai ici mon dernier modèle de ballon dirigeable. En plaçant l'aiguille du disque au sud-ouest par nord-est...



2. On s'aperçoit que l'aérostat s'élève gracieusement dans la direction indiquée.



3. Les collines ne peuvent abîmer son mécanisme.



4. Sa vélocité en descente est incalculable.



5. Et positivement il se rit des obstacles.

TOUS NOS LECTEURS SONT INVITÉS À COLLABORER À CETTE PAGE : ELLE LEUR APPARTIENT

Dans cette page consacrée à la gaîté, à l'humeur, à l'esprit gaulois et—conséquemment—à l'esprit canadien-français, nous publierons avec le plus grand plaisir les contes, les récits, les anecdotes, les historiettes spirituellement drôlatiques, risibles et absolument canadiennes, que nos lecteurs voudront bien nous envoyer. Les écrits excitant le rire jusqu'aux larmes, les faits comiques, à la lecture desquels il faut, malgré soi, se tordre, seront particulièrement les bienvenus.

A l'œuvre donc, joyeux et spirituels lecteurs de L'Album Universel et communiquez un peu de votre franche gaîté à ceux qui ne savent ou ne veulent plus rire. Les manuscrits qui, publiés ou non, dans aucun cas ne seront rendus, devront être adressés au

Rédacteur **Pour Rire** de L'Album Universel,
1961, rue Sainte-Catherine,
Montréal

LA CORDE

AU tribunal correctionnel, en campagne. — On appelle l'affaire Tripouilloux. — Du banc des accusés se lève un individu déguenillé, nez bourgeonnant, visage couperosé, qui salue le juge d'un petit sourire amical.

Le juge, le reconnaissant. — Comment, Tripouilloux, c'est encore vous? Voilà au moins la dixième fois que vous comparaissez ici.

Tripouilloux. — Dame! monsieur le juge, quand on a été bien reçu dans une maison et qu'on s'y est conduit en homme du monde, m'semble qu'on peut bien y revenir. (Très aimable.) Et d'vot' part, monsieur le juge, ça boulotte toujours, c'te petite santé?

Le juge. — Vous êtes accusé d'avoir volé une vache.

Tripouilloux. — J'vas vous dire, monsieur le juge. C'est ma future...

Le juge. — Plaît-il?

Tripouilloux. — Oui, parce que je vas m'marier... Alors, c'était pour la corbeille.

Le juge. — La vache?

Tripouilloux. — Non, la corde.

Le juge. — Quelle corde?

Tripouilloux. — La corde pour ficeler la malle...

Le juge. — Quelle malle?

Tripouilloux, contrarié. — Si vous m'coupez toujours, on n'en finira jamais... La malle d'Adélaïde, pardine! je m'tue à vous le dire.

Le juge. — Adélaïde?

Tripouilloux. — Hé oui! ma future.

Le juge. — Laissons votre future et revenons à la vache.

Tripouilloux. — Mais c'est la même chose, monsieur le juge!... Comment qu'elle aurait déménagé de son garni si elle avait pas eu d'corde pour ficeler sa malle, vu que la serrure, y en avait pas!... Alors quoi! c'est-y que vous auriez voulu qu'elle rapplique pas au domicile conjugal?... (Scandalisé.) N'en v'là des conseils à donner à une jeune épousée!... Et un magistrat, encore!...

Le juge, impatienté. — Tripouilloux, vous abusez de la patience du tribunal... Vous avez été arrêté au moment où vous emmeniez la vache volée par vous dans un herbage... Avouez-vous?

Tripouilloux, conciliant. — Allons, monsieur le juge, on n'a jamais eu de raisons ensemble... On ne va pas commencer aujourd'hui... Seulement, faut que chacun y mette du sien!... Une supposition que vous seriez amoureux, monsieur le juge, et que votre future vous dirait bien gentiment: "Mon petit Tripouilloux, j'sais bien que t'es pas myonnaire, aussi j'te demande pas qu'tu mettes des mille et des cents dans la corbeille... Donne-moi seulement une bonne corde bien solide pour ficeler ma malle de fiancée qu'a pas de serrure!" Voyons, monsieur le juge, faudrait pas avoir plus de coeur qu'une vieille botte de policeman pour refuser à la compagne de son existence une corde pour ficeler sa malle!... Et des fois que si en vous promenant, vous auriez trouvé au bord d'un pré un bout de corde qui trafnait par terre, j'suis sûr qu'vous auriez fait comme moi, monsieur le juge, vous l'auriez ramassé pour la malle.

Le juge. — Bref, vous avouez?

Tripouilloux. — J'avoue la corde, et je dirai même que je m'en honore comme galanterie d'un vrai Canadien!

Le juge. — Vous n'avez rien à ajouter?

Tripouilloux. — Rien du tout, monsieur le juge, si ce n'est que je suis un bon client de la maison... Aussi je compte bien que vous allez m'arranger un petit jugement dans les prix modérés... comme si que ça serait pour vous.

Le tribunal condamne Tripouilloux à deux ans de prison.

Tripouilloux, indigné. — Deux ans!... pour une corde!... une méchante petite corde de rien du tout!... (Eclatant.) C'est-y ma faute, à moi, si y avait une vache au bout!...

IL HABITE EN VOYAGE

EN voici un d'une bonne saveur, que nous avons entendu il y a quelques jours.

Le fils de Jean d'Ardenne va avoir quatre ans. Il était avec ses parents en visite dans une maison où on s'amusait à le faire parler. Récréation d'autant plus intéressante que le jeune homme n'est point causeur de sa nature.

Après lui avait fait décliner ses nom et prénoms, on lui demande:

—Si tu te perdais en ville, saurais-tu trouver ton chemin pour retourner chez toi?

Bébé ne répond pas. On insiste:

—Enfin, sais-tu où tu habites?

—Avec papa et maman.

—Fort bien; mais où habite ton papa?

—Papa? Il "habite en voyage"! ! !

Soins à donner aux bébés



Les premières sorties du bébé. — L'air, le grand air, est un aliment qui entretient la vie. On ne peut pas se bien porter si l'on respire continuellement l'air confiné d'une chambre. Les enfants qu'on laisse à la maison, ou qu'on sort d'une manière insuffisante, sont pâles, froids, indolents et deviennent des victimes faciles des maladies. Au contraire, en les sortant, en leur faisant respirer le grand air, un air pur et vivifiant, on leur communique la vie, la chaleur et la santé. Nul régime, nul remède ne peuvent compenser le manque d'air.

Le seul moyen de suppléer au désavantage qu'il y a pour les enfants des villes, à ne pas être élevés à la campagne, est de les conduire au grand air, et d'y passer avec eux, si c'est possible la plus grande partie de la journée.

Quelque bienfaisante que soit l'influence de l'air sur les enfants, il y a, dans les premiers jours de leur existence, des précautions à prendre pour les préserver des injures du temps. Les petits enfants qui viennent de naître ont trop peu de chaleur naturelle pour résister au froid extérieur. Comme ils ne prennent que peu de nourriture et ne se livrent presque à aucun mouvement, ils se refroidissent avec la plus grande facilité, quelque soin qu'on mette à les garantir par des vêtements. Il est donc nécessaire, dans les jours qui suivent la naissance des enfants, de prendre certaines précautions, et c'est avec raison que les médecins conseillent d'attendre quelque temps avant de leur faire sentir l'air extérieur.

A cet égard, les enfants nés dans la belle saison ont un grand avantage sur ceux qui naissent en hiver. Si le temps est beau, il n'y a aucun inconvénient à les sortir dès le deuxième ou le troisième jour de leur existence.

Pour ceux qui naissent en hiver, une plus grande circonspection est nécessaire. L'époque de la première sortie doit alors varier selon la température et le temps qu'il fait; il n'est pas possible d'établir une règle à cet égard, les climats n'étant pas partout les mêmes et, dans un même pays, l'hiver étant plus ou moins rigoureux d'une année à l'autre. Si, dans quelque cas de température très favorable, il peut être permis de sortir un nouveau-né vers le cinquième ou le sixième jour, souvent aussi, quand la saison est rigoureuse, le temps pluvieux, il est raisonnable d'attendre quinze jours, trois semaines et même davantage.

On choisira toujours, pour cette première sortie, la plus belle heure de la journée, mais, peu à peu, les promenades deviendront plus fréquentes et plus longues, jusqu'à ce que l'enfant, étant suffisamment habitué à l'impression de l'air, puisse rester dehors la plus grande partie du jour. En effet, dès l'âge de deux ou quatre mois, si l'on a soin de bien envelopper l'enfant, une température froide, surtout si elle est sèche, n'est plus un obstacle aux sorties du nouveau-né, car elle active sa circulation, lui donne de l'appétit et fortifie sa constitution.

Il faut sortir les enfants tous les jours et en toute saison. — Dans les villes, on tient les petits enfants beaucoup trop renfermés; on dirait qu'on a peur de leur faire sentir l'influence de l'air. Comme il arrive souvent au temps de ne pas être beau, on commet la faute impardonnable de laisser des petits êtres renfermés dans la chambre pendant des semaines entières. Rien n'est plus funeste aux enfants que cette éducation en serre chaude; elle les rend douillets, les énerve, les étiole, et les rend sensibles aux moindres intempéries de la saison.

Beaucoup de mères ne sortent pas assez leur enfant, retenues qu'elles sont par la crainte chimérique de l'exposer à des refroidissements; d'autres fois, ce sont les occupations personnelles qui paraissent ne pas permettre une absence trop prolongée.

Même en hiver, on doit trouver le temps de faire respirer le grand air aux enfants pendant les trois ou quatre plus belles heures de la journée. Il ne doit y avoir d'exception que pour les jours de neige ou de pluie abondante, de tempête ou de brouillards épais, et encore, il est bien rare qu'on ne puisse pas trouver dans la journée un moment favorable.

Au printemps, les journées sont déjà plus belles, plus longues, souvent avec un soleil radieux; aussi, l'enfant devra-t-il faire de plus fréquentes et de plus longues sorties qu'en hiver. Il devra déjà passer chaque jour quatre ou cinq heures à la promenade; mais rappelez-vous aussi qu'il n'est pas de saison qui présente plus de changements de température d'un jour à l'autre et même souvent dans une même journée.

En été, les jours sont longs et la température suffisamment élevée pour que l'enfant n'ait plus rien à craindre des injures du temps. Aussi doit-il faire, si possible, une première promenade d'une heure ou deux dans la matinée, puis être sorti de nouveau dans l'après-midi et, si le temps le permet, rester dehors jusqu'au soir.

Quelques précautions spéciales sont nécessaires, en été. Lorsqu'il fait très chaud, il faut avoir soin de préserver la tête du nouveau-né contre l'action trop vive des rayons du soleil, au moyen d'un chapeau à larges ailes ou d'un parasol. Dans certains jours d'été, dans ceux où la température est excessive, il est même préférable de garder l'enfant à la maison dans le milieu de la journée.

Il nous reste à parler de l'automne, cette saison qui, cette année, s'annonce comme devant être si maussade. En général, il y a encore bien des belles journées au début de l'automne, l'enfant peut et doit en profiter comme dans le milieu de l'été; mais lorsque les jours diminuent, que le froid commence à se faire sentir, que les brouillards surtout commencent à se montrer, il faut de nouveau préserver l'enfant contre le froid humide qui, de toute les températures, est la plus défavorable à la santé.

Les refroidissements sont plus faciles au printemps et à l'automne qu'en hiver. Aussi faut-il, dans ces saisons, réserver la promenade pour le milieu du jour et éviter de sortir les enfants nouveau-nés, trop tôt le matin ou trop tard dans la soirée.

Manière de porter les enfants. — A la promenade, les enfants doivent être portés dans les bras de leur mère ou d'une bonne. L'exercice qu'ils prennent ainsi est nécessairement un exercice passif, mais il n'en a pas moins une réelle utilité pour leur développement. On les porte sur les bras, horizontalement couchés, en ayant soin de leur tenir la tête un peu élevée et de leur soutenir les reins. Rien ne réchauffe un enfant comme d'être tenu dans les bras, car il participe ainsi à la propre chaleur de la personne qui le tient.

Un moyen simple et peu coûteux de porter les nouveau-nés commodément, sans les fatiguer et sans les exposer à des positions vicieuses, est de les tenir étendus sur un petit oreiller. Ils s'y trouvent beaucoup plus à leur aise. Il ne faut abandonner l'oreiller que lorsque le nouveau-né a un mois ou six semaines, et qu'il a pris assez de force. Il faut alors le porter, tantôt sur un bras, tantôt sur l'autre, afin de ne pas le laisser continuellement dans la même position. L'oubli de cette précaution peut incurver les membres et la colonne vertébrale, et être le point de départ d'une difformité.

Emploi rationnel des voitures d'enfants. — On ne devrait jamais mettre un enfant dans une voiture, avant qu'il soit, dans une certaine mesure, capable de changer de position à volonté.

Ce n'est qu'une fois que l'enfant sera devenu trop lourd pour être porté par sa mère pendant un long trajet, et qu'en même temps il sera devenu assez fort pour se tenir assis sans difficulté, sans fatigue, et supporter convenablement le poids de sa tête, qu'il pourra être mis de temps en temps dans une petite voiture. Ce mode de transport sera alors d'un grand secours, surtout pour les mères qui ont plusieurs enfants et qui sont obligés de les conduire respirer le grand air en dehors de la ville.

Dans sa voiture, l'enfant, cela va sans dire, doit toujours être maintenu solidement par une courroie destinée à prévenir les chutes et les accidents. Quand le temps sera frais, on le couvrira comme il faut et on lui mettra, si c'est nécessaire, une boule d'eau chaude aux pieds. Enfin, aussitôt arrivés à destination, la bonne doit prendre l'enfant dans ses bras, afin de ne pas le laisser séjourner immobile trop longtemps de suite, dans ce véhicule, réceptacle de rhumes et de bronchites plus ou moins graves.

REPONSES AUX CORRESPONDANTS

NOTE. — Il sera répondu dans cette colonne à toutes les questions que voudront bien nous poser nos lecteurs et lectrices concernant l'économie domestique, l'étiquette, les soins de la toilette, l'élégance, etc. Ces réponses sont absolument gratuites, et il n'est pas nécessaire aux correspondants de donner leurs nom et adresse, un pseudonyme suffit. La réponse est donnée dans les quinze jours qui suivent la réception de la lettre.

Les lettres devront être adressées ainsi : COLETTE, BUREAU DE L'ALBUM UNIVERSEL, MONTREAL.

* * *

G. H. B. — Le cuir des chaises se nettoie très bien à l'aide du blanc d'oeuf fortement battu; on en frotte le cuir et on essuie avec une flanelle. — Il suffit, pour détruire promptement les fourmis, de verser du pétrole sur leur passage et dans les interstices de la boiserie. On peut encore mettre de l'eau miellée dans un verre, à peu près à moitié; les fourmis, attirées par l'odeur, y descendent et s'y noient.

Nouvelle abonnée. — Servez-vous pour votre toilette, d'eau de son préparée avec de l'eau de pluie, si la chose vous est possible; vous aurez la peau parfaitement lisse, douce et non luisante. Les traces dont vous parlez disparaîtront sans doute avec le jus de citron. Il n'y a pas de façon arrêtée de placer une fleur. Choisissez le genre de coiffure qui vous ira le mieux, c'est le meilleur à adopter. 2. Les diamants se nettoient parfaitement à l'aide de l'ammoniaque; passez-en très légèrement et essuyez avec de la peau de daim; ils reprendront tout leur éclat.

Rikiki. — Je crois que votre amie est bien superstitieuse, et on ne peut que la plaindre de donner de l'importance à si peu de chose. D'après les nombreux "on-dit", les objets tranchants coupent l'amitié, peut-être les épingles la blessent-elle dans les mêmes proportions; je ne l'avais jamais entendu dire.

Speranza. — Il est bien difficile de désigner un cadeau sans savoir, au moins approximativement, le prix qu'on y veut mettre. Vous avez les objets d'art: bronzes, émaux, toutes les fantaisies pour la table, services de toutes sortes. Que saisje? un service à thé brodé, un mouchoir dans un élégant sachet. — Vous pourriez choisir pour la cérémonie une élégante toilette de drap, champagne, biscuit, vert amande très doux; pour le soir, le crêpe de Chine, la mousseline de soie, tout ce qui fait flou est joli.

Petite mère. — Les meubles vernis sont rendus parfaitement brillants si on les frotte avec de l'huile de lin mélangée d'essence de térébenthine. — Un excellent moyen de nettoyer les cartes à jouer est de les faire tremper quelques instants dans de l'essence de pétrole; après les avoir retirées et séchées, vous les frottez avec de la mie de pain rassis.

Feuille d'érable. — Les tentures, portières et rideaux doivent être secoués et époussetés avec soin tous les quinze jours; au moins deux fois dans l'année, ils doivent être démontés et bien brossés. — Les carpettes doivent être battues toutes les semaines. — Beaucoup de marbriers se contentent de frotter les marbres avec une dissolution de cire blanche faite à froid dans de l'essence de térébenthine.

Guillerette. — Vous pouvez, pour les bras du fauteuil, broder les petits voiles assortis à celui du dossier, et de même forme; je ne vois pas l'utilité d'en mettre sur le siège.

T. Violette. — 1. Une jeune fille ne doit pas saluer des personnes qu'elle ne connaît point, lors même que ces personnes connaissent et saluent le monsieur qui l'accompagne. 2. Pour la cernure des yeux, baignez les yeux à l'eau boriquée et frictionnez la paupière inférieure avec du jus de citron. 3. Les boutons à tête noire doivent être extraits en les pressant entre les ongles du pouce et de l'index. 4. Pour la transpiration, on conseille les frictions locales à l'eau de Cologne, puis l'application d'une couche de poudre de riz. 5. Une crème de toilette excellente est obtenue en mélangeant à chaud et en mêmes proportions de la cire vierge et de la glycérine. On bat soigneusement et l'on parfume avec quelques gouttes de benjoin. 6. Frottez-vous les mains avec la pierre-ponce.

COLETTE.

PAR PERMISSION ROYALE, MEUNIERS DE S. A. R. LE PRINCE DE GALLES

Ce qu'on entend par "protéine" dans la fleur ?

Dans les aliments, on appelle protéine, cette partie des aliments qui fait les os, les muscles et le cerveau.

Une fleur pure contient plus de protéine, sous une forme plus utile, que tout autre aliment—mais la fleur doit être pure.

Le son et les rebuts ne font qu'un total de rebuts—si votre fleur contient ces rebuts elle est d'une même proportion pauvre en "protéine."

Or, si vous achetez une fleur inférieure, mal faite, vous payez pour du son et des rebuts, et non pour de la "protéine," et vous perdez votre argent dans la même proportion.

La Fleur "ROYAL HOUSEHOLD" est faite de façon à être la plus pure du monde : conséquemment, elle contient la plus grande proportion de protéine, elle est la plus nourrissante, et la plus économique à employer.

Une ménagère trouvera son bénéfice en insistant pour avoir de la fleur garantie "Royal Household," au lieu d'acheter une fleur mauvaise que l'épicier peut avoir intérêt à lui vendre.

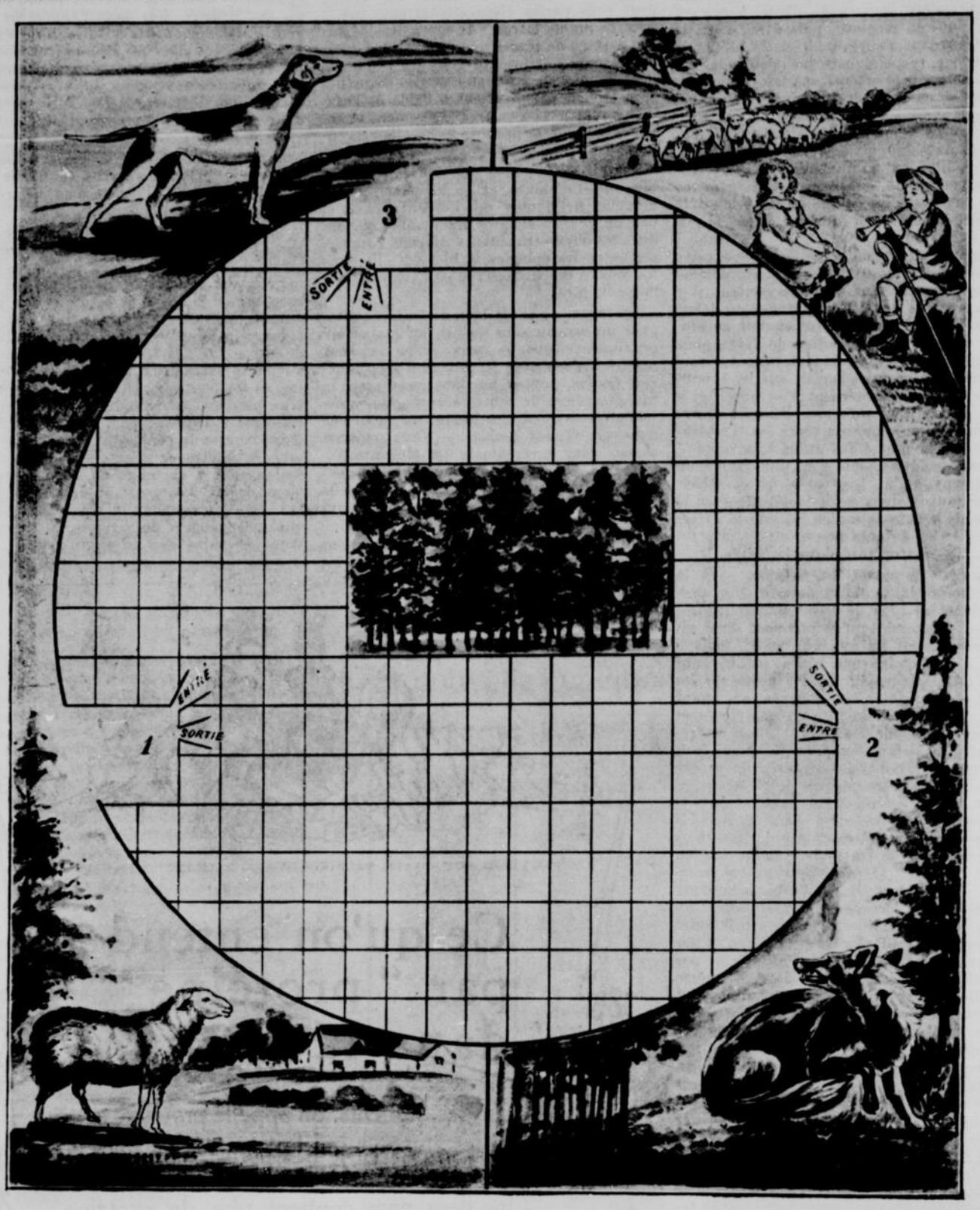
FLEUR **"Royal Household"** D'OGILVIE

6

Concours champêtre de l'Album Universel

Tout à fait rustique et champêtre, nouveau et inédit, ce concours offert aux nombreux lecteurs de l'Album Universel, qui, tous, se feront un plaisir d'en trouver la solution, afin de gagner un des vingt prix offerts et distribués chaque semaine.

NOTE AUX CONCURRENTS. — Les enveloppes devront porter les mots **22ème Concours**, nous parvenir au plus tard dans la deuxième semaine d'octobre, et ne pas contenir autre chose que la carte du Concours. Les concurrents sont priés de se conformer strictement à ces conditions.



Explication.

Trois personnages :

Brebisonnette — la brebis.
Loupet — le loup.
Canichet — le chien.

Brebisonnette part, saute de carreau en carreau, contourne la forêt et revient à la bergerie.

Loupet se jette à sa poursuite, contourne la forêt et rentre dans sa caverne.

Canichet s'élance sur la piste de guerre, contourne la forêt et revient au poste, pendant que Bergeronnet joue, sur son flageolet, de douces mélodies à sa gentille petite amie Bergeronnette.

Or, il s'agit de savoir lequel des poursuivants et des poursuivis a fait le plus de sauts.

1o Les sauts sont représentés par les carreaux de la vignette, et ne doivent pas être répétés ;

2o Chaque carreau, à partir de la sortie jusqu'à l'entrée, représente un saut ;

3o Il est bien entendu qu'aucun des carreaux touchant au petit bois du centre ne doit être oublié, et que chien, loup, brebis, ne passent pas deux fois sur le même carreau ;

4o On n'entre pas dans les carreaux par les angles, excepté par les carreaux d'entrée ou de sortie.

Ceci posé : Quel est l'animal dont les sauts ont été les moins nombreux, et combien en a-t-il fait ? La réponse exacte à cette question résoudra ce joli concours champêtre.

Sur la carte ci-contre, ou une autre, écrivez lisiblement vos noms, votre adresse, le nom de l'animal, le nombre de ses sauts, et expédiez le tout par la poste à **21ème Concours,** Album Universel, 1961 rue Ste Catherine, Montréal, Canada.

Formule pour les Solutions

CARTE DU CONCOURS No 22

de l'Album Universel, 1961, rue Ste Catherine, Montréal, Canada.

1. **Nom de l'animal** . . . . . .
2. **Nombre de sauts** . . . . . .
3. **Noms et adresse du concurrent** . .

. . . . . .

Solution du Concours No 18 :

CI-GIT L'AMI REMI,
LA SOLE L'A MIS LA.

Liste des gagnants :

A. Wohlhuter, 297 So. Morgan St., Chicago, Ill.; Mlle Germaine Sauvé, Sainte-Scholastique, 23 rue Saint-Jean-Baptiste, comté des Deux-Montagnes; L. Vachon, 49 Third St., Auburn, Me.; Mlle Blanche Terroux, 1047 St Denis, Montréal; Mlle Mary Constantineau, 515 St Patrick, Ottawa; Mme Richard, Richard P. O., Territoires N. O.; Arthur Bittner, Fraserville, P. Q.; Mlle Emma Bernard, 13 St Denis, St Hyacinthe; Mlle Germaine Gratton, 116 rue Dubord, Montréal; Thos. Demers, Bte 36, Coaticook; D. M. Viau, Plantagenet, Ontario; Mlle Alma Bergeron, Chambord, Lac St Jean; Mlle Alice Pélissier, Yamaska-Est; Mme A. C. Lachance, 326a Lagauchetière, Montréal ; Edmond Comeau, Lower Saulnierville; Mlle Alice Beaudry, 144 Lawson Ave., Lynn, Mass.; S. Giguère, 149 rue Richardson, St Roch Québec; Roger Bontemps, Bécancourt, Qué.; Mlle M. Louise Sarrazin, ville Notre-Dame des Neiges; C. Lapointe, St Eloi, Témiscouata ; M. E. Pariseault, 809 Stafford R., Fall-River, Mass.

Noms des autres concurrents ayant donné la solution exacte :

Mme Marie Th. Daoust, St Benoit; Emile Dupont, South River; A. Robitaille, Montréal; Rose-Délima Bonin; Eugénie d'Anjou, Trois-Pistoles; Cécile Faulkner, Ottawa; Wilhelmine Bayard, Québec; Adrien Thibodeau, Ste Scholastique; Mlle A. M. Jean; Ahtala Couture, St Gabriel de Brandon; M. J. DeFoy, Ahuntsic; Léonie Coutu, Rimouski; Jeanne Rousseau, Québec; G. Lagarde, Montréal; Blanche Terroux, J. A. Pépin, Reine Dubois, J. M. Guérin, Montréal; Fleurienne Laperle, Sorel; Angéline Labelle, St Jean; Hervé Jetté, L. Coallier, J. A. Berthiaume, Berthe Desrosiers, J. C. Parent, Aug. Prud'homme, Antoinette Dufault, Florida Faubert, Fridolin Laberge, Glou-Glou, J. M. Tremblay, Anisor, Marie E. R., C. Burino, Ernest Bouchard, Montréal; Alice Roy, Windsor Mills; Blanche Varin, Westmount; Mme Jos. Talbot, Berthier; Mme Arth. G. Matte, Québec; J. Chs. Bourassa; L. U. Renaud, Québec; Alp. Lussier, Lac Mégantic; Marie L. Dumas, Hébertville; Mme D. Lessard, Willimantic; L. J. Roy, Indian Orchard; R. Brochu, Worcester; Roméo Demers, Lauzon; L. Sarasin, Trois-Rivières; Cécile Gingras, Québec; Séraphie Mavaut, Ottawa; Isaïe Roberge, Holyoke; J. Pelletier, Southbridge; Ed. Bourassa, Lévis; Cécile Filibert, Albertine Desaulniers, Ste Julienne; L. C. Chabot, Québec; J. S. Matte, Québec; R. R. A. Benoit, Mass.; Eugénie Deschamps, Fall-River; Wilhelmine Raizenne, Oka; Dr Janeas, Bellechasse; Anna Sasseville, Ste Anne des Monts; Marie L. Fortier, St George-Est; F. C., Philippe, jr., Nouvelle-Orléans; Loretta Lépine, Québec.

KODAK



'BROWNIE'

Un appareil photographique parfait, se changeant en plein jour, artistique, léger et compacte

No 1, Prix $1.00 ; No 2, Prix $2.00

Expédiés franc de port, par express e sur réception de $1.10 pour le No 1 et $2.18 le No 2. • Développage et impression de plaques photographiques ou pellicules, une spécialité. • Pamphlets descriptifs, superbement illustrés, gratis sur demande.

The D. H. Hogg Co., 660 Craig, Montréal

EAU des CARMES BOYER



SOUVERAINE

CONTRE :

Vertiges, Maux de Tête, Evanouissements, Dyssenterie, Digestions pénibles, Influenza, Congestions.

Agents : ROUGIER Frères, 1597, R. Notre-Dame, Montréal

ESSAI GRATUIT ESSAI GRATUIT



ESSAI GRATUIT — Pas un sou comptant. Envoyez-moi simplement une carte postale avec votre nom et votre adresse, et je vous enverrai immédiatement gratis une de mes plus nouvelles ceintures électriques améliorées de première qualité. Vous pourrez vous en servir pendant trois mois, puis me payer après guérison, et le prix ne sera que la moitié de celui que les autres demandent pour leurs ceintures de qualité inférieure. Si vous n'obtenez pas une guérison, renvoyez-moi la ceinture à mes frais, et VOTRE PAROLE EN DECIDERA.

JE ME FIERAI A VOUS Cette ceinture moderne est la seule qui procure un courant thérapeutique puissant d'électricité sans tremper la pile dans du vinaigre, comme la chose a lieu pour toutes les autres ceintures, et je garantis qu'elle ne brûlera jamais. C'est un remède certain et efficace qui ne manque jamais de guérir tous les cas de rhumatisme, varicocele, dyspepsie, faiblesse dorsale, nervosité, maux de reins, de foie et d'estomac et de faiblesse due aux abus et aux excès.

JE DONNERAI GRATUITEMENT à chaque personne qui m'écrira, un exemplaire de mon traité médical superbement illustré que tous les hommes et toutes les femmes devraient lire.

Dr J. M. MACDONALD, No. 6 Bleury, Montréal.

Consultation gratuite tous les jours de 9 a.m. à 5.30 p.m., et jusqu'à 9.30 p.m., les mercredis et samedis.

ESSAI GRATUIT ESSAI GRATUIT



CLARK'S
Pork & Beans

Les Fèves au Lard délicieuses de Clark

sont un régal pour les jeunes comme pour les vieux en même temps qu'un plat substantiel pour tous.

Vendues au naturel ou aux sauces Chili ou Tomates, toutes prêtes à servir.-Rechauffez et ouvrez le canistre. — C'est tout.

5c et 10c chez tous les épiciers

W. CLARK, Mfr.
Montréal

La fournaise à eau chaude

"Nouvelle Star"



possède de grands avantages sur toutes autres fournaises. Ses sections ont un tiers de surface chauffante de plus qu'aucune autre. L'eau y étant divisée en plusieurs parties se réchauffant beaucoup plus vite et avec économie. Elle est pourvue d'une grille pour sasser les cendres, et d'un syphon pour chauffer à son niveau.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

The Star Iron Co'y.,
Limited
593, rue Craig, Montréal



Poils Follets, Cheveux et Barbe Superflue

Enlevés Instantanément

sans douleur et sans endommager en aucune façon la peau la plus délicate.

$50.00 DE RECOMPENSE à QUICONQUE NE REUSSIT PAS, et nous ne craignons pas de le faire essayer. Envoyez-nous 10c pour frais de Poste et nous vous en expédierons un paquet assez gros, pour vous convaincre de sa parfaite infaillibilité. Le prix de la Razorine du Dr Simon, est de $1.00 le flacon, et est expédié franco dans toutes les parties du monde. Si votre pharmacien ne l'a pas, adressez : Cooper & Co., Dep. 12, 425 St Paul, Montréal, agents spéciaux pour le Canada.

Votre buste développé de 2 pcs dans un mois avec le ..... BUSTINOL du Dr Simon, de Paris, France.

$50 de récompense si vous ne réussissez pas. Prix, $1.00 le flacon, qui peut durer 2 mois. Pamphlet illustré, enseignant l'art du massage et un généreux échantillon de Bustinol expédié gratis sur réception de 10c pour frais de poste. Correspondance strictement confidentielle. Adressez : Cie M-d. Dr Simon, Dep. 6, Boîte Postale 713, Montréal.



IMPRESSIONS DE LUXE

Je fais une spécialité d'impressions de luxe pour les hommes de profession et les marchands résidant en dehors de Montréal.

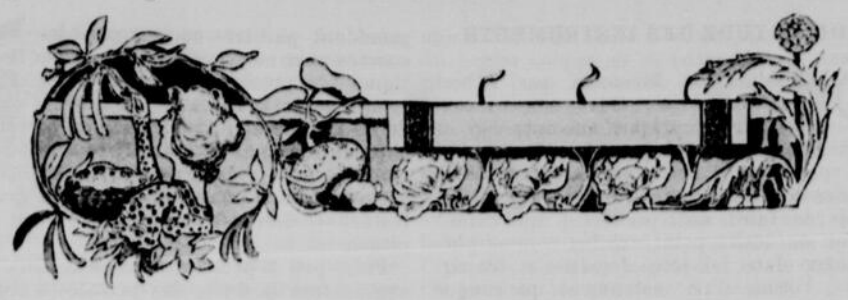
Prix modiques. Ouvrage garanti.

1000 Entêtes de Lettres, imprimées	$3.50
1000 " Comptes, "	2.50
1000 Enveloppes, imprimées	2.25
1000 Cartes d'Affaire, "	3.00
200 Cartes de Visite, "	1.50

Expédiés franco sur réception du prix.

EDM. SAWYER, Imprimeur de Luxe,
1727 rue Notre-Dame, - Montreal.

Quelques recettes nouvelles



POUR répondre au désir exprimé par bon nombre de nos lectrices, nous donnons encore aujourd'hui quelques recettes, inédites mais soigneusement éprouvées, de petits plats excellents et peu coûteux.

Commençons, pendant que la saison bat son plein, par parler du melon mariné, dont nous illustrons ici les divers ingrédients qui entrent dans sa confection.



Melon en marinade

Coupez d'abord en morceaux un beau melon muscat. Enlevez les graines et leur réseau, et disposez le melon en tranches. Pesez ces tranches, et pour sept livres, mettez trois livres et demie de sucre, une chopine de vinaigre, environ une once de clous et deux onces de cannelle en bâtons. Réduisez en sirop le sucre et le vinaigre, ajoutez-y les épices. Ensuite, laissez cuire dans ce sirop les tranches de melon jusqu'à ce qu'elles amollissent; retirez alors, égouttez et mettez dans des pots de verre. Réduisez le sirop en gelée assez consistante et versez sur le melon, que cette gelée devra couvrir.



Croquettes de poulet servies sur tomates

Voici un petit plat nouveau très facile à réussir et excellent. C'est le poulet au riz. Vous prenez un petit poulet tendre et jeune, vous le fendez en suivant l'os du dos; vous enlevez les déchets et ouvrez le poulet ; vous le lavez soigneusement à l'extérieur et à l'intérieur. Puis, dans une lèchefrite bien beurrée, vous le faites cuire plus longtemps du côté de la chair que de celui de la peau. Cette cuisson doit se faire en trente minutes environ, pendant laquelle on ajoutera souvent du beurre sur le poulet. On servira sur un matelas de riz blanchi. Pour faire blanchir le riz, on le fait cuire dans abondamment d'eau, sans le remuer, jusqu'à ce qu'il ait doublé de volume. On le sale ensuite légèrement, on le verse sur un plat et on y dépose les quartiers de poulets.

Les croquettes de poulet sont un autre mets plus connu, mais non moins délicieux. Voici la manière de les réussir : Hachez menu du poulet froid, bouilli ou rôti, au point d'obtenir une tasse et demie de viande. Faites fondre un tiers de tasse de beurre; une tranche de carotte et une tranche d'oignon cuites dans ce beurre et retirées dès qu'il commence à jaunir donne du goût. Incorporez dans le mélange une demi-tasse de farine avec quelques épices, sel, poivre, etc. Cuisez en agitant jusqu'à grésillement. Roulez ensuite en petites balles votre viande de poulet mouillée d'un peu de bouillon, et jetez dans la friture. Déposez chaque croquette sur une large tranche de tomate, ainsi que le montre notre gravure.



Le pain doit être coupé en tranches minces ou épaisses selon sa forme.

Nous avons encore assez de beaux jours devant nous pour que l'occasion se présente d'offrir du thé glacé. Une manière charmante de le confectionner et de l'offrir est celle-ci: Remplissez un pot de thé fraîchement infusé et au degré de force que vous désirerez. Sucrez-le avec du sirop d'orange, ayant bien soin de ne pas trop le sucrer. Pressez dedans assez de citron pour que le goût aigre soit perceptible, et mettez sur la glace jusqu'à complet refroidissement. Au moment de servir, ayez à votre portée un bol rempli de glace pilée et un autre rempli de crème à la glace parfumée à la vanille. Remplissez jusqu'au tiers chaque verre avec de la glace pilée, versez dessus le thé glacé jusqu'aux deux tiers du verre et ajoutez une cuillerée de crème à la vanille. Déposez le verre dans une jolie assiette pour servir; accompagné d'une cuiller et de gateaux secs.



Poulet au riz

On nous a demandé divers renseignements au sujet des conserves dont voici la saison. Les quelques conseils suivants ont donc ici leur place toute marquée:

C'est en septembre, de préférence, que se font les provisions de beurre salé pour l'hiver. A cet effet, on se sert de pots en grès spéciaux, dans lesquels le beurre se conserve parfaitement. Mais quand ces pots servent pour la première fois, certaines précautions sont nécessaires. Il faut les remplir fréquemment d'eau bouillante, l'y laisser refroidir lentement; on se trouvera bien de mettre dans le pot, et avant d'y verser l'eau bouillante, un peu de bon foin, il se forme alors un thé léger de foin dont l'odeur agréable pénètre le grès et annihile le goût terreux du vase. Ailleurs, on emploie l'eau bouillante fortement salée; ailleurs encore, on se sert de chaux vive. Il va sans dire que chaque pot aura été plusieurs fois écuré, frotté à la brosse de chiendent. Après toutes ces opérations, on place les pots dans l'eau froide où ils restent jusqu'à ce qu'on en ait besoin.



Nouvelle manière de confectionner et de servir le thé glacé.

Avant de mettre le beurre en pots, chaque pot sera frotté partout en dedans avec du sel.

Tout pot neuf laisse plus ou moins échapper l'eau qu'on a soin de jeter sur la conserve pendant sa consommation. Les pots ayant déjà servi perdent de moins en moins.

Ces derniers ne réclament qu'un bon échaudage et des rinçages suffisants.

Le beurre sera couvert d'une mousseline et d'une couche de sel.

JEANNE B.



Nouvelles serviettes de table en papier chinois



ILS VONT MOURRIR DEHORS

Débarrassez vous des rats

Les endroits les plus infestés ont été complètement débarrassés par

Rat Bis-Kit

LES RATS ET LES SOURIS abandonnent tout : grains et autre nourriture pour Rat Bis-Kit. Propre et sec : le seul poison pour garde-robes, dépenses, entrepôts, etc. parce qu'il ne laisse aucune marque.

Empaqueté en boites. Prêt pour l'usage. En vente chez les pharmaciens. Si le votre ne le vends pas, envoyez moi 25 cents pour une boite.

J. H. MAIDEN, Agent Canadien, Dept. B., MONTREAL



Si vous aviez le choix entre $3.00 et $8.00
Quel montant prendriez-vous ?
Le $8.00 n'est-ce pas ?

Cependant vous placez vos économies ou elles ne rapportent que 3 ou 4%, quand vous pourriez, en plaçant votre argent dans des parts de la Cie JOHN T. LYONS (Inc.), retirer 8% et probablement beaucoup plus. Je dis probablement beaucoup plus car je suis confiant que ces parts rapporteront au moins 25%, mon commerce ayant déjà realisé des profits suffisants pour payer ce dividende sur le capital investi.

Il y a vingt ans, j'établissais ce commerce à Montréal — Mes débuts furent modestes, mais j'ai eu du succès, et aujourd'hui j'ai quatre pharmacies en opération et c'est afin d'obtenir les capitaux nécessaires pour en mettre d'autres en opération que j'ai fait incorporer mon commerce.

Les parts de la CIE JOHN T. LYONS (Inc.) sont préférentielles — n'engageant à aucune responsabilité et garantissant 8%.

Pour mes intérêts dans cette compagnie, je n'ai reçu que des parts communes, et je ne retirerai pas un seul sou en dividendes sur ces parts avant que la Compagnie ait réalisé des profits suffisants pour payer 8% sur les parts préférentielles.

Vous ne courez donc aucun risque en plaçant vos économies dans des parts préférentielles de cette Compagnie.

J'aimerais à m'entretenir plus au long sur ce sujet avec vous.

Que vous ayez l'intention de faire un placement ou non, envoyez-moi votre nom et votre adresse sur une carte postale, et je me ferai un plaisir de vous expédier mon prospectus, ainsi qu'un petit livret intitulé "Comment faire fructifier votre argent. Ecrivez-moi aujourd'hui même.

JOHN T. LYONS, Président.

The JOHN T. LYONS CO., (Inc.)
No 6, RUE BLEURY, MONTREAL



12 POUR $1.00

Sur réception d'une piastre, j'enverrai franco douze volumes choisis parmi les ouvrages des romanciers les plus célèbres : Les Fiançailles d'Yvonne—Vengeance de Femme, en 2 vols—La Capitaine—La Cosaque—Le Missel de la Grand'Mère — L'Ami du Château — La belle Tiennette—La Fiancée du Tueur de Lion — Le Mendiant Noir — La Lanterne Rouge — L'Enveloppe Noire — Chagrin d'Aimer — La Dame d'Auteuil—La Voleuse d'Enfants—Le Secret du Blessé—Le Compagnon Invisible—Mariage aux Roses — Les Dix-sept ans de Marthe — La Bruyère d'Yvonne — La Langue de Mme Z.—Cœur de Sceptique—Un Mariage de Confiance — La Fille des Vagues — Amour d'Enfant, Amour d'Homme — La Vierge des Maquis — Un numero specimen sera expédié franco à toute personne qui m'enverra dix cents. Adressez :

DEOM FRERE,
1877, rue Ste-Catherine, Montréal



NOTRE DÉPARTEMENT D'OPTIQUE

est très complet — Verres de toutes sortes — montures ordinaires ou de luxe — Grande variété — Prescriptions d'oculistes remplies avec exactitude

NARCISSE BEAUDRY & FILS

BIJOUTIERS, HORLOGERS, OPTICIENS

212, rue St-Laurent, MONTREAL

FERDINAND MORETTI

TAILLEUR FASHIONABLE

IMPORTATIONS DIRECTES d'Europe, des étoffes les plus nouvelles et de la plus indiscutable élégance

COUPE GARANTIE

Téléphone Bell MAIN 2681

1658 rue Notre-Dame

(2 portes de la cote St-Lambert)



SIROP DU DR LÉONARD

Spécifique pour les coliques des enfants, Diarrhée, Dyssenterie, Dentition douloureuse et difficile, Toux, Rhume, et toutes maladies des poumons.

En vente chez tous les pharmaciens. PRIX : 25 cts

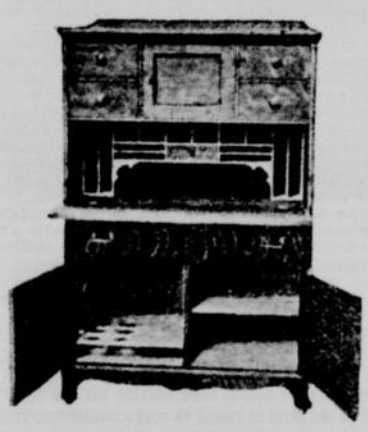
Préparé par

La Cie Chimique "Léonard"

3141, rue Notre-Dame, MONTREAL

LE

"Bachelor"



Prix : $26.50

Un cabinet créé spécialement pour les célibataires — hommes ou femmes. — C'est une combinaison de chiffonnier, de table à écrire et de buffet, avec de petits tiroirs pour les cravates, les cols, les manchettes, etc., et un plus grand pour les vêtements. La table-écritoire est à compartiments pour les différents genres de papeteries, et le buffet-dressoir rend agréable la vie de célibataire. C'est un meuble qui sera d'une extrême élégance dans n'importe quelle chambre, et sa commodité le rendra indispensable. Il est fait en noyer coupé et magnifiquement fini.

Manufacturé spécialement pour

RENAUD, KING & PATTERSON

Coin des rues Guy et Ste-Catherine

MONTREAL

Des instruments de musique en général

DE L'ETUDE DES INSTRUMENTS

DE l'Education Musicale, par Albert Lavignac, nous extrayons les conseils très pratiques suivants :

Bien que sachant que je me trouve ici en opposition d'avis avec la plupart des professeurs spéciaux, je ne conseillerai jamais de faire entreprendre à un enfant qu'on ne désire point exhiber comme phénomène dans les fêtes foraines et les cirques, l'étude d'un instrument quelconque avant l'âge de six ans au minimum. Cela m'apparaîtrait comme une pratique barbare, et je n'en veux point être complice. Le solfège, si l'on veut; un instrument, non. Cela n'empêche pas de les laisser s'amuser à tapoter sur un piano, si tel est leur bon plaisir de petits enfants (et ce qu'on devra d'ailleurs leur interdire plus tard), mais leur en imposer l'étude me semble monstrueux, et de plus absolument inutile.

Il y a toujours là, si faible qu'elle soit, une certaine somme de fatigue physique, de force dépensée d'une façon anormale, au détriment de la croissance, et aussi une contention d'esprit qu'on doit leur épargner, puisqu'elle n'est pas absolument nécessaire et pourrait leur être nuisible. Avant de faire des artistes, il faut faire des hommes et des femmes, c'est-à-dire, pour l'instant, des petits garçons et des petites filles, bien constitués, solides et capables de supporter plus tard le notable surcroît d'efforts physiques et cérébraux qu'apportera inévitablement à leur éducation générale, sans que celle-ci doive en souffrir ni en être amoindrie, — j'insiste sur ce point, — l'adjonction d'une éducation artistique, musicale ou autre, avec les études diverses qu'elle comporte.

Ils ont bien assez jusque-là d'apprendre à lire, un peu à écrire, à compter sur leurs petits doigts, et à débiter de mémoire quelques courtes fables ou pièces de vers à leur portée enfantine. Leur en demander plus serait mal compris. Ce serait compromettre l'avenir.

Ceci dit, voyons d'abord d'une façon générale quels sont les moyens les plus propres à former un bon instrumentiste.

Lorsqu'un jeune artiste se dispose à faire choix d'un instrument, ou lorsqu'on entend le guider dans ce choix, il y a lieu de faire entrer en ligne de compte non seulement ses goûts et ses sympathies, mais aussi ses aptitudes physiques, et encore d'autres considérations, telles que : le temps dont il lui est matériellement possible de disposer chaque jour pour ses études musicales; le but exact qu'il se propose, qui peut être aussi bien d'arriver simplement à ce qu'on appelle un "talent d'amateur", qu'à viser à une "virtuosité d'artiste" ; le milieu social dans lequel il vit, qui peut être de nature à favoriser ses études, ou au contraire à les entraver, etc. Tout cela est très délicat, très important aussi, et ne doit pas être laissé aux hasards d'une impulsion irréfléchie, sans quoi on s'expose à des mécomptes qu'on aura lieu de regretter plus tard, quand il ne sera plus temps d'y revenir.

Le but de ce chapitre est justement de prémunir l'élève ou ses conseillers naturels, parents ou professeurs, contre des entraînements ou des erreurs de ce genre, en leur faisant connaître par avance et avec une certaine précision les exigences particulières de telle ou telle étude.

Il est clair que celui qui ne veut faire du culte de l'art qu'un objet d'agrément ou de luxe, peut fort bien se laisser guider uniquement par ses penchants ou ses prédilections vers un instrument ou un autre; le pire qui puisse lui arriver, c'est de ne jamais s'élever jusqu'à la perfection, qui n'est pas pour lui une nécessité. Mais il en est tout autrement de celui qui entend faire de l'art sa carrière, car il est tenu par cela même à mettre en première ligne les qualités naturelles dont il est doué et dont il peut tirer parti. En un mot, il faut que chacun sache bien ce qu'il veut et ce qu'il peut, et ce n'est pas là une difficulté insurmontable, puisqu'il s'agit simplement, avant d'aborder l'étude d'un instrument, de savoir jusqu'à quel point il vous convient, la somme de travail qu'il vous imposera, et le résultat qu'on en peut espérer.

Une fois le choix de l'instrument arrêté, il reste à savoir quelle est la façon la plus convenable et la plus profitable d'en entreprendre et poursuivre l'étude. Or, comme il est un certain nombre de principes fondamentaux qui s'appliquent indistinctement à l'étude de tous les instruments, nous allons d'abord tenter de les réunir ici, afin d'éviter les redites, nous réservant de traiter, dans les subdivisions de ce même chapitre, de ce qui est particulier à chaque famille instrumentale ou à chacun de ses membres considéré isolément.

◆ ◆ ◆

La première chose à prendre en note, c'est que l'étude d'un instrument, quel qu'il soit, doit être mise en train tout doucement, paisiblement, sans brusquerie, en procédant par très courtes périodes, assez courtes pour ne jamais laisser arriver la fatigue. Je précise pour mieux me faire comprendre: il ne faut pas que la venue de la fatigue soit l'indication de la cessation momentanée du travail; ce serait trop tard; il faut l'avoir pressentie, et savoir s'arrêter avant même qu'elle se soit manifestée. — Ceci est d'une importance capitale.

Puis, peu à peu, très graduellement, on augmentera la durée des périodes d'étude, mais toujours en évitant soigneusement de les prolonger jusqu'au moment où on pourrait craindre de voir apparaître la lassitude.

Ce n'est que lorsqu'on est déjà très aguerri dans la pratique de son instrument qu'il peut devenir bon de braver la fatigue, de donner de temps à autre un coup de collier, et alors, souvent, cette façon de procéder, employée exceptionnellement, peut amener de rapides progrès. Mais dans les études élémentaires, elle ne vaut rien, c'est la pire de toutes. Le travail doit être régulier et modéré.

De là la nécessité de le fractionner et de le répartir sagement entre les différentes parties de la journée.

Toutes les indications que nous pourrons donner par la suite, d'étude d'un quart d'heure, d'une demi-heure, d'une heure, etc., restent donc subordonnées à cette règle invariable, que pendant les premiers mois, tout au moins, il ne faut jamais pousser le travail jusqu'à la fatigue, mais s'arrêter à temps, se reposer, et reprendre.

◆ ◆ ◆

Il faut prendre de suite l'habitude d'étudier lentement, ne pas se laisser aller au plaisir de lancer des gammes ou des traits rapides; on n'apprend ainsi qu'à barbouiller. Toujours "s'écouter" et rechercher la bonne qualité du son.

Ne jamais travailler, même quelques minutes, sans penser à ce que l'on fait, au but à atteindre; si l'attention n'y est plus, si l'on sent qu'on pense à autre chose, ce qui est encore un genre de fatigue, il vaut mieux interrompre et recommencer plus tard. Même pour le travail le plus élémentaire, celui des gammes par exemple, cette condition est indispensable; le travail fait avec l'esprit distrait ne profite pas, c'est une perte de temps.

◆ ◆ ◆

En travaillant quoi que ce soit, exercices élémentaires ou plus avancés, études, morceaux, comme aussi en déchiffrant, toujours marquer la mesure d'une façon quelconque: pour le chanteur ou le solfégiste, c'est en battant la mesure avec la main droite, comme le fait le chef d'orchestre avec sa baguette, mais sans aucune brusquerie, sans raideur, avec souplesse; pour celui qui joue d'un instrument à vent ou à archet, c'est par un imperceptible mouvement de la pointe du pied; pour le pianiste ou le harpiste, qui ne peuvent disposer ni du pied ni de la main, c'est en comptant à demi-voix les temps ou leurs subdivisions. Le chanteur ne doit pas marquer la mesure avec le pied, parce que cela communique toujours un léger ébranlement à la voix. Le pianiste non plus, parce qu'il prendrait ainsi l'habitude de la battre sur les pédales, ce qui produirait par la suite l'effet le plus désastreux.

◆ ◆ ◆

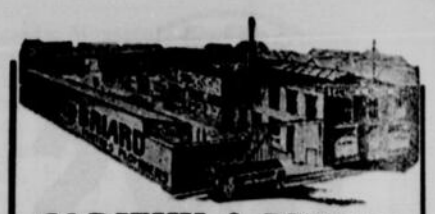
A quelque degré des études que ce soit, ne jamais viser à provoquer l'étonnement par des tours de force et des difficultés vaincues; il faut laisser cela aux "clowns". On doit considérer toujours le mécanisme comme un moyen; le but, c'est d'intéresser et de charmer. Il vaut donc mieux jouer toujours des morceaux au-dessous de sa force présente, les jouer en mesure, correctement, intelligemment et avec l'expression qui leur est propre, plutôt que de s'attaquer à des compositions trop difficiles qu'on interprète médiocrement.

Aux lecteurs musiciens de l'Album Universel.

NOTE. — Dans la valse "Elégante", composée par M. Roméo Poisson et gracieusement dédiée aux lecteurs de l'Album, il s'est malheureusement glissé plusieurs incorrections, dues à l'inadvertance du copiste.

Ces incorrections, qui, du reste, n'affectent en rien l'essence de la pièce, sont si évidentes, qu'il sera facile à chacun de rétablir: 1o la ligne supplémentaire — do — oubliée dans l'accompagnement de la 9e, 10e, 13e, 29e mesure du 1er motif; 16e du 2e; 3e du 3e; 2o la ligne supplémentaire — mi — dans la 2e et 3e mesure de la dernière partie; 3o lire: fa, si, ré à la 4e mesure de la 2e portée; 4o ajouter do au 2e et 3e temps de la 6e mesure et do à la 7e de la 4e portée, main droite, ainsi que ré blanche pointée et liée, à la 11e et 12e mesure de la 1ère portée, deuxième page.

Nous prions l'auteur d'accepter nos excuses pour des erreurs qui, du reste, ne se renouvelleront plus.



CADIEUX & BRIARD

Maitres - Plombiers

TEL. BELL EST 1819

Poseurs d'Appareils de Chauffage à Vapeur, à Eau Chaude et à Gaz, Système de Ventilation, Lumières et clochettes électriques, Toitures métalliques et en ardoises, Corniches en cuivre "copper" et en tole galvanisée. Couvertures en gravois (garantis pour 10 ans).

807, St-Dominique

Jos. R. Mainville, L.L.B.

BUREAU : Edifice "La Presse" Rue Saint-Jacques TEL. MAIN 977

NOTAIRE

LE SOIR : Coin Rachel et Av. de l'Hotel de Ville TEL. EST 945

TEL. BELL EST 1702 TEL. DES MARCH. 297

L. R. Montbriant

ARCHITECTE, A.A.P.Q.

Mesureur et Evaluateur — No 230 rue St-André Montréal

TEL. EST 4036

A. Carrière

PEINTRE de Maisons et d'Enseignes, Décorations et Tapisseries

851 rue St-André Montréal

FÉLIX LABELLE THÉODULE LESSARD

Labelle & Lessard

ENTREPRENEURS GENERAUX

TEL. BELL MAIN 2866 Bureaux : 71a St-Jacques

Latreille & Frère

CONTRACTEURS EN PIERRE

129 rue Mitchison Montréal

TEL. MAIN 722 RES. ST-LAMBERT MAIN 42

Lacasse Rousseau

INGENIEUR ELECTRICIEN

Gérant The Canada Electric Co. — 55 rue St-François-Xavier MONTREAL

TEL. BELL EST 1420

Brouillet & Lessard

CONTRACTEURS EN BOIS

79½ rue St-Elizabeth Montréal

Jos. Daniel

CONTRACTEUR DE BRIQUES

140 rue Sherbrooke Montréal

TEL. EST 3611 RESIDENCE TEL. EST 1208

T. Lessard

Ci-devant Lessard & Harris

Ingénieur mécanicien, Plombier et poseur d'appareils à eau chaude

191 RUE CRAIG EST MONTREAL

$3.00 $3.50

LA CHAUSSURE

A cette saison où la température est changeante, il faut être bien chaussé. Venez essayer une paire de nos chaussures en dongola, en cuir vernis, semelles épaisses, et vous serez confortable pour les sorties d'automne.

A. LECOMPTE, Jr

Ste-Catherine et Sanguinet, Montréal

TEL. EST 3658

ORDRES PAR LA MALLE

$3.00 $3.50

"MAISON DE CONFIANCE"
UN SEUL PRIX



FOURRURES

NOUS INVITONS LES DAMES à visiter notre Exposition de Fourrures, Manteaux, Collerettes, Etc. ¶ Nous n'avons qu'un seul prix marqué en chiffres compris de tous. ¶ Toutes nos marchandises sont de la fabrication de notre maison, et ce que nous garantissons verbalement est GARANTI par écrit.

TELEPHONE MAIN 3163

O. NORMANDIN
274, rue Saint-Laurent
220, rue Saint-Jacques

Petite science---Petits travaux

La gravure sur oeuf. — Un brin de chimie pour commencer. Prenons un oeuf, vidons-le d'une façon aussi parfaite que possible au moyen d'un petit trou, que nous reboucherons ensuite avec un peu de cire blanche préalablement liquéfiée en la chauffant.

Ecrivons un nom, une date, ou dessinons n'importe quelles figures sur la coquille d'oeuf, en nous servant d'une grosse plume ou d'un pinceau même, trempés dans du vernis, dans de la cire fondue ou dans du suif.

Mettons dans un vase de verre ou de porcelaine suffisamment grand pour que l'oeuf puisse y plonger, du vinaigre très fort ou de l'acide chlorhidrique étendu d'eau. Maintenons l'oeuf au fond de ce bain à l'aide d'une lame de verre... et attendons. Trois heures environ après notre petite opération, ce que nous aurons écrit ou dessiné apparaîtra en relief sur la coquille, que l'acide aura rongée, amincie, partout où les traits ne l'isolaient pas du bain. Retirons très doucement la coquille d'oeuf et laissons-la sécher à l'air, de façon à ce qu'elle retrouve, sinon son épaisseur réelle, du moins une solidité... relative.

La sculpture au couteau. — La sculpture scandinave ou sculpture au couteau est à la portée de tous. Elle demande seulement un peu de goût dans le choix de l'ornementation, un peu de soin dans sa préparation, dans le travail même. Comme matériaux et outils: des plaquettes ou des objets de bois blanc à orner, un poinçon, du papier calque, et à poncer un couteau court à lame recourbée en hachette. Disons de suite que le couteau spécial n'est pas indispensable. On peut faire l'amusant travail que nous allons décrire avec un très bon et solide canif.

Choix du bois. — Les bois qui se prêtent surtout à ce genre de décoration sont les bois blancs, tendres à travailler, tels que l'épinette blanche, le peuplier et le sapin. On peut se les procurer facilement.

Préparation du bois. — Les vernis. — Le bois devra être poncé avec soin, puis verni au tampon soit avec un vernis de couleur foncée: violet, vert, ébène, vieux chêne, vieux noyer, etc., soit avec un vernis de teinte plus chaude, plus claire, plus lumineuse: geranium, outremer, mandarine, vert anglais, etc. Un vernis au pinceau peut aussi être employé, mais s'il est plus facile à appliquer, il est loin d'avoir la régularité de fond du vernis au tampon. Nous préférons donc celui-ci.

Le dessin. — Le vernis étant posé sur la surface à décorer, on le laissera parfaitement sécher, puis on tracera le dessin à obtenir par la sculpture. Ce dessin sera composé ou rapporté. Dans le premier cas, un léger trait au crayon indiquera la composition; dans le second cas, on décalquera le dessin et on le rapportera sur le bois, soit en piquant légèrement les lignes avec le poinçon (ou une épingle), soit en ponçant, comme on le fait pour les dessins de broderie à imprimer sur tissu.

La silhouette. — Le dessin étant tracé, on silhouettera les ornements au moyen de la pointe du couteau ou du canif, fortement appuyée sur le bois où elle doit creuser un sillon. Ce silhouettage est très important. De sa rectitude, du soin avec lequel il aura été fait, dépendra le fini de l'ouvrage. C'est une question de pratique.

La sculpture. — Ensuite, on soulèvera le bois contenu intérieurement entre les traits du dessin, de façon à écailler le bois, qui apparaîtra bientôt dans sa blancheur naturelle, se détachant sur le fond de couleur. Les parties de bois ainsi entaillées seront laissées telles que sans les polir; cette naïve et rustique sculpture, qui rappelle les étranges oeuvres du XIIIe siècle, donne son effet d'originalité justement par l'opposition et les teintes du poli.

La décoration. — Avec des feuillages, des fleurs, on obtient des dessins d'ensemble charmants, plus peut-être qu'avec un dessin courant, régulier dans ses lignes. Essayez, charmantes lectrices!

La pyrogravure. — On peut pyrograver les contours du dessin, soulignant ainsi d'un large trait plus ou moins noir, le bord des feuilles ou des fleurs, les nervures, etc.

Ce qu'on peut embellir avec la sculpture au couteau. — A l'exposition de Paris, en 1900, un des salons de la section scandinave était ainsi décoré de grands panneaux de bois teintés noyer clair, sur lesquels s'enlevaient en blanc des branches de chêne garnies de leurs feuilles et de leurs glands. Depuis, on a appliqué cette sculpture rustique à diverses ornementations. On en orne des meubles de campagne ou de menus objets de fantaisie. On en fait aussi de ravissantes frises de hall, de salle à manger, de galerie, etc. On emploie pour cela tout simplement une planche de sapin assez épaisse, large de la largeur qu'on désire donner à la frise, et sur laquelle court un dessin décoratif.



COUTELLERIE
USTENSILS EN AGATE OU NICKEL
CAGES D'OISEAUX
FERRONNERIE GENERALE
PEINTURE
VITRES
TELEPHONE EST 1855

MAISON DE CONFIANCE
Wilson, Rousseau & Cie
167, RUE ST-LAURENT, coin Dorchester
ESCOMPTE SPÉCIAL AUX INSTITUTIONS.



La Codiline
Soulage IMMÉDIATEMENT ET Guérit A JAMAIS .....
Le Mal de Dents
DÉCOUVERTE SCIENTIFIQUE NOUVELLE DU
Docteur JOS. VERSAILLES
395 Rue Rachel, coin St-Denis Téléphone, EST 848

PATENTES Obtenues Promptement
Avez-vous une idée? Si oui, Demandez le GUIDE DE L'INVENTEUR qui vous sera envoyé gratis par MARION & MARION, Ingénieurs-Conseils.
Bureaux : Edifice New York Life, Montréal et 907 G Street, Washington, D. C.



Envoyez vos Commandes
PAR LA POSTE
à Simpson's

Etes-vous économe? Aimez-vous à voir votre famille habillée élégamment pour peu d'argent? Est-ce que des beaux meubles et beaucoup d'autres choses utiles et confortables vous sourient? Il n'y a qu'un seul chemin:

Notre Catalogue
GRATIS

C'est notre vendeur silencieux. Les marchandises et les prix y décrits parlent pour eux-mêmes. Nous garantissons entière satisfaction ou remboursons votre argent. Ecrivez pour notre catalogue, nous l'enverrons gratuitemement.

Ecrivez sans délai.

The Robert SIMPSON Company Limited
TORONTO, CANADA

UNION TYPO 10

La veilleuse en nickel "Montreal Beauty"



Employée de préférence à la lumière électrique et au gaz pour chambre de bains, pour passage, pour chambre à coucher, etc.

Elle donne une lumière douce, ne fatigue pas la vue, ne jette ni odeur ni fumée, brûle le pétrole ordinaire, et ne coûte qu'un quart de cent par nuit. Hautement recommandée par des médecins éminents, pour chambre de malade.

Prix, 75 cents

PAR LA MALLE, 10 CENTS EXTRA

En gros et en detail

L. J. A. SURVEYER

6, rue Saint-Laurent



EDMOND HARDY

Musique et Instruments de Musique

REPARATIONS DE TOUS GENRES.
Fournisseur des Maisons d'Education.

Seul agent pour C. Mahillon & Cie, Bruxelles; Couesnon & Cie, Paris; Jerôme, Thibouville, Lamy & Cie, Paris; etc. Attention spéciale aux commandes par la malle.

1686, rue Notre-Dame
Succursale **1814, rue Sainte-Catherine**

SIROP D'ANIS GAUVIN



DÈS le plus jeune âge vous devez voir à ce que vos enfants jouissent d'un bon sommeil si vous voulez qu'ils deviennent forts et vigoureux.

Le Sirop d'Anis Gauvin

augmentera, régularisera et procurera un sommeil abondant et régulier à tous ceux qui le prendront régulièrement.

En vente partout à

25 cents.

Jugez par vous mêmes !



NOUS GARANTISSONS que vous ne trouverez pas, à prix égal, un café qui, de loin, approche la qualité qui vous est offerte dans le **"Café de Madame Huot"**. Ce café est la combinaison de plusieurs variétés de cafés supérieurs possédant chacun quelque qualité spéciale recherchée par les gourmets. C'est cet ensemble de qualités que vous appréciez à la tasse lorsque vous dégustez

Le "Café de Mme Huot".

1 livre à 40 cts.
2 livres à 75 cts.

Gros : E. - D. MARCEAU,
281 - 285, rue St-Paul,
MONTREAL

Le bien-être chez soi

Contre les puces. — La première chose à savoir pour se défendre contre ces insectes si désagréables, c'est où se passe la première partie de leur existence. La larve de la puce est un petit ver blanc allongé, qui sort au bout de six jours de l'oeuf pondu par la femelle dans les fentes des planchers et les replis des tapis mal nettoyés.

Avant de se transformer en nymphe, cette larve se nourrit des cadavres des mouches et d'autres substances animales qu'elle cherche dans la poussière des appartements.

Par conséquent, pas de poussière, pas de puces.

Le moyen le plus efficace pour s'en préserver, est donc un balayage soigneux tous les jours et partout, sous les meubles et dans les coins; par précaution, répandre sous les lits de la poudre de pyrèthre bien sèche.

Les puces des chiens. — Pour préserver les chiens des puces, on peut leur donner comme niche un ancien fût de pétrole, défoncé par un bout, couché et bien calé entre des pierres.

L'odeur du pétrole éloigne absolument les puces sans incommoder le chien.

Les punaises. — C'est surtout dans les vieilles maisons, dans les appartements secs et chauds, exposés au midi, qu'elles habitent de préférence. Il y en a davantage sous les combles que dans les étages inférieurs.

Nous devons à la vérité de déclarer, dussions-nous blesser quelques susceptibilités, que la présence continue de punaises dans une maison accuse ordinairement peu de soin de la part de la ménagère. Leur nombre est en raison inverse de l'activité de celle-ci.

Les punaises, comme tous les insectes, aiment la tranquillité, elles ne souffrent guère qu'on les inquiète dans la retraite qu'elles se sont choisie.

Les persécutions les font fuir.

Le premier de tous les moyens pour se débarrasser des punaises, c'est de les tracasser en visitant souvent les literies, les rideaux de lit, en décrochant les tableaux qui ornent les chambres à coucher, en démontant de temps en temps le bois de lit.

C'est de faire une chasse incessante dans les fentes des tentures, le long des lambris, des plinthes, autour des chambranles des portes.

Le plus puissant insecticide est l'oeil de la maîtresse de maison.

Cependant, il peut arriver que, malgré tous ces soins, on soit envahi par une légion de ces bestioles; le meilleur, en ce cas, est de faire remettre l'appartement à neuf, par le propriétaire, si possible.

Il existe un nombre illimité de mixtions composées par les pharmaciens, les droguistes, les peintres; or, toutes ces mixtions doivent leur efficacité, la plupart du temps réelle, à une dose plus ou moins forte soit d'acide arsénieux, soit d'arséniate de soude, ou de bichlorure de mercure, ou de sublimé corrosif.

C'est donc l'arsenic ou le sublimé qui constitue la base essentielle du meilleur insecticide. Toutefois, il faut apporter la plus grande prudence dans le maniement de ces produits et ne jamais perdre de vue qu'ils renferment d'énergiques poisons.

Les mouches. — Rien n'est plus désagréable et malsain que ces tourbillons de mouches qui voltigent et se posent partout, même dans les aliments.

Il peut être malsain de se servir pour les détruire de préparations empoisonnées, une mouche atteinte peut voler encore quelques instants, puis vient tomber où la mort la surprend, dans une casserole ouverte, sur un fruit qu'elle contamine.

Quels sont les endroits de prédilection des mouches pour y déposer leurs oeufs?

Les fumiers et les cabinets d'aisance.

Il est donc absolument essentiel, à la campagne, de veiller à l'enlèvement quotidien du fumier dans les étables, les écuries, etc., et d'avoir soin que le fumier soit aussi éloigné que possible de l'habitation.

Pour éloigner les mouches de la maison, mettez dans de l'eau un peu d'acide carbolique, de telle sorte que la solution soit très faible, mais l'odeur assez prononcée.

Passez cette solution sur les fenêtres, et les mouches fileront en toute hâte.

Une ou deux plantes de ricin sur le rebord de la fenêtre empêchent les mouches d'entrer dans la chambre.

Pour les empêcher de déposer leurs ordures sur les dorures des cadres et les suspensions, frotter ceux-ci tous les quinze jours avec de l'huile de laurier.

Pour les cabinets d'aisance et les éviers, voici une excellente formule de destruction qui tuera la mouche dans l'oeuf:

Prenez une pinte de sulfate de fer, autant de sulfate de cuivre, quatre livres de chlorure de zinc et 30 grammes d'acide phénique, mélangez, et additionnez de 30 pintes d'eau, que vous versez en partie sur les éviers et en partie dans les cabinets d'aisance. Vous exterminerez ainsi tous les germes et serez débarrassés des mouches pour toute la saison.

B. PREVOST.

Un bienfait pour le beau sexe!

Poitrine parfaite par les

Poudres Orientales



les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix: Une boîte avec notice, $1.00; Six boîtes, $5.00. Expédiée franco par la poste sur réception du prix.

Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD, 1882 Rue Sainte-Catherine, MONTREAL
Aux E.-U.: Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.



Tél Bell MAIN 3541

Bastien & Brunelle

MARCHANDS - TAILLEURS

2028, rue Ste-Catherine

Toujours en main les dernières nouveautés de Londres et de New York

. . . . COUPE GARANTIE

CET ARTICLE S'ADRESSE AUX

GENS INTELLIGENTS

Notre offre de $500.00 publiée dans cette revue pendant les quatre dernières semaines, a prouvé surabondamment que le temps était passé où les gens croyaient qu'un seul remède pouvait guérir toutes les maladies. Pas un charlatan ni fabricant de remèdes à tous maux, n'a relevé notre défi.

Nous possédons 42 Préparations Végétales, Naturelles, sans poison; et nous garantissons que chacune de nos préparations peut guérir une maladie, (ou plus.)

Nous conduisons un Laboratoire scientifique, et non une officine secrète de remèdes patentés, et ne publions pas de certificats, préférant guérir tout simplement nos malades.

Après un examen minutieux de votre cas, notre médecin spécialiste vous répondra, si oui ou non nos préparations peuvent guérir ces cas. Nous préférons toutefois être consultés par les malades qui ont abandonnés même l'espoir d'une guérison, et désirant acquérir par tout le Canada, la même réputation que nous avons déjà à Montréal, tout en aidant au soulagement des maladies, voici ce que nous proposons:

LISEZ ATTENTIVEMENT

Aux cinq (5) premières personnes malades) dans chaque ville, village, ou campagne qui nous enverra avec cette annonce, un timbre de deux centins, et un état détaillé de sa maladie, quelle qu'elle soit) nous donnerons les moyens de se guérir à peu de frais ou même pour rien, comme nous l'expliquerons sur notre réponse. Rappelez-vous que nous avons des remèdes spéciaux pour chaque maladie.

Voulez-vous profiter de cette offre bona-fide? si oui, écrivez immédiatement au

Laboratoire de Remèdes et Produits Végétaux Laliberté
136 ST-DENIS, MONTREAL, Can.



LE FAVORI DES GARDE-MALADES

Milton L. Hersey, M. A. Sc., analyste officiel du gouvernement, certifie la pureté des ingrédients et l'excellence de la combinaison pharmaceutique employée pour le

WILSON'S INVALIDS' PORT.

JE certifie par les présentes que j'ai analysé le WILSON'S INVALIDS' PORT, et que j'ai constaté qu'il contenait ce qu'il y a de mieux en fait de vin d'Oporto et d'extrait d'écorce de Cinchona, comme principes actifs. Ceux-ci sont mélangés dans les proportions voulues pour en faire un excellent apéritif et un tonique et fortifiant des plus agréables.

Milton L. Hersey

Partout, chez les pharmaciens.

Grosse bouteille, $1.00. **Six bouteilles, $5.00.**

NOS DENTS sont très belles, naturelles, garanties.



Institut Dentaire Franco-Américain (Incorporé)
182, St-Denis, Montréal

LA CURE DU Dr CHAGNON

LA GRIPPE
MAUX DE TETE, NEVRALGIE, RHUMATISME, Etc.
EST INFAILLIBLE
Si votre pharmacien n'en a pas, envoyez 25c. en timbres du Canada ou des E.-U., et vous en recevrez une boite par le retour de la malle.
CHAS. E. CHAGNON. Arctic, R. I.

Soyez Bien Mis



Je vous enverrai, franc de port, sur réception de $2.00, ce qu'il y a de plus chic et de plus nouveau en fait de mercerie, le tout valant

$3.00 Pour $2.00

et consistant en

1 Chemise de choix
1 paire de Manchettes
1 Collet
1 paire de Bas
1 Cravate dernier modèle
1 paire de Bretelles
2 Boutons pour chemises
1 paire de Boutons de Manchettes, or plaqué
1 Agraffe pour Cravate, breveté

Liste de prix expédiée gratis sur demande.

Cette offre est faite dans le but de vous convaincre que je puis vous expédier par malle, à des prix défiant toute compétition, ce qu'il y a de plus nouveau en fait de merceries pour hommes. Spécifiez grandeurs avec votre commande.

Adressez
M. BEAUPRE, 1718, rue Ste-Catherine, Montréal



Palmer & Son

1745 RUE NOTRE-DAME
TELEPHONE MAIN 391

Coiffeurs - Artistes

Nous faisons et tenons le stock le plus considérable de POSTICHES, TOUPETS, TRANSFORMATIONS, POMPADOURS et ONDULATIONS.

Nous sommes les plus forts importateurs, et nous avons le plus bel assortiment de cheveux naturels frisés et droits, les teintes les plus brillantes, les dessins et modèles les plus exclusifs.

Nos salons de coiffure sont les mieux aménagés.

MANICURE, MASSAGE, VIBRASSAGE.

Catalogue Gratis — Commandes par la poste demandées.

La grande majorité des maladies viennent de la pauvreté du sang. C'est pour cela que

LE ROBUR

en rendant au sang les éléments qui lui manquent, guérit tant de maladies. Le Robur se vend sous trois formes ; Robur liquide, $1.00 ; Robur granulé, 50c ; Robur en perles, 50c.
Essayez aussi
Les Tablettes "ROBUST", Purgatives, 25c.
C. BEAUPRE, 73 Desery, MONTREAL, et partout.



La Veine du Roi

LES Anglais d'Angleterre ne s'alarment pas trop des graves maladies ou des simples malaises qui s'emparent de leur souverain. On l'a bien vu lors des fêtes du couronnement. Quand l'univers entier croyait à la mort prochaine d'Edouard VII, les industriels de Londres n'en continuaient pas moins à consolider les estrades d'où les curieux pourraient admirer le cortège triomphal.

De fait, le roi d'Angleterre échappa, quand il aspirait au trône, à tant de périls divers que ses sujets peuvent le croire destiné à parfaire de grandes choses en un règne de longue durée.

Tout enfant, Edouard, assistant à une partie de chasse, s'éloigna de la ligne des tireurs et fut exposé à essuyer un coup de feu du comte Conning. Un serviteur se trouva là, à point nommé, pour renverser d'une bourrade le royal marmot et... recevoir en plein visage toute la charge de plomb.

Plus tard, à l'âge de seize ans, il escaladait une montagne, accompagné de son frère Alfred et d'un précepteur, quand un faux pas lui fit perdre la position verticale pour tomber sur le ventre. Il glissa sur une pente de cent pieds de long, entraîné vers un précipice. Mais ses doigts rencontrèrent à temps une racine de bruyère qui l'arrêta dans sa course à la mort.

Chéri du destin.

Le destin le protégea d'une manière plus évidente encore en 1861, lors de son romanesque mariage avec la princesse Alexandra. Quelques jours après sa première rencontre avec son élégante et douce fiancée, le prince de Galles était au château d'Heidelberg, attendant celle qu'il avait choisie.

Une porte s'ouvre, livrant passage à la jeune fille. Edouard se lève, empressé comme tous les amoureux, et va faire sa cour à la "bien-aimée". Une minute après, un lustre se détache du plafond et vient s'abattre sur le fauteuil que le prince venait de quitter.

Le siège fut mis en morceaux par la masse de verre et de métal, pesant plus de cent kilos !

Les accidents auxquels fut exposé le fils aîné de la reine Victoria, et d'où il sortit toujours indemne de façon quasi miraculeuse, sont innombrables.

En 1874, son yacht vient se briser contre le yacht du duc de Rutland. Le candidat au trône s'échappe heureusement de la collision.

Peu après, le prince, habile nageur, se baigne dans la mer Morte, quand une crampe malencontreuse lui fait pousser des cris d'appel. Un soldat lui tend la main et le ramène à la rive.

Puis ce sont les chevaux qui jurent la perte du prince de Galles. L'un prend le mors aux dents et va culbuter son cavalier dans un fossé. L'autre se cabre, se renverse, piétine le prince. Edouard garde la chambre durant quelques jours... et remonte en selle.

Deux fois sauvé des eaux, Edouard VII faillit périr par le feu. Lors du grand incendie qui éclata, il y a quelques années, au château de Marlborough, il avait suivi les pompiers au milieu des flammes. Trois planches cédèrent sous ses pieds. Il allait disparaître dans la fournaise, quand il eut la chance de s'accrocher à une poutre. Lorsque l'on vint à son secours, il déclara simplement que son étreinte à la pièce de bois lui avait paru un peu longue et un peu chaude.

En juillet 1898, dans le château du baron Ferdinand de Rothschild, le prince glisse du haut en bas d'un escalier. Et sa chute ne lui vaut qu'une légère fracture au genou.

Puis le fou Sipido tire sur lui avec un mauvais pistolet !

On connaît, enfin, toutes les phases de la terrible opération qu'a supportée, l'an dernier, le roi des Trois Iles. Déjà, en 1871, la fièvre typhoïde l'avait mis si mal en point que les journaux annoncèrent sa mort. Mais il fait la nique à tous les médecins du monde.

Comme on l'a vu, le prince de Galles avait vraiment la "vocation" de monter sur le trône. C'est un roi "veinard". Mais peut-être souhaite-t-il, maintenant, que la Providence se repose un peu en ce qui le concerne. Avouons qu'il a bien le droit de régner sans accidents !

BONNE FAVEUR

La faveur dont jouit le **Baume Rhumal** auprès de tous les malades atteints de rhume, toux, grippe, bronchite, est due à sa grande rapidité d'action et à son insurpassable efficacité.

TRAVAILLEUSES

Leur lourde tâche rendue facile—Déclarations intéressantes d'une jeune Dame de Québec, et d'une autre de Beauport, Qué.



Toutes les femmes travaillent ; quelques-unes au foyer, quelques-unes à l'église et d'autres dans le tourbillon du monde. Et il en est des milliers qui peinent pour gagner leur pain quotidien, dans les magasins, les ateliers et les usines.

Toutes sont sujettes aux mêmes lois physiques ; toutes souffrent également des mêmes maux et la nature de leurs devoirs, dans beaucoup de cas, les conduit rapidement dans les horreurs de toutes sortes d'affections féminines, maladie des ovaires, ulcération, affaissement, déplacement de la matrice, leucorrhée, ou peut-être irrégularité ou suppression des menstrues, occasionnant des maux de reins, nevosité, irritabilité ou lassitude.

Les femmes qui restent debout sont plus sujettes que d'autres à ces maux.

Elles ont surtout besoin d'un remède reconstituant, tonifiant, qui renforcie a l'organisme féminin et leur permettra de supporter facilement les fatigues quotidiennes ; de bien dormir la nuit et de se lever joyeuse et en bonne santé.

Qu'il est douloureux de voir une femme peinant pour gagner sa subsistance ou accomplir ses devoirs du ménage, quand elle souffre de maux de reins ou de tête ; elle est si fatiguée qu'elle peut à peine se tenir debout et chaque mouvement la fait souffrir ; tout cela est dû à un dérangement de l'organisme féminin.

Melle. Alma Robitaille, 75 St-François, Québec, Qué., écrit :

Chère Mde. Pinkham :—

"Le surmenage et de longues heures de bureau, compliqués d'un rhume négligé, occasionnèrent des troubles féminins très graves qui me rendirent finalement incapable de travailler. Je pensai alors à une amie qui avait pris le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham alors que sa santé était dans la même condition que la mienne, et j'en envoyai immédiatement chercher une bouteille. Je la pris plus deux autres avant d'obtenir une amélioration, mais après cela mon rétablissement fut rapide et je fus bientôt en état de retourner au travail. Je crois sincèrement que votre remède pour les femmes malades mérite des louanges et je suis heureuse de le recommander."—

Mademoiselle Clara Beaubien, de Beauport, Québec, écrit ;

Chère Mde. Pinkham :—

"Pendant plusieurs années je souffris de Leucorrhée qui épuisa ma vitalité, sapa mes forces et me causa de graves maux de tête, pesanteurs et épuisement, jusqu'à ce que la vie fût devenue pour moi un fardeau. J'essayai plusieurs remèdes mais je n'obtins pas de guérison radicale jusqu'à ce que j'eusse pris le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham. En deux mois j'étais beaucoup mieux et plus forte et en quatre mois j'étais rétablie, n'ayant plus d'écoulement désagréable ni douleurs. Aussi ai-je toutes les raisons de recommander le Composé Végétal et je le considère sans égal contre les maladies des femmes."—

Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham est un remède infaillible pour tous ces maux. Il renforcit les muscles appropriés et rend impossible le déplacement et ses horreurs.

Il fera rapidement disparaître les maux de reins, éblouissement, faiblesse, pesanteurs, désordres de l'estomac, mélancolie, taciturnité, horreur de la société—tous symptômes d'une même cause—et il vous rendra force et santé.

Vous pouvez raconter vos souffrances à une femme et recevoir un conseil utile gratis. Adresse : Mde. Pinkham, Lynn, Mass.

Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham guérit où d'autres échouent.



"Anse à l'eau" à Tadousac

DU NIAGARA A LA MER

Le voyage idéal à travers les merveilles du continent de l'Amérique.

Bateaux-Palais entre ROCHESTER, KINGSTON, CLAYTON, ALEXANDRIA BAY, à travers les MILLES-ISLES (la Venise Américaine) et la descente émouvante de tous les rapides du Saint-Laurent jusqu'à Montréal, d'où l'on prend le bateau pour QUEBEC, la MALBAIE, TADOUSAC, la RIVIERE DU LOUP et autres endroits sur la célèbre rivière du Saguenay dont l'attrait est incomparable de grandeur et de variété.

☞ Envoyez 6 cts pour les prospectus illustrés, à

THOS. HENRY, gér. du traffic
Montréal



LES VALISES FOURNIER

Vous assureront le confort en voyage. Les trois compartiments vous permettront de conserver chaque article à sa place et en parfait ordre. Tous genres et de tous prix.

J. E. FOURNIER
64, rue St-Laurent — 1964, rue Notre-Dame
Gros : au No 1663, rue Notre-Dame
Manufacture : 60, rue St-Jacques



Ecrivez pour nos prix et catalogues et mentionnez "l'Album Universel"

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

Le plus beau train de chemin de fer au Canada.

Le train

International Limited

a mérité son titre de "premier du pays" Il n'est dépassé par aucun, tant en vitesse, confort moderne ou régularité.

¶ L'"INTERNATIONAL LIMITED" part de la gare Bonaventure tous les jours à 9.00 hrs a. m., arrive à Toronto à 4.30, Hamilton 5.30, Niagara Falls, N.Y. 8.26, Buffalo 9.20, Boston 7.38, Detroit 9.30 et Chicago 7.20 le lendemain matin.

¶ Il consiste en wagons à vestibule, chars palais, dortoirs et buffet. C'est un des trains les plus rapides du monde entier, et vous ne devriez pas perdre l'occasion de le prendre pour voyager dans l'ouest.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,

DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, *9.00 a.m., *7.45 p.m.
PORTLAND, OLD ORCHARD, †9.00 a. m. *7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, - †7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, ‡9.30 a.m., *10.00 p.m.
OTTAWA, †8.45 a.m., *9.40 a.m., §10.00 a.m. †4.00 p.m., *9.40 p.m., *10.10 p.m.
SHERBROOKE, †8.30a.m, i1.40 p.m. †4.30 p.m. ‡7.25 a.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N. B., - ‡7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, *10.10 p.m.
WINNIPEG, VANCOUVER, * 9.40 a. m, * 9.40 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, †8.45 a.m., *2.00 p.m., *11.30 p.m.
OTTAWA, †8.20 a.m., †5.45 p.m.
JOLIETTE et ST-GABRIEL, - † 8.45 a.m. ‡8.50 a.m., i 2.00 p.m., †4.45 p.m.
ST-AGATHE, †9.00 a.m., §9.15 a.m., i1 25 p.m. †4.30 p.m., w 5.20 p.m., †5.30 p.m.
LABELLE, R 9.00 a.m., † 4.30 p.m.

* Quotidien. † Quotidien, excepté les dimanches M Mardi et jeudi. R Mardi et jeudi seulement. ‡ Dimanche seulement : Quotidien excepté le samedi. i Samedi seulement. w Vendredi seulement.

A. LALANDE agent des passagers pour la ville, Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques voisin du Bureau de Poste, Montréal.

Billets de passage sur steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

New York Central and Hudson River, R. R.

Les Trains quittent la Gare Windsor comme suit :

7.50 A.M. tous les jours excepté le dimanche. } Pour tous les points des Montagnes Adirondacks, Malone, Utica, Syracuse, Rochester, Buffalo, Albany, New-York et tous les points au Sud.
7.30 P.M. tous les jours. }

7.50 A.M. excepté le dim. }
10.20 A.M. excepté le dim. }
2.00 P.M. excepté le dim. } Train local pour Chateauguay, Beauharnois, et Valleyfield.
5.10 P.M. excepté le dim. }
6.10 P.M. excepté le dim. }
7.30 P.M. tous les jours. }
9.15 A.M. Dim. seulem't }

NOTE. — Le train de 7.50 a.m. n'arrête pas à Châteauguay.

Pour billets, horaires, accommodation de chars Pullman, et toutes informations, adressez-vous au bureau de la ville, 130 rue Saint-Jacques.

H. J. HÉBERT, Agent local pour la vente des billets
F. E. BARBOUR, Agent général

Le "Grenier de l'Empire"

(Suite)

Aussitôt que la moisson est faite, on laboure la terre pour être prêt à procéder à l'ensemencement dans les premiers jours d'avril. Nulle part peut-être la première quinzaine du printemps est plus importante. Les fermiers sèment aussitôt qu'une épaisseur d'un ou deux pouces de terre est suffisamment dégelée pour recouvrir la semence; la chaleur du soleil enfonce bientôt le grain en peu de temps.

C'est dans ces conditions que le blé dur de première qualité de Manitoba, réputé le meilleur du monde, est cultivé.

Nouveaux chantiers de Sorel

(Suite)

Prochainement aussi, on commencera la construction d'un bateau-pilote de 130 pieds de long, destiné au service de la Pointe-au-Père et de Rimouski, et qui, comme les dragueurs, sera entièrement l'oeuvre des établissements de Sorel.

Et maintenant nous allons parcourir les différents bâtiments affectés aux services de tous genres, en signalant au fur et à mesure les agrandissements prochains en voie d'exécution ou encore à l'état de projet.

Voici d'abord les bureaux du département et de ses fonctionnaires, direction générale, comptabilité, secrétariat, et, au-dessus, les ateliers des dessinateurs et des photographes.

Un peu plus loin sont les magasins généraux renfermant les mille et un objets dont se compose l'équipement d'un navire, depuis les énormes pièces de machines jusqu'aux instruments de précision, depuis les tuyaux de tous modèles et de tous calibres jusqu'à la batterie de cuisine et à la vaisselle de table. Tout cela est rangé, classé, étiqueté avec un soin méticuleux qui ferait honte à plus d'un quincaillier en renom de Montréal ou de Québec.

A côté, nous trouvons les ateliers de peinture, les magasins aux huiles et aux graisses, (par parentnèse, si judicieusement aérés qu'on n'y respire aucune émanation désagréable), et plus loin la réserve des aciers en barre, d'une valeur considérable, si l'on songe que certains d'entre eux, comme les aciers pour outils, sont estimés à plus d'un dollar la livre.

En suivant la ligne du petit chemin de fer intérieur qui parcourt l'ensemble du terrain des chantiers, nous arrivons aux hangars où l'on exécute les gabarits en bois selon les dessins tracés en vraie grandeur, sur un plancher rayé de deux pieds en deux pieds; puis à la grande salle des machines-outils.

La plupart d'entre elles, surtout celles de grandes dimensions, sont mûes par la vapeur. Les plus petites sont actionnées par l'électricité ou par l'air comprimé, qu'un réseau de tuyautage très complet conduit jusqu'aux extrémités des chantiers. Là, nous trouvons des rabots géants de 6 pieds de largeur, des foreuses de 9 pieds de diamètre, des marteaux-pilons d'une force prodigieuse. Tout cela est mis en mouvement par deux machines à double effet, qui font en outre fonctionner une grande pompe à incendie et les dynamos nécessaires pour l'éclairage des divers bâtiments.

Voici maintenant les ateliers pour le travail du bois, les scieries mécaniques, les tours, les machines à découper; au-dessus, occupant une hauteur de trois étages, sont les magasins des modèles.

Enfin, le long des berges se trouvent les emplacements où s'effectue le montage des différentes pièces qui forment le navire, tandis que près de là se dresse vers les airs une immense grue électrique, capable de soulever d'un seul coup et sans le moindre effort, un poids de soixante tonnes.

Tel est, tracé en quelques lignes rapides, l'aspect d'ensemble des installations maritimes telles qu'elles se présentent à l'heure actuelle. Mais nombreux encore sont les projets que le gouvernement se propose de faire exécuter dans un avenir prochain.

D'abord, l'on terminera la nouvelle usine électrique, qui recevra directement le courant de Shawinigan Falls, et qui, le transformant, l'utilisera pour mettre en mouvement toutes les machines-outils des établissements.

L'on installera également une nouvelle scierie mécanique capable de débiter d'un seul trait des pièces de bois de 70 pieds de longueur sur 2 pieds de largeur.

Enfin, l'on commencera la construction d'un "marine railway" d'une puissance considérable, qui permettra de tirer au sec les plus forts navires du Saint-Laurent, tels que le nouveau "Montréal", qui cependant mesure 345 pieds de longueur sur 70 pieds de largeur.

Il est presque superflu d'ajouter que cette extension colossale des constructions maritimes de Sorel profite dans une large mesure au commerce et à l'industrie de la ville. D'ailleurs, le gouvernement ne néglige rien pour faire de la coquette cité l'un des ports fluviaux les plus importants du Saint-Laurent.

Dans le courant de la seule année dernière, les quais ont été prolongés sur une longueur de 1,800 pieds, et les navires y trouvent en accostant une profondeur de 30 pieds au moins. Plusieurs grands steamers y ont déjà fait escale, augmentant sensiblement le trafic du port.

JEAN PORTAL.

Nécrologie

Décès survenus à Montréal dans la semaine finissant le 17 septembre 1905.

D'Aragon, Vve Hubert, née Sheehan, 78 ans.
Polan, Dme John, née Anctil, 24 ans.
Summerside, Edouard, 59 ans.
Keating, John, 74 ans.
Normandeau, Louis, 77 ans.
Couillard, Albertine, fille de Hormisdas, 20 ans.
Ryan, Edward, 50 ans.
Baird, Dme Robert, née Hushen, 55 ans.
Bouchard, Dme Chs., née Grandin, 52 ans.
Rochon, Dme Jos., née Archambault, 37 ans.
Miron, Dme Vve Isidore, née Despatie, 63 ans.
Walsh, Dme James, née Burns, 63 ans.
Saint-Jean, André, 86 ans.
Whiteside, Dme Wm. J., née Donaldson, 23 ans.
O'Loughlin, Dme Vve E., née Finn, 86 ans.
Dupont, Vve J. M., née Prud'homme, 76 ans.
Bleau, Vve Etienne, née Lafond, 78 ans.
Séguin, Dme Vve G., née Denis, 70 ans.
Gougeon, Albertine, fille de Benjamin, 40 ans.
Lefrançois, Martial, 35 ans.
Hearn, Michael, 72 ans.
Charbonneau, Aurélie, fille de J.-Bte, 18 ans
Roy, Godfroy, fils de Oscar, 17 ans.
Bessette, Vve Clovis, née Many, 70 ans.
Gervais, Vve Adolphe, née Longpré, 77 ans.
Quintal, Félix, fils de Pierre-Felix, 21 ans.
Regan, Dme Michael, née Wilkie, 19 ans.
Villeneuve, Dme Jacques, née Lamontagne, 41 ans.
Dillon, Vve John, née Cooke, 76 ans.
Caron, Dme J.-Bte, née Plourde, 61 ans.
Filion, Dme Vve Louis, née Bouchard, 72 ans.
Lariviere, Dme J. Nestor, née Archambault, 38 ans.
Lévesque, Jos-Henri, 40 ans.
Rehan, Vve Laurence, née Prendergast, 47 ans.
Cardinal, Dme Louis, née Montpetit, 64 ans.
Brosseau, M.-Rose, fille de Moïse, 24 ans.
Frigione, Pietro, 22 ans.
Lamoureux, Bonaventure, 62 ans.
Roy, Napoléon, 27 ans.
Brousseau, François, 79 ans.
Beaudry, Edmond, 72 ans.
Ouellette, Dme Fabien, née McGarry, 28 ans.
Joncas, Hector, 36 ans.
Gosselin, Octave, 62 ans.
Gagnon, Eugène, fils de Ernest, 21 ans.
Olscamps, Mathilde M. L., fille de L. Ernest, 19 ans.
Racicot, Dme Jos., née Greffard, 24 ans.
Robinson, M.-Louise, fille de Jos., 28 ans.

OMBRE ET LUMIERE

La célèbre émulsion "Lumière", de Lyon, France, est exclusivement employée à Burlington, Vermont, E. U., ce qui permet d'obtenir à bref délai les plaques "Sigma Lumière", les plus rapides du monde entier, et aussi :

Les plaques "Lumière" Anti-halo, les meilleures pour intérieur et contre-jour;

Les plaques "Lumière" Ortho A, parfaites pour paysages;

Les plaques "Lumière" Panchromatiques, superbes pour portraits;

Le papier "Lumière" Citrate brillant et mat; impression par contact;

Le papier F porcelaine mat, rapide, pour développement;

Le papier Radios, brillant et mat, donnant des tons noirs veloutés par développement;

Le Diamidophenol, le meilleur des développateurs au diamidophenol, pour plaques et papiers.

Si votre fournisseur ne tient pas les produits "Lumière" en stock, adressez-vous à F. Cordon et Cie, 179 Berri, Montréal.

Le formulaire "Lumière", 100 pages, en français, est adressé gratuitement à toute personne qui en fait la demande à "The Lumière North American Co., Ltd.", Burlington, Vermont, E. U.

Echange de cartes postales

Les personnes ci-dessous inscrites feraient échange de cartes postales illustrées avec tous pays :

Canada.

Mlle Idola Daly, Château Grandville, Rivière-du-Loup. — Timbre côté vue, paysages, villes, montagnes. — Répondra en anglais et en français.

Mlle Bertille Deschamps, Hull, P.Q. — Fantaisies seulement. — Réponse prompte et assurée.
Homer J. Reed, Windsor Mills, P.Q.
Mlle M. Léger, Prince of Wales Hotel, Lachine, P.Q.
Mlle M. Cullen, 165 Panet, Montréal.
A. Lessard, Box 7, Edmonton, Alta, N. W. S.
Louis Arsenault, Boîte 524, Edmonton, Alta, N. W. S.
Mlle Orpha Harvey, Murray Bay. — Vues, fantaisies surtout, avec tous pays.
Omer Archambault, 61 Breboeuf, Montréal. — Vues et art.
Mlle Yvonne Harvey, Murray Bay. — De préférence fantaisies.
Mlle Rosa Bray, Hull, P. Q. — (Correspondants du Canada).



COMME NOUS DESIRONS VOUS FAIRE GOÛTER CE NECTAR DES ANTILLES, nous vous en enverrons une boîte échantillon contenant ¼ de livre, sur réception de 10c et le nom de votre épicier.

AUGUSTIN COMTE & CIE
244, rue Saint-Paul, Montréal



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Verrues et Durillons. Energique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix 25c. A.-J. Laurence, Phar. Montréal

Ventilateur Aeolien



CE VENTILATEUR a établi sa supériorité sur tous ceux qui ont été soumis au public. Il a établi, par des essais qui en ont été faits, son adaptabilité à la ventilation des grandes bâtisses, de cabinets, des voûtes d'églises, des écoles, des manufactures, des étables, etc. Il est pourvu intérieurement d'une vis à ailes, au moyen de laquelle un courant d'air continu est établi.

Le caractère distinctif de ce ventilateur est que le pouvoir moteur n'est pas seulement produit par le plus léger courant d'air, mais encore par la différence de température à l'intérieur et à l'extérieur de la bâtisse.

Tout ventilateur est garanti donner entière satisfaction.

Catalogue illustré envoyé gratis sur demande.

T. LESSARD
Ci-devant de Lessard & Harris
SEUL MANUFACTURIER
Plombier et Poseur d'Appareils de Chauffage
191 rue Craig Est, Montréal
En face du Champ-de-Mars